PQ
2635
O5A78
t.3
ptie.2

L'AME ENCHANTÉE

III

MÈRE ET FILS

★ ★

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16,
I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14.5×20).
Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).
Edition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.
COLAS BREUGNON, 1 vol. *Edition de Luxe* in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur, de Gabriel BELOT.
L'AME ENCHANTÉE. I — Annette et Sylvie, 1 vol. — II — L'Eté, 1 vol.
PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT.
CLERAMBAULT, 1 vol.
AU-DESSUS DE LA MELÉE, 1 vol.
LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉATRE

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION (Le 14 juillet, Danton, les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (St-Louis, Aert, Triomphe de la Raison). 1 vol.
LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.
LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.
LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.
PAQUES-FLEURIES, 1 vol.
LE THÉATRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).
MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.
MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.
VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON : *Michel-Ange*, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, in-8 (épuisé).

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.
ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.
PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices, par Marcel MARTINET, 2 vol.

R749a

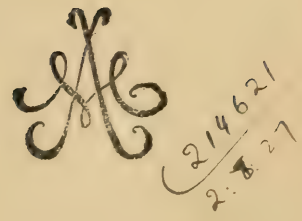
ROMAIN ROLLAND

L'AME ENCHANTÉE

III

MÈRE ET FILS

★ ★



214621
2.8.27

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

DE CETTE ÉDITION, IL A ÉTÉ TIRÉ
SEIZE CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR PAPIER VÉLIN ALFA

RÉIMPOSÉE IN-16 58×80
SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE 1 A 60
ET
DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS A A J

PQ
2635
O5A78
L3
pt. 2

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1927 by Albin Michel.

QUATRIÈME PARTIE

MÈRE ET FILS

La grande ville étendue aux deux lèvres du Léman, claire et froide, était, dans le soleil, balayée par la bise.

Annette entra dans le premier hôtel, au sortir de la gare, et elle retint deux chambres, pour la nuit. Elle était harassée, mais elle n'eut pas la raison de se reposer. L'agitation de son esprit ne le lui permettait pas, jusqu'à ce qu'elle sût que Franz était sauvé. Bien qu'il ne pût arriver avant le soir, elle passa l'après-midi à le guetter, d'un jardin près de la gare, qu'elle lui avait désigné. Affaissée sur un banc, ne pouvant rester assise, et faisant les cent pas, les jambes rompues, transie par les coups de bise, elle ne s'écartait de son poste que pour ne pas se faire remarquer, et rôdait aux alentours. La journée passa, la nuit tomba, elle rentra. De la fenêtre de sa chambre, elle apercevait l'angle du jardin public, la porte. Le regard tendu, elle tâtait l'ombre de chaque passant, sous

la lueur électrique. Vers dix heures, elle ressortit. La bise de glace dans les allées s'engouffrait comme un chariot. Les lumières du ciel semblaient vaciller sous son souffle ; et Annette pensait que ces flambeaux allaient s'éteindre.

La demie de onze heures sonnait, quand il apparut, — sa démarche incertaine et ses pas précipités, son air de grand enfant égaré, qui mord sa lèvre pour ne pas pleurer. Il passait devant elle sans la voir. Quand elle l'appela, il cria de joie. Elle le fit taire, du geste ; elle était radieuse. Il avait ramassé toute la boue des chemins. Dans un coin de l'allée, elle le brossa avec la main ; il fallait que son aspect n'attirât point l'attention. Il la laissait faire, sans s'excuser, tout au bonheur de n'être plus seul, de se raconter. Elle lui disait d'attendre qu'ils fussent rentrés, pour parler. Le froid de la nuit et du jour l'avaient enrhumée ; mais dans sa joie, elle n'y pensait pas. Un flot de voyageurs dévalait de la gare. L'entrée de Franz à l'hôtel ne fut pas remarquée. Annette l'inscrivit sur le registre comme son frère.

Leurs chambres communiquaient. Annette fit manger Franz. Il dévorait, parlant, parlant, ne se lassant pas de raconter tous les détails de l'éva-

sion. Pour qu'il parlât moins haut, Annette, penchée vers lui, le bourrait de gâteaux. Les yeux pleurant de rhume, le tête lourde, se mouchant, éternuant, elle tombait de sommeil. Il ne remarquait rien. Il n'en finissait point de manger et de parler. Et, malgré sa fatigue, Annette n'eût jamais souhaité qu'il finît. Des coups dans la cloison leur rappelèrent que d'autres existaient. Alors, Franz se tut. Et, brusquement, la fatigue le saisit : il se jeta sur son lit, terrassé, et dormit. Mais Annette, fiévreuse, se tournait, se retournait, écoutant le sommeil dans la chambre à côté. La porte était ouverte. Annette savourait le souffle régulier du jeune compagnon, la joie de l'avoir sauvé. Elle avait la gorge en feu, la poitrine oppressée ; et elle cachait sa bouche sous ses draps, pour qu'il ne l'entendît pas tousser.

De bonne heure, le matin, elle se leva pour nettoyer les vêtements, et elle sortit téléphoner à la mère de Germain :

— « Nous arrivons... »

Quand elle rentra, Franz dormait encore. Elle hésita à le réveiller. Elle le regardait. Elle se regarda aussi, dans la glace : elle vit son visage

rougi par le rhume et le vent, ses yeux, son nez gonflés ; et elle en eut dépit. Mais ce ne fut qu'une ombre. Elle haussa l'épaule, et elle rit.

Le train pour Château-d'Oex partait dans la matinée. Elle éveilla le dormeur. Franz ne s'étonna point, quand il la vit près de son lit. Ce petit sauvage avec les femmes ! Annette n'était déjà plus pour lui une femme ; elle était à son service. Qu'elle s'occupât de lui, il le trouvait naturel. Il était prompt à donner sa confiance, — prompt aussi à la retirer. — Quand elle lui dit qu'ils seraient, le soir, près de l'ami, son visage mobile s'assombrit : si proche du but, il avait peur !... Puis, l'impatience le prit ; et, précipitamment, il sauta du lit, s'habilla, sous les yeux d'Annette : elle ne comptait pas pour lui.

Ils quittèrent l'hôtel. Il lui laissait tout faire, payer, prendre les billets, chercher le train, choisir les places ; il ne l'aidait même pas à porter son paquet. Mais il s'arrêta pour lui acheter un bouquet de violettes. Il était dénué de sens pratique et même de résistance ; le flot des voyageurs le bousculait sur le quai ; si Annette ne se fût retournée pour lui faire signe et l'attendre, il l'eût perdue. Il était l'homme qui n'est jamais à ce qu'il fait.

Son esprit était rempli des émotions qu'il allait ressentir.

Annette essaya vainement de l'en distraire. Pendant le trajet, il ne voyait rien, il écoutait de travers. Elle eut tout loisir pour le contempler. Il ne vivait plus que dans une pensée : attente et hâte, bonheur et crainte. Devant lui, non pas Annette, mais Germain. Chaque tour de roue l'en rapprochait. Annette voyait ses lèvres qui remuaient, pour parler à l'ami qui venait.

Quand ils furent à Château-d'Oex, elle le pria de ralentir le pas ; elle le devança au chalet Chavannes, afin de préparer Germain.

Le malade, averti, était allongé tout vêtu sur la chaise-longue du balcon. Sa mère, près de lui. Il avait voulu se lever, mais n'avait pu tenir debout. Depuis quatre mois qu'Annette l'avait quitté, le changement était terrible. Annette fut saisie du ravage ; et si vite qu'elle le cachât, son premier regard l'avait montré.

Quand il vit entrer Annette, il fit un mouvement pour venir au devant : il reconnut l'impossibilité, il se résigna. Annette lui parlait ; il la regardait comme on regarde un écran qui cache celui qu'on veut voir ; et il fronçait le sourcil,

pour écarter l'obstacle. Alors, Annette s'effaça, et, se retournant vers la porte entr'ouverte, elle laissa paraître ce que ses yeux cherchaient. Franz entrait, chancelant ; il s'arrêta, il vit, il courut... Les amis étaient réunis...

Depuis des mois, ils s'étaient vingt fois représenté, mimé, cet instant où ils se rejoindraient... Et rien ne fut, comme en pensée ils l'avaient vu...

Ils ne se prirent pas les mains. Ils ne s'embrassèrent pas. Ils ne se dirent aucun des mots qui, l'instant d'avant, débordaient... Au premier regard échangé, Franz, arrêté dans son élan, s'écroula, au pied de la chaise-longue, la face cachée dans les couvertures. Il était figé d'effroi, en revoyant l'ami qu'il avait laissé en pleine vie, et il ne le retrouvait plus. Et Germain qui perçut cet éclair d'épouvante, se vit, à sa lueur. Et la mort s'ouvrit entre eux, les sépara...

Blême et raidi, il sentait contre ses jambes la tête de l'ami ; il la caressait, pour le défendre contre la terreur inavouée. Mais cette terreur l'avait gagné. Ils savaient l'un et l'autre qu'ils n'étaient déjà plus sur la même rive ; ils n'appartenaient plus au même temps. La faible distance

d'âge qui séparait leurs pas était devenue infinie. L'un était de la génération des morts, et l'autre des vivants. Sans révolte, glacé, Germain acceptait, comme un fait sans réplique, que ce fût à lui, l'aîné, l'homme de l'au delà, de consoler celui de l'en deçà... Dieu ! comme ils étaient loin !...

Franz sanglotait maintenant. Germain dit aux deux femmes, qu'il avait écartées d'abord, d'un geste impatient, et qui se tenaient dans l'ombre, à l'entrée du balcon :

— Vous voyez bien qu'il souffre !... Emportez-le !

Annette entraîna Franz, au fond de la chambre ; elle le fit asseoir, elle lui chuchota des consolations, des reproches maternels. Il essuya ses larmes, eut honte, et s'apaisa.

Retombé sur l'oreiller, le dos tourné à la chambre, le regard mort, la vie tarie, Germain fixait la face terrible des montagnes désolées ; et il n'écoutait pas sa mère qui lui parlait.

Après ce premier choc, les volontés se reprirent. Sur de nouvelles données, l'esprit se remit à construire. Et le cœur hâtivement pansa son illusion blessée, puisqu'il la lui fallait pour vivre et pour mourir.

Des deux, le plus instinctif et, par conséquent, le plus rusé à se tromper, Franz parvint le plus vite à oublier ce qu'il ne voulait pas se rappeler. Dès le soir, dans sa chambre (on l'avait logé dans un [illegible] voisin), il écrivit à l'ami une de ces lettres débordantes, où il se donnait le change et voulait le lui donner sur l'émotion qu'à la première rencontre il avait manifestée. Et quand il le revit, il réussit, tant bien que mal, à ce que Germain ressemblât au dessin qu'il s'en était tracé. L'intimité revint, avec l'abandon ; et même l'insouciance de la jeunesse, chez Franz, reprit le dessus. — Mais si lui, oubliait, Germain n'oublia point.

Il n'avait plus l'avenir, pour perdre de vue le passé. De ce qu'il avait saisi, il n'atténuait rien ; et il gardait, brûlante, l'image de l'horreur que son premier aspect avait imprimée sur les traits de l'ami. Il l'y ressaisissait encore, par éclairs. Au milieu d'un entretien, passait sur le visage animé de Franz, une ombre, un froncement du nez et du sourcil : c'était assez ! Le regard aiguisé de Germain avait lu sous le voile de chair : Franz sentait la mort, et il s'en écartait. Ensuite, il réagissait. Trop tard ! Il ne pouvait vaincre son aversion, devant la fosse.

Germain disait amèrement à Annette :

— Il est sain. Il a raison.

Peu à peu cependant, l'illusion acheva de boucher les trous dans sa toile d'araignée. Franz réussit à ne plus voir sur la face du malade le pouce qui modèle le visage des mourants. Il finit par oublier l'heure imminente. Il ne vit plus que l'ami de jadis, qu'il aimait. Germain se ranimait, d'ailleurs, en sa présence ; ses lèvres étaient plus rouges, comme s'il eût, en cachette, usé d'un fard. Annette lui en fit la remarque, en plaisantant. Il lui dit :

— Vous pensez rire ? Eh bien, c'est vrai. Je

suis une vieille coquette... Ce pauvre garçon ! J'ai peur de l'effrayer...

Mais quand il sentait venir les souffrances dont il n'était pas maître, il priait Annette d'emmener Franz en promenade, afin de n'être point vu.

Annette ne devait d'abord rester à Château-d'Oex qu'un jour ou deux. Son intention était d'y remettre l'ami aux mains de l'ami, et de s'en retourner, le lendemain, à Paris. Mais quand elle vit la gravité de l'état de Germain, elle différa on départ. Elle ne pouvait l'abandonner au seuil de la porte d'ombre. Sans vouloir le lui demander (car il lui était odieux d'être à charge), Germain laissait voir le désir anxieux qu'elle demeurât. Il avait peur maintenant d'être laissé seul à seul avec Franz. Elle sentit qu'elle était nécessaire aux deux amis. Elle remit donc à plus tard son retour, malgré tous les devoirs qui la rappelaient à Paris ; celui de soulager d'une partie de son fardeau l'émigrant qui allait quitter notre Vieux Continent, parut le plus impérieux.

Elle prenait un lourd poids. Elle devenait la confidente et de l'un et de l'autre. Elle était le seul être, dans les mains de qui ils pussent se libérer de leurs secrètes pensées : car, l'un à

l'autre, maintenant, ils n'osaient plus les livrer. Franz était le plus indiscret. Dès l'instant qu'il avait pris confiance en elle, il n'était rien de lui qu'il ne confiât. Il disait tout ce qu'on a coutume de taire.

Annette ne s'y trompait point. Elle savait que Franz et Germain ne se livraient pas à elle, parce qu'elle était Annette, mais parce qu'elle était là, près d'eux, une femme anonyme, et qu'il leur fallait une oreille complaisante et sûre à qui s'abandonner. Ce n'était en rien la marque d'une affection pour elle. Ils étaient uniquement occupés l'un de l'autre, et de soi. Mais malgré qu'elle le sût, elle se laissait envelopper du souffle envahissant de cette étrange intimité. Les rayons invisibles de leur amour mutuel, pour aller de l'un à l'autre, passaient au travers d'elle.

Franz disait à Annette — (ils se promenaient ensemble) :

— Je l'aime. Je n'aime que lui. Je ne peux le lui dire. Il prend un regard sévère. Il ne le permet pas. Il ne peut pas souffrir, dit-il, la sentimentalité... Ce n'est pas de la sentimentalité; il le sait, il sait bien ce que je pense ; mais il lui déplaît de l'entendre. Il dit que ce n'est pas sain,

Je ne sais pas ce que c'est que sain ou malsain. Mais je sais que je l'aime, et que c'est bon, et que ce ne peut être mauvais. Je l'aime uniquement, et je n'aime personne autre... Je n'aime pas les femmes. Je ne les ai jamais aimées... Oui, j'aime à les regarder, quand elles sont réussies, comme des objets bien faits. Mais il y a toujours en elles quelque chose qui me repousse. Aussi, un peu d'attrait, mêlé à du dégoût. Elles sont d'une autre espèce. Je ne serais pas étonné si, comme chez les insectes, elles dévoraient le mâle, après l'avoir vidé. Je n'aime pas à les toucher... Vous riez ? Qu'est-ce que j'ai dit ?... Ah ! pardon, j'oubliais... (il lui tenait le bras). Vous, vous n'êtes pas une femme.

— Qu'est-ce que je suis ?

— Vous êtes vous.

— (Tu veux dire, pensait Annette, que je suis toi, que je suis à toi, je ne compte pas... Va, petit égoïste !...)

Franz réfléchissait :

— C'est curieux, depuis que je vous connais, je ne pense pas que vous êtes une femme.

Le compliment est douteux. Mais merci tout de même, après ce que vous venez de dire !

— Vous ne m'en voulez pas ?

Annette rit :

— *Ti voglio bene.*

— Qu'est-ce que vous avez dit ?... Je n'ai pas compris.

— Tant mieux ! Il fallait écouter.

— Répétez !

— Nenni !

— Vous êtes si singulière ! On ne vous comprend pas. On devrait être gêné. Et je ne le suis jamais avec vous. Il me semble que je peux tout dire.

— C'est que je peux tout entendre.

— Vous êtes presque un garçon.

— De la même espèce, alors ? Amis !

— C'est ce qu'il y a de meilleur. Le seul bon, dans la vie. Il n'y en a pas beaucoup. Moi, je n'ai qu'un ami. Mais quand j'aime un ami, je l'aime tout entier. Je le voudrais tout entier. N'est-ce pas naturel ? On est forcé de le taire. Même lui, ne veut pas l'entendre. Dans ce monde, il n'est permis que d'aimer à moitié.

Annette, sans le vouloir, lui serra le bras qu'elle tenait.

— Vous me comprenez ? dit Franz.

— Je comprends tous les fous, dit Annette. Je suis de la famille.

Étendu sur le balcon et la tête en arrière, fixant le ciel bleu-dur, Germain disait à Annette :

— Que deviendra-t-il sans moi ? Il m'aime trop. Il est une femme... Non comme vous, que la rude leçon de la vie a virilisée. Un être livré au flux incertain d'un cœur mal contrôlé. Où ce cœur visionnaire, ce faible et violent, ne peut-il l'entraîner ? Je ne vous dirai pas de quels dangers je l'ai sauvé. Il ne s'en est pas douté, car il est incapable de les voir et de les juger. Il est immoral et pur. Nos valeurs d'ordre éthique n'ont pas le même sens pour lui que pour nous. J'étais souvent dérouté. Je devais être sévère ; mais quand je voyais ses yeux honnêtes s'étonner, s'attrister, je finissais par me demander si ce n'était pas moi qui me trompais. Est-ce une aberration de la Nature ? Ou bien la Nature vraie, qui ne connaît pas nos dogmes étriqués ?... Mais comme en fin de compte, ce sont ces dogmes qui régissent le monde, que notre raison a fabriqué, et puisque nous sommes forcés d'y vivre, il faut bien lui apprendre à s'y soumettre, sinon à les admettre.

Admettre, il ne peut pas ; je n'ai jamais réussi à les lui faire comprendre, et j'y ai renoncé : il ferait semblant, pour me plaire ; et le seul résultat serait de lui faire perdre sa sincérité. Je l'aime mieux aberrant qu'hypocrite. Il est plus pur... Mais sans avoir besoin de faire appel à l'adhésion de son esprit, on peut obtenir celle de son cœur à toute discipline, si pénible qu'elle soit, pourvu qu'elle lui soit dictée par l'amour !... C'est un appui précaire. Si l'appui manque, tout manque à la fois ; et l'être va à la dérive. — Quand je ne serai plus là, qu'est-ce qu'il deviendra ? Il faudrait lui apprendre à se passer de moi...

Il s'interrompit, sans cesser de fixer le sombre azur du ciel, si dur qu'il semblait un minéral : la densité de cette lumière compacte égalait celle de sa pensée. Il reprit, d'un sourire amer, mais du même ton ferme, froid, et mesuré, comme s'il parlait pour lui (pas une fois, en parlant, il n'avait regardé Annette ; c'était comme s'il ne se souvenait plus qu'elle se tenait à ses côtés) :

— Je sais bien qu'il apprendra. Il se passera de moi... On se croit nécessaire... Il n'est pas un être dont on ne puisse se passer. Lorsqu'il m'aura perdu, il croira avoir tout perdu. Mais ce

qu'on a perdu n'est plus. Et l'on est. On ne peut pas à la fois être et n'être plus. Le choix est vite fait. Le vivant laisse le lien du mort, qui le gêne, se détendre. Et si le lien s'obstine, il y donne un coup de canif, innocent, de côté. Il n'a rien vu. Le mort est tombé. Il pourra vivre. Franz vivra.

Annette posa sa main sur celle du désenchanté :

— Où vivra Franz, vivra votre pensée.

Il dégagea sa main :

— L'oubli viendra. Quand l'oubli tarde, on va au devant. Mais Franz est sans malice. Il n'aura pas la peine de se déranger.

Annette voulut protester. Germain dit :

— Je le sais.

Mais Annette vit bien qu'il le savait, et qu'il ne le croyait point. Et elle n'eut pas de peine à lui démontrer le contraire. Quoiqu'il accueillît avec un sourire d'ironie les arguments de cette femme, il avait plaisir à les entendre. Sa lucidité était en conflit avec le besoin qu'a tout être de se faire illusion. Céder à ce besoin était (il le savait) une défaite. Mais il était bien aise d'être vaincu. Après tout, pourquoi serait-elle plus vraie que l'espoir, la vérité qui tue ?

Il concédait à Annette :

— Son cœur n'oubliera pas... Peut-être... Non, pas tout de suite. Il y faudra du temps. Mais qui le dirigera, ce cœur, accoutumé à être dirigé ? Le chagrin même de la perte ajoutera à son désarroi. La peine instruit certains êtres. Mais d'autres, elle les égare. Tantôt, sans résistance ils se laissent accabler. Et tantôt, ils accueillent n'importe quelle diversion pour se sauver. Je crains pour lui. Qui l'aime et peut le conseiller ? Annette, ne l'abandonnez pas ! Il a confiance en vous. Guidez-le ! Il faudra être indulgente. Vous aurez des surprises. Bien des choses en lui pourront vous scandaliser. Il en est en tout homme.

— Il en est en moi aussi. Mon pauvre ami, dit Annette, il en faut beaucoup pour scandaliser une femme ! J'entends une qui soit franche et, comme moi, ait vécu.

Germain la regarda, sceptique :

— Une femme vivrait cent vies : elle n'apprend rien de la vie.

— Imperfectible, alors ?

— Depuis le commencement du monde, elle est restée la même.

— Vous n'êtes pas si loin de l'homme des cavernes !

Germain sourit :

— Ma foi ! Vous avez raison. Nous ne valons pas mieux que vous. Nous sommes de la même cuvée. Nous nous croyons bien forts devant la mort et la vie ; mais l'une et l'autre nous prennent toujours au dépourvu. Nous n'avons rien appris. Pour moi, l'inconvénient est minime, à présent, car je m'en vais de l'école. Mais vous qui restez, Annette, vous avez le temps de recevoir encore la règle sur les doigts. Gare à vous, nez au vent ! Votre vieille expérience, dont vous êtes bien fière, vous jouera plus d'un tour... Mais les borgnes sont rois, au royaume des aveugles. Je vous confie mon petit. Si vous n'avez qu'un œil...

— J'en ai deux beaux, pourtant, dit Annette, en riant.

— Ils ne sont pas faits pour voir, ils sont faits pour être vus... Mais si vous ne voyez pas pour vous, tâchez de voir pour lui ! C'est toujours plus facile d'être sage pour un autre... Guidez-le ! Aimez-le !...

Il ajouta :

— Ne l'aimez pas trop !

Annette haussa l'épaule,

Annette était plus proche de Germain que de Franz. Il était de sa race. Elle le comprenait mieux. L'expérience de leur vie sortait du même terreau ; et le même ciel avait fait mûrir leurs pensées. Il n'y avait rien d'obscur dans les sentiments qu'elle lisait en lui, et pas davantage dans ceux qu'elle éprouvait pour lui. Son amitié, ses craintes, son stoïcisme, ses jugements de la vie, son attitude sans apprêt devant la souffrance et la mort, ses regrets de partir et son détachement, tout était clair en lui : Annette homme eût, sous le même destin, pensé, été, comme lui... Il lui semblait, du moins : car rien, de Germain, ne lui était imprévu. (Mais en eût-elle pu dire autant d'elle-même ?...) En d'autres circonstances, ils eussent pu faire deux époux excellents, qui ont une grande estime, une affection mutuelles, qui sont sûrs l'un de l'autre, qui se livrent loyalement toutes les clefs de leurs portes, — hors une petite, à

laquelle on n'a point pensé, et qui, si on lui trouve la serrure et qu'on ouvre, révèle qu'on est restés, l'un à l'autre, étrangers... Mais, par bonheur, les occasions d'ouvrir ne s'offrent presque jamais. Et de la petite clef, les bonnes amitiés, qui sont probes et discrètes, ne demandent jamais l'emploi. L'amitié de Germain et d'Annette était sans exigences et sans curiosité. Chacun donnait à l'autre ce que l'autre attendait.

Mais de Franz, on ne savait qu'attendre. C'était ce qui éloignait. C'était ce qui attirait. On avait beau le connaître : on ne le connaissait pas ; il ne se connaissait pas lui-même. Il avait l'air tout enfantin, tout simple : il l'était ; mais quand on entrait, on ne faisait pas dix pas, qu'on avait perdu la route ; on piétinait, à l'aveuglette, sur une terre inconnue. Tout le trousseau de clefs d'Annette s'essayait mais en vain à en ouvrir les portes : elles ne tournaient point dans les serrures. — Hors une : la petite, justement, celle dont Germain n'usait point : la clef du « *je ne sais quoi* » (comme on disait, au siècle du Grand Roi, où l'on avait bien soin de n'y pas regarder de trop près !...) Annette, pas davantage, ne se complaisait à faire l'inventaire de ces recoins de l'âme.

Mais de cette arrière-boutique, inconnue aux passants, se dégageait pour elle un mystérieux arome, un bourdonnement d'abeille, qu'elle seule percevait, tandis qu'elle allait et venait, en rangeant le magasin. Qu'un autre entendît ce ronflement d'ailes, fascinant, menaçant, établissait entre eux comme une complicité. C'était entre ces deux étrangers un lien lointain de parenté. (En question de races, les liens lointains comptent peut-être plus que les liens proches : les ramilles touchent moins au tronc que la tige.)

Par là, elle avait prise sur lui, et ils communiquaient. Sans mots. Avec leurs antennes d'insectes aveugles dans le clair-obscur. Toute une famille d'êtres ont cette vie souterraine. Mais la vie au grand jour atrophie leurs facultés. Quand l'occasion se retrouve pour eux d'en faire usage, ils en éprouvent un bien-être, qu'ils ne veulent pas s'expliquer. Et ils sont reconnaissants à ceux qui leur permettent de les exercer.

Tout en conversant de mille choses au grand jour, sur lesquelles il était rare qu'ils ne se comprissent point de travers, Annette et Franz écoutaient le bruissement d'eau dans la vallée. Et, tout au fond de leur esprit, ils se touchaient.

La destruction s'accélérait. Comme une façade qui s'effrite. Il eût fallu être sans yeux, pour ne le voir pas. Aucun fard ne pouvait remédier à la misère du visage. Germain y avait renoncé. Franz évitait de le regarder...

Il entrait... Entrait avec lui le souffle de la vie et des champs. Il apportait des perce-neiges, ses derniers dessins, craie et fusain, l'air glacé dans ses vêtements, et ses mains saines qui se hâtaient de se dérober au contact mouillé des mains en fièvre du mourant. Il parlait avec animation, et Germain était galvanisé par les effluves de la jeune vie. Les deux amis écartaient de leurs propos la maladie. Franz se contentait de quelques questions précipitées, que Germain rejetait de côté, avec une dure indifférence. Ils s'entretenaient de l'art, des questions abstraites, éternelles

— de ce qui n'a jamais existé... (Annette, se taisait, écoutait, admirait la folie des hommes en proie aux idées...) Ou bien, Franz, parlant pour deux, racontait l'emprisonnement, les années au camp, les ennuis qui prenaient dans l'éloignement un visage plaisant, ou ses rencontres de la journée, et ses projets, ce qu'il ferait, la guerre passée — (Et qui serait passé, entre temps ?...) Son regard oublieux, qui venait d'effleurer, fuyait la tenture creuse des joues évidées, comme accrochées aux piquets des pommettes... il fuyait, peureux, cherchant avec une hâte maladroite quelque autre objet plus rassurant... Et Germain souriait, stoïque, et l'aidait à reprendre pied sur la terre des vivants. Presque toujours, c'était lui qui disait :

— Assez parlé ! Maintenant, Annette, emmenez promener cet enfant ! Il ne faut pas perdre cette belle journée...

Il ajoutait, quand elle s'approchait, pour prendre congé :

— Ce soir, vous viendrez seule, un moment. J'ai besoin de vous...

Elle sortait avec Franz. Franz disait précipitamment :

— N'est-ce pas ? Il est bien mieux, aujourd'hui...

Il n'attendait pas de réponse. Il marchait à grands pas, aspirant l'air sans souillure, sans pourriture, l'air pur, à pleins poumons, poitrine bombée et cheveux au vent. Les bonnes jambes d'Annette jouissaient aussi, malgré elle, de cette course, de la revanche de la bête vivante contre l'oppression du corps assoupi dans l'atmosphère de maladie, au chevet de douleur. Mais Franz la distançait presque toujours, d'une enjambée, il était pris d'une frénésie puérile, il courait, il grimpait la rampe raide, en s'accrochant aux touffes neigeuses des sapins. Ou bien, tous deux nouaient leurs skys ; ailes aux pieds, ils prenaient leur vol sur les champs blancs. Quand ils étaient repus d'air, presque soûlés, et que le flot de sang avait balayé jusqu'aux dernières ombres des pensées, ils s'asseyaient sur un rocher qui surplombait, au soleil, et ils contemplaient la vallée. Franz riait, en lui nommant les notes et les accords qui composaient l'harmonie, la queue de paon du ciel qui s'éployait au couchant. Tout en parlant, il dessinait ; il dessinait à grands traits, couvrant une page, puis l'autre, des lignes et des plans, des

silhouettes d'arbres et des cimes, comme des visages d'hommes couchés, lèvres crispées, le nez pincé, -- sans y penser, tout en parlant. Et Annette regardait ses doigts parler, en écoutant sa bouche qui bavardait de balivernes. Elle répondait, à l'étourdie. Et elle pensait, sans le nommer, à celui qu'ils avaient laissé gisant... Et soudain, elle s'hypnotisa sur les doigts qui dessinaient, machinalement, une tête qu'elle reconnaissait, — une tête de mort... Elle se tut. Franz continuait son chant. Un nuage passa sur le soleil. Et le silence fut un trou noir dans la lumière. Franz s'arrêta, regarda ses doigts, suffoqua, comme si un serpent se fût levé... Ses mains se crispèrent, se refermèrent sur la feuille, la mirent en boule. L'album, lancé, roula en bas. Et, d'un bond, Franz, relevé, reprenait son vol effaré sur les champs de neige, suivi d'Annette, — sans parler...

Après souper, le soir, fidèle à sa promesse, quand elle retourna chez Germain, le malade l'accueillit, d'un visage glacé. Il avait combattu une cruelle journée. Il en voulait à ceux pour qui la journée avait été douce. Il reprocha à Annette de venir si tard ; et il lui demanda sans bonté s'ils s'étaient

bien amusés ; il lui fit compliment pour sa belle mine et ses couleurs, pour ce sang riche qui lui courait sous la peau. Et il semblait le lui reprocher.

Elle ne répliqua point. Elle comprenait. Elle s'excusa humblement :

— Mon ami, pardonnez !

Il eut honte. D'une voix plus calme, il lui demanda les nouvelles de la journée. Elle les lui dit. Elles étaient sombres. Loin de s'épuiser, après quatre ans, la guerre reprenait de nouvelles forces. La menace d'une offensive monstrueuse pesait sur la France, pour le printemps. Ils parlèrent du demain tragique. Germain projetait sur le monde son agonie. Il lui semblait que l'évolution humaine avait été la réussite passagère, due à un prodigieux coup de reins et à un hasard exceptionnel, d'une brusque « Variation » géniale et anormale (deux mots presque identiques) qui, ne se maintiendrait point. Toutes les conquêtes du génie, tous les progrès de l'homme, étaient le laurier sanglant, pour ses victoires à la Pyrrhus. Mais aujourd'hui, il était au terme de son épopée ; la courbe ascendante s'achevait, et le Titan dégringolait dans le gouffre, épuisé par son effort à se

dépasser. Tel Rolf, le chien de Mannheim, qui apprit à penser comme un homme, et qui, deux ans après, retomba, pissant le sang, dans la nuit informe. Car l'homme n'est pas le seul à tenter la prodigieuse aventure. Toute la nature l'a essayée. Partout s'est ébauchée la formidable ascension de l'être qui tâche à s'évader de la fosse des forces noires. Il grimpe, le désespéré, laissant de son sang à chaque saillie de la muraille. Mais le moment vient, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'il lâche prise et roule au fond du cauchemar aux yeux vitreux... Le cauchemar est aux deux seuils : du sommeil qui commence, du sommeil qui finit...

— Qui sait ? disait Annette. En retombant, le rêve tumultueux de la vie est-il fini ?

— Vous n'en avez pas assez ?

— La nuit est longue. Je me rendors. J'attends le jour.

— S'il ne vient pas ?

— Je rêverai toujours.

Germain était trop détaché de toute foi, pour discuter. Rien ne contribuait plus à sa vision de fatalisme désenchanté que, dans sa destruction propre, son universelle compréhension. Il ne niait

rien, ni le pour ni le contre. Toutes les folies qui passionnaient les masses humaines, la religion, la patrie, tous ces combats où elles s'épuisent, scandent la marche du Destin. L'Être s'accomplit, en se détruisant. Et le but de l'effort humain est : Rien...

Annette lui dit :

— Mon ami, ne regardez donc pas toujours autour de vous la houle, ce tourbillon vertigineux, ces grappes de peuples qui s'accrochent, qui remontent et qui retombent ! Regardez en vous ! *L'un* seul, le moi est un monde. J'entends en le mien un « Oui ! » éternel.

— Le mien, dit Germain, est un cercueil. J'y vois les vers.

— Vous laissez fuir la vie, de vous dans l'univers. Rappelez-la, de l'univers dans vous ! Ramassez-la sur votre poitrine, avec vos doigts !...

— Comme je ramasserai bientôt mes draps...

— Vous n'êtes pas seulement ici, dans ce lit. Vous êtes partout, dans tout ce qui vit. Cette nuit sereine, dont les ailes sombres couvent les rêves des milliers d'êtres, elle est en vous, elle est à vous ; dans votre misère, vous possédez la richesse

de ceux que vous aimez, la jeunesse de Franz et son avenir. Moi, je n'ai rien. Et j'ai tout.

— Vous avez votre beau sang, qui vous réchauffe.

— Ah ! si je pouvais vous le donner !

Elle le dit, d'un tel élan que, par tout le corps, comme d'une coupe pleine jusqu'aux bords, il lui affleura, ce sang que le mourant lui enviait ! Dieu ! qu'elle eût voulu le lui verser !...

Il fut ému. Il voulut parler. Il fut pris d'un étouffement. Il faillit passer. Elle resta près de lui, toute la nuit, lui tenant la tête sur l'oreiller. Sa présence lui rendait la force d'âme pour supporter. Parce qu'il n'avait rien à lui cacher, il n'avait rien non plus à lui apprendre. Inutile de lui montrer sa souffrance : elle la sentait sous ses doigts. Dans un répit, sa bouche se crispa dans un sourire, il dit :

— C'est dur, tout de même, de mourir.

Elle lui essuya la sueur du front :

— Oui, mon petit. Heureusement, je mourrai aussi. On ne se pardonnerait pas, si l'on devait vivre, quand les autres meurent.

Il la renvoya, au matin. Pendant ces heures où il ne pouvait parler, il avait eu le temps de songer à elle, à sa bonté, au don de soi sans comp-

ter, et combien il en avait abusé. Il la pria de lui pardonner. Elle dit :

— Vous ne savez pas comme c'est bon qu'un ami abuse !... Ce qui nous tue, c'est que qui nous aimons n'use pas de nous !...

Elle pensait à son fils. Mais jusqu'à cette heure, elle n'avait jamais parlé de lui à Germain ; et jamais il ne s'en était soucié. Ce fut en ces derniers jours que, se dépouillant, morceau par morceau, de sa peine, avec sa vie, il songea enfin à connaître la peine que gardait pour soi l'amie.

Il l'avait maintenant de veille, presque toutes les nuits. Bien qu'on eût rappelé par dépêche sa sœur, il ne voulait nulle autre qu'Annette. Il abusait encore ; mais, pour se tranquilliser, il se disait qu'il n'en aurait plus pour longtemps. Et puisqu'Annette était heureuse qu'on abusât !... Mais il savait qu'un cœur généreux est fait pour qu'on l'exploite, et il s'inquiétait des peines au devant de qui elle marchait.

Il parlait moins de lui. Il avait d'ailleurs plus de peine à parler. Il la faisait parler. Il voulait connaître sa vie cachée. Et maintenant qu'il allait mourir, elle n'avait plus rien à lui cacher. Elle lui raconta tout, sobrement, avec une émotion voilée.

Comme l'histoire d'une autre. Il écoutait sans un mot. Elle ne le regardait pas. Il regardait ses lèvres. Ce qu'elle ne disait pas, il le lisait. Il le lut plus clairement qu'elle-même. Cette vie le pénétrait, à mesure que fuyait la sienne. A la fin, elle le remplit... Si bien que près de mourir, il l'aima, pour la première fois. Il l'aima tout entière ; et, dans le secret de l'âme, il l'épousa. Elle ne le sut jamais... Elle, elle n'avait pour lui que les sentiments d'une sœur ; et l'aile de l'amour n'effleura point son être. Le visage de la mort appelle la pitié, la pitié passionnée. Mais instinctivement, l'amour en détourne les yeux. Germain le savait bien, et il ne le demandait point... Il s'était surmonté.

Il ne trahit — à peine — le changement qui s'était opéré dans ses rapports avec celle qui était devenue sa femme, à l'insu d'elle, que par le droit qu'il s'attribua de diriger, pour la première et la dernière fois, l'incertitude d'Annette dans sa vie de famille, et vis-à-vis de son fils. Une intuition virile lui faisait comprendre Marc, beaucoup mieux qu'elle, bien qu'il ne l'eût jamais vu. Il s'expliquait le malentendu entre le fils et la mère. Et s'il n'avait plus le temps de les aider à le résoudre, il

ramassa ses dernières forces pour leur tracer le chemin à suivre. Il dit :

— Annette, c'est bien que je m'en aille. J'appartenais à une race d'esprits, qui n'aura plus place dans l'ordre à venir. Une race dénuée des illusions de l'avenir, comme de celles du passé. J'ai tout compris, je n'ai cru à rien. Trop comprendre a tué en moi le goût d'agir. — Il faut agir ! Tenez bon ! Votre instinct du cœur est plus sûr que mon pour-et-contre. Il ne suffit pas encore. Vous avez vos limites. Vous êtes femme. Mais vous avez fait un homme. Vous avez un garçon. Il se heurte à vos limites, ainsi que, nouveau-né, il se heurtait aux parois de votre ventre, pour en jaillir. Il vous ensanglantera encore plus d'une fois. Chantez, comme Jeanne d'Albret, le cantique de *sa* délivrance. Chantez la brèche par où il sortira de vous ! En mon nom, dites-lui qu'il ne se contente pas de tout comprendre, comme moi, de tout aimer, comme vous... Qu'il *préfère* !... Il est beau d'être juste. Mais la vraie justice ne demeure pas assise devant sa balance, à regarder osciller les plateaux. Elle juge et exécute l'arrêt. Qu'il tranche !... Assez rêvé ! Vienne l'éveil !... Adieu, Songe !...

Et l'on ne savait pas s'il parlait à lui-même, ou à Annette.

Mais, après l'avoir, une dernière fois, contemplée, il se retourna dans le lit, se séparant des vivants ; et il fixa le mur, — verrouillé dans le silence. Il n'ouvrit plus la bouche, jusqu'au dernier ahan de la mort, qui pétrit le corps dans l'agonie.

Annette n'eut pas le temps de penser à son propre chagrin. La peine de Franz prit tout. Elle était effrénée. Il fallait se consacrer à elle, ou la fuir. Elle l'accapara.

Dans les premières heures, les manifestations de cette douleur sans mesure gênèrent les assistants. Il n'en surveillait point l'expression, comme doit faire un deuil bien élevé. C'était un désespoir d'enfant, ou d'amant. Il ne voulait point se séparer du corps du bien-aimé. Et son amour parlait tout haut, comme sa détresse. La famille de Germain était scandalisée. Afin de mettre fin à ces exagérations, et d'éviter, surtout, le « qu'en dira-t-on ? », on prit soin d'écarter Franz de la maison ; et on le mit sous la garde d'Annette, pendant qu'on célébrait, à la petite église du pays, la cérémonie funèbre, avant de conduire le corps au fourgon du chemin de fer, qui devait l'emporter à la terre natale.

Les Chavannes partirent, les vivants et le mort — le plus vivant — la lumière, éteinte, de leur race. Comme dans ces catafalques du passé, où l'on portait, derrière le char et les blasons, la torche renversée. Les adieux avec Annette furent brefs et guindés. Mme de Seigy-Chavannes, la sœur, se contraignit, avec sincérité, à exprimer la gratitude qu'on lui avait pour ses soins dévoués ; et, malgré l'antipathie cachée, elle fit l'effort de l'embrasser. Mais d'un pareil effort la dette sembla payée. Seule, Mme de Chavannes, la mère, mouilla de ses larmes les joues d'Annette, et l'appela : — « Ma fille... » — Mais ce fut en cachette. Elle eût été disposée à l'aimer ; si étrangères que lui fussent ses pensées, elles les eût tolérées ; en dehors de la religion, tout ce qu'on pouvait penser lui était indifférent. Mais elle était faible... Sa tranquillité d'abord ! Il ne fallait rien faire qui risquât de troubler la maison... On se dit : « Au revoir ! » Et, de l'une et de l'autre parts, on savait bien qu'on ne se reverrait jamais.

Annette était enfermée avec Franz, durant que se déroulait la double cérémonie de l'église et du départ. Elle la suivait, en pensée. Elle se voyait, marchant, au milieu du cortège, sur le

chemin glacé, où fleurissaient, sous le ciel trouble de la fin de février, les primevères. Elle écoutait, très loin, très lent, le glas voilé dans le silence. Et elle s'appliquait à ce que Franz n'entendît point. En le bercant de ses paroles, elle perçut le sifflet du train qui partait... Une pointe d'aiguille dans la poitrine... Il est parti... — Et l'ami mort fut mort deux fois.

Il fallait penser à celui qui restait. L'autre n'avait plus besoin de nous. Jusqu'à cette heure, il absorbait la pitié d'Annette. Il n'était plus à plaindre, désormais. Et la pitié reflua vers le vivant. Le mort le lui avait confié :

— Je te le lègue. Prends ma place ! Il est à toi.

La pitié, avec Franz, avait libre carrière. Il n'était pas comme Germain, qui se raidissait contre elle, et ne voulait point être plaint. Franz demandait à l'être. Il ne mettait aucune pudeur à montrer sa faiblesse. Annette lui en avait reconnaissance. Il trouvait aussi simple de lui demander son aide qu'à elle de la donner. C'était une jouissance, dont elle avait été sevrée. Son fils, ainsi que Germain, la lui avaient trop marchandée !... Cette race d'hommes orgueilleuse, qui serre les dents sur ses émotions, qui a honte

de son cœur, et cache, comme un déshonneur, sa nostalgie du lait de la tendresse, qu'elle suça, jadis, aux seins maternels !... Franz ne s'en cachait point. Il réclamait naïvement comme son dû, sa goulée. Tels ces nouveaux-nés aveugles, il tâtonnait des lèvres et des mains...

— Eh bien, bois, mon petit ! Bois-moi ! Je mets le bout de mon sein dans tes lèvres...

Et ce contempteur des femmes, à qui le lait maternel avait manqué — (il avait perdu sa mère, quand il était au berceau) — ne pensait pas à la femme dont il suçait le sein, il n'aimait pas la femme, il aimait seulement le sein. Il lui fallait calmer sa soif désespérée.

Annette ne l'ignorait point. Elle n'était pour lui rien de plus qu'une nourrice de sa peine, qui la berce et l'endort. Et elle n'avait pour lui rien de plus qu'un amour maternel, qu'accroissait chaque jour — et le besoin croissant que, chaque jour, il en avait. Mais l'amour maternel embrasse tous les amours. S'il ne les connaît pas tous par leur nom, il n'en est pas un seul que dans l'ombre il ne caresse.

Franz lui livrait tout. Il se livrait tout à elle. Avec une étrange impudeur, il trouvait naturel

qu'elle se consacrât à tout ce qui était lui : — aussi bien son chagrin, son deuil, son désarroi, que son corps, sa santé, son manger, son logement, son vêtement. Nourrice et nurse, confidente et servante à tout faire, il ne lui fallait rien de plus, elle ne lui était rien de plus ; et il semblait attendre d'elle les soins et les services qui étaient de son métier. Annette, comme lui, le trouvait naturel. Il ne la remerciait qu'à peine, par politesse. C'était elle qui le remerciait, tacitement, d'avoir besoin d'elle.

Son égoïsme la ravissait. Il en est de charmants ; et les femmes ont pour eux une prédilection. Un homme qui vous aime, pour vous, — on lui en sait gré. Mais un homme qui vous aime, pour lui, — comme on le chérit ! Il ne pense qu'à lui, il ne se donne pas, il vous prend, il vous gruge, et il vous trouve bonne...

— « Qu'il est bon ! » dit cette huître...

Franz mangeait Annette, le plus gentiment du monde. Il était tendre et câlin, séduisant, en toute innocence ; il se laissait plaindre et choyer ; il lui faisait la grâce de lui exprimer des vœux qu'elle se hâtait d'accomplir, — quand elle ne les devançait pas, — descendant et remontant l'escalier

de la maison, dix fois dans la journée, pour lui acheter des oranges, un journal, un objet dont il avait parlé, ou pour porter à la gare une lettre pressée. Elle était bien payée, quand, rentrant au logis après une courte absence, elle le voyait, impatient, qui lui reprochait de s'être trop attardée, ou quand, sur le balcon, le soir, au crépuscule, triste et dolent, il venait s'asseoir à côté d'elle, tout près, comme s'il avait besoin de se réchauffer contre ses jambes ; et brusquement, il pleurait... Annette, jetant son ouvrage, attirait la tête du grand enfant sur son épaule... et après qu'il avait bien pleuré — (bonheur ! cet homme qui ne rougissait pas de vous laisser essuyer ses pleurs !) — il se mettait à parler. Il déchargeait son cœur de ses souffrances secrètes, depuis celles de l'enfance refoulées, qu'il n'avait jamais osé livrer complètes, même à Germain, jusqu'au deuil qui, nuit et jour, continuait de saigner : car maintenant, il se reprochait, dans la dernière maladie, d'avoir fui l'ami, de ne l'avoir pas assez aimé, et de le lui avoir montré... Elle l'écoutait si bien ! Il se sentait soulagé, par le seul contact de cette joue de femme contre sa tête, par cette voix consolante qui, sans l'interrompre, mêlait à sa plainte

de doux mots de pitié. Et il se confessait de ce qu'il n'avait jamais encore exprimé tout haut. Elle n'était pas étonnée ; elle accueillait sans heurt, comme si elle en eût déjà fait l'expérience personnelle, le récit non voilé de cette vie intérieure, ces aveux parfois scabreux, ces déviations morales, dont la lecture dans un livre l'eût peut-être repoussée. Elle l'écoutait vraiment comme au confessionnal, dont le secret est sacré ; et celui qui écoute est purifié par le divin amour-charité ; il ne peut être souillé par les aveux, ni révolté ; il participe aux faiblesses de la nature humaine ; celle de l'autre est la sienne ; et il en a pitié, il prend la faute sur lui. Et il aime l'autre davantage, maintenant qu'avec ses doigts il lui a lavé les pieds.

Après les quinze premiers jours de total abandon de l'âme à la douleur, où de la prostration le désespoir soudain surgissait par bonds, prenait l'homme à la gorge et la broyait — (Annette, plus d'une fois, la nuit, vint, de sa chambre voisine, calmer les sanglots de celui qui suffoquait sur l'oreiller) — la détente se fit... D'abord, une période de demi-torpeur meurtrie et de larmes en silence, comme le ciel de passage entre hiver et printemps, immobile et lassé, avec son soleil intérieur et ses muettes ondées... Puis, le réveil pudique de la convalescence, qui a honte de guérir et qui voudrait cacher le bien-être insolent de son retour à la vie, le temps des longs entretiens à mi-voix, pendant des heures, où le cœur a besoin d'épancher son flot renouvelé, mais il ne l'avoue pas — que tout bas, s'il est sûr d'une oreille complice...

Et puis, ils sortirent ensemble, Franz au bras d'Annette, s'appuyant, — à pas lents — par ces après-midi tièdes et voilées, où dans les feuilles mortes, sous les buissons calcinés, pointent les premières violettes ; et déjà, le printemps timide s'annonce sur les monts, tandis que la vallée sommeille encore, transie, dans le bleu sombre des brumes et des ombres. On pensait à l'ami. Il était avec eux. On eût dit qu'il attendait qu'ils fussent tous les deux, pour être avec chacun des deux. Chacun le sentait présent, dans la présence de l'autre. Mais quand ils étaient, chacun seul, ils ne le sentaient plus que lointain ; l'invisible présence se faisait ombre distante. Franz se pressait, en marchant, contre Annette, pour retrouver Germain. Il s'accrochait au bras de celle qui vivait, dans sa peur de perdre la main du disparu. Maintenant, il était prodigue en affectueuses prévenances, que rehaussait la gentillesse innée de sa nature aristocratique. Il chérisssait Annette, et il s'ingéniait à le lui prouver ; il ne pouvait plus se passer d'elle. Annette était touchée, mais sans illusions. Elle était une Française, qui sait bien voir les autres, même quand elle est partiale à leur avantage. Mais une Française est femme ;

et ce qu'une femme voit le moins bien — (car elle ne tient pas à le voir) — c'est elle.

Son devoir la rappelait à Paris, près de son fils. Elle l'avait trop délaissé. La longue agonie de Germain, la douleur exigeante de Franz, l'avaient accaparée. Trois longs mois, elle s'y était donnée, toute, elle ne pouvait s'en libérer sans inhumanité: (c'était, du moins, l'excuse que sa conscience se prêtait). Mais à présent, le devoir n'était plus de rester. Le devoir se retrouvait de l'autre côté... Son fils la regardait, le blâme dans les yeux... Jamais il n'était sorti de sa pensée. A défaut des jours pleins de tâches, pas une nuit n'avait passé, sans qu'elle le revît, avec remords. Elle se tourmentait de ses dangers. Au lendemain du raid d'avions du 30 janvier, elle faillit partir pour le rejoindre. Ils ne s'écrivaient guère, et leurs lettres, espacées, se montraient économes de tendresse. Elle, par manque de temps, et par une raideur, qui provenait de sa gêne cachée : en restant loin de lui, elle savait qu'elle lui faisait tort ; et elle préférait ne pas se l'avouer : alors, elle attribuait sa contrainte aux torts qu'il avait envers elle. Et lui, ne pardonnait point la dernière rencontre, l'outrageante méfiance qui l'avait souffleté. Les

nuits qui avaient suivi, quand il revoyait la scène, de rage il mordait son oreiller. Mais naturellement, il se serait fait tuer, plutôt que d'en laisser rien soupçonner. Ses lettres à sa mère, froides, hautaines et distantes, s'appliquaient à montrer qu'il ne tenait point à elle. Le pire était qu'Annette, absorbée par des soucis plus poignants, ne paraissait pas le remarquer ! Elle répondait quelque billet banal et pressé. La poste s'en mêla. Sa lettre du premier janvier mit plus de quinze jours à arriver. Et une crise terrible de Germain, qui pendant vingt-quatre heures tint suspendues à lui toutes les forces d'émotion d'Annette, lui fit oublier totalement l'anniversaire de la naissance de Marc. On a beau afficher le mépris pour la sentimentalité, — il en aurait pleuré ! Des larmes, vite essuyées ; mais elles brûlaient encore ; et il n'aurait su dire si c'était de déception outragée, ou d'un autre sentiment que l'outrage ne permettait pas d'avouer. Annette n'en connut rien. Quand elle s'aperçut, ensuite, de son oubli, elle en eut de la peine ; mais elle jugea inutile de la lui avouer... Puisqu'il paraissait (nouvelle preuve de son insensibilité !) ne s'en être pas soucié !... Ah ! s'il eût été comme Franz, expansif et

aimant !... Malgré la différence d'âge, elle faisait entre eux de fréquentes comparaisons. Car elle voulait considérer Franz comme un de ses enfants. Elle s'en autorisait pour excuser l'absorbante affection qui prenait la part de l'autre. Mais l'excuse était pipée, et Annette se trichait. Un instinct salutaire, malheureusement tardif, la poussait à se punir de trop penser à la peine qu'elle aurait, en partant. Mais le démon du cœur féminin est expert à trouver sa revanche. Il lui soufflait à l'oreille que, si elle restait, elle aurait le remords de n'être point partie ; et que, si elle partait, elle aurait le remords de n'être point restée. Le dernier permettait de caresser le sentiment secret. On sacrifie son désir inavoué, afin d'avoir des raisons, ensuite, de le dédommager.

La question se posait, pour Franz, beaucoup plus simplement. Il poussa les hauts cris, quand Annette parla de le quitter. Qu'elle eût d'autres devoirs, il n'en voulait rien savoir. Il se trouvait lésé. Elle lui était devenue une habitude nécessaire ; il se montra affolé, à la pensée de la perdre. Annette, nullement choquée de cette exigence du cœur, secrètement flattée de cet accaparement, résistait mollement. Elle remettait de jour

en jour sa décision. Franz lui cachait sournoisement les journaux, et Annette oubliait de les réclamer. Le 8 et le 11 mars, deux nouveaux raids d'avions ravagèrent Paris ; et Franz, qui le savait, se garda de le dire. La frontière franco-suisse fermée, pendant la première quinzaine de mars, lui fut un prétexte pour le manque de nouvelles. Annette était coupable de ne pas chercher plus loin. Elle fut bien punie. Le 22 mars, tomba sur elle un double coup de foudre. La manchette d'un journal lui annonça l'explosion de la Courtille, la ruée allemande sur Paris. Et une lettre de Sylvie, qui datait de dix jours, lui apprit que Pitan était arrêté.

Annette fut bouleversée. Elle ne douta pas, un moment, que Pitan ne payât pour elle, dans l'affaire de l'évasion. Et, en ces temps, c'était le crime de haute trahison. Que s'était-il passé, dans l'intervalle des dix jours écoulés depuis le départ de la lettre ? En ces semaines de dure dictature, enfiévrée par l'approche de l'ennemi, les sanctions étaient promptes, on ne s'embarrassait point de justice : la justice n'était que la procureuse de la vengeance... Annette, depuis des mois, ne s'occupait plus de politique. Elle avait oublié,

pour deux êtres, tout le reste du monde. Elle se condamna...

Hâtivement, elle fit ses préparatifs de départ. Elle savait qu'en rentrant, elle courait au devant du sort qui menaçait Pitan. Mais elle ne craignait pas tant ce sort que la pensée d'avoir livré Pitan, et d'avoir paru fuir sa part de responsabilité. Plus un instant à perdre ! Avec l'avancée allemande, la route de Paris serait, d'un jour à l'autre, coupée. Puisqu'il y avait danger pour son fils, pour les siens, sa place était près d'eux.

Franz en vain protesta. Le souci de sa personne passait maintenant au second plan. Maintenant, il pouvait vivre seul, avec son chagrin. Son deuil avait pris des formes plus apaisées ; il était à cette heure où se refait avec lui l'harmonie de la vie ; il en devient un élément ; il ne risque plus de détruire, il occupe et nourrit ; il est un compagnon même, dans l'isolement.

Annette ne laissait point, d'ailleurs, l'ami dans l'abandon. Elle tenait toujours compte des hasardeuses suggestions, sur un esprit inquiet et mobile, d'une solitude trop complète, succédant à des mois de complète intimité. Elle s'était mise en quête d'une société discrète qui, sans l'impor-

tuner, veillât un peu sur lui et, de loin, pourrait la tenir au courant de sa santé.

Dans un chalet voisin, deux dames habitaient. Mère et fille. Deux Baltes. Elle vivaient à l'écart. La mère, toujours en deuil, grande, forte, d'allure aristocratique. La fille, vingt-six ans, presque toujours étendue. Une abondante chevelure d'or pâle, fine, serrée, et nattée. Point jolie, la mine rongée, grande aussi, et la taille élégante, mais atteinte d'une tuberculose des os, qui depuis deux ou trois ans qu'elle s'astreignait à un traitement rigoureux, était en voie de guérison. Elle boitait un peu. — Les deux femmes faisaient, l'après-midi, une courte promenade ; elles n'allaient pas très loin ; Annette et Franz, revenant de leurs courses, les rencontraient à courte distance du logis. On rentrait de compagnie. Appuyée sur sa canne, la boiteuse, par amour-propre, ou par indifférence, n'essayait point de dissimuler son infirmité. On n'échangeait que des paroles banales. Ni d'un côté, ni de l'autre, on n'était curieux des secrets du voisin. Mais, de maison à maison, on se rendait quelques services, et on se prêtait des livres.

Annette pria Mme de Wintergrün de vouloir

bien veiller, à distance, sur son jeune ami, et de le distraire de son deuil, qu'elle lui avait confié. Elle n'en parla point à Franz, qui montrait peu de bonne grâce à rencontrer les deux femmes. Il eût suffi qu'elle lui exprimât son désir qu'il liât société avec elles, pour qu'il s'y refusât ; car il lui en voulait de partir, et il n'eût point supporté qu'elle se cherchât des suppléantes et qu'elle les lui imposât.

Jusqu'à l'heure du départ, il espéra qu'elle resterait. Il perdit le dernier jour en bouderies, que secouaient d'impérieuses instances.

— *Aennchen*, tu ne pars pas ?... Dis, n'est-ce pas, tu ne pars pas ?,.. Je t'en prie... Je le veux...

— Mais, mon petit, disait Annette, et les miens qui m'attendent ?

— Qu'ils attendent !... « *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras...* » Le premier tien, c'est moi !

Inutile de tenter de le convaincre ! Il était comme un enfant qui répète : « J'ai soif ! » et ne vous écoute pas.

Quand il vit que la décision d'Annette était irrévocable, il s'enferma dans sa chambre, et il ne desserra plus les dents. Il ne répondait plus aux questions. Il la laissa seule faire sa malle,

ranger, se fatiguer. Elle vit le moment où elle devrait le quitter, sans qu'il lui dît adieu. Mais, aux dernières minutes, quand elle entra chez lui, en costume de voyage — (il était assis, morne, dans un coin) — elle se pencha, et voulut le baiser au front, il releva la tête si brusquement qu'il heurta la bouche d'Annette, et la lèvre saigna. Elle ne sentit la blessure qu'assez longtemps après. Lui, naturellement, n'avait rien vu, il lui baisait les mains, et plaintivement répétait :

— *Aennchen ! Aennchen !*... Vite ! Reviens !...

Elle lui caressait la tête, en promettant :

— Oui... Oui, je reviendrai...

Enfin, il se leva, il prit ses paquets, et il l'accompagna. Annette parlait seule. De la maison à la gare, pour occuper sa pensée, elle lui fit des recommandations domestiques. Il n'écoutait que sa voix. Après l'avoir aidée à monter dans le wagon, il y monta aussi, et s'assit auprès d'elle. Il ne parlait toujours pas, et restait sans la regarder. Elle craignit qu'il ne se laissât surprendre par le départ du train et qu'il ne la suivît. Mais cinq minutes avant, il se leva brusquement et, sans un mot d'adieu, de peur de ne pouvoir maîtriser son émotion, il s'en alla. Penchée à la portière,

Annette le regardait s'éloigner, à grands pas. Elle guettait ses yeux. Mais il ne se retourna pas. Il disparut. Annette se retrouva seule dans le train presque vide, immobile, sans bruit. Et sa lèvre brûlait. Et elle léchait le sang...

A la frontière, le présent la reprit, — l'ombre rouge de la guerre, et le devoir dangereux, à la rencontre de qui elle marchait. Son signalement n'était-il pas donné ? Et, dès ses premiers pas sur le sol français, serait-elle arrêtée ? La lettre de Sylvie, prudente, ne précisait rien ; selon qu'on la lisait ou non, entre les lignes, elle laissait tout craindre, ou ignorer. — Mais la visite des passeports eut lieu sans incidents ; et Annette passa.

Elle arriva à Paris. Personne ne l'attendait. Elle devançait de plusieurs jours la lettre qu l'annonçait. Sa pensée inquiète avait elle-même couru, toute la nuit, devant le train. C'était le dimanche des Rameaux ; et la nouvelle, apprise en route, du bombardement de Paris par le canon mystérieux, qui semblait sorti de l'imagination de Jules Verne, l'alarmait pour son fils. Le quartier où il habitait, se trouvait sous la trajectoire·

D'être rentrée dans Paris, sous le canon de l'ennemi, c'était déjà un soulagement. Mais Annette ne commença de s'apaiser que lorsqu'elle vit la maison intacte, et que, montant précipitamment, elle frappa à la porte et entendit (bonheur !) le pas de son fils qui venait ouvrir.

Marc fut stupéfait. Pour un instant, tout contrôle sur soi-même cessant, il ne resta plus rien de la muraille factice qu'ils avaient élevée entre eux. Ils s'étreignirent. Et chacun fut saisi de la fougue que l'autre mettait à cet embrassement.

Mais ce ne fut qu'un instant. Ils étaient si peu habitués à ces effusions qu'ils en furent gênés ; et, se lâchant, ils reprirent les manières de convention.

Un secret était entre eux. — Annette, entrée dans la chambre, expliquait son retour, à sa façon. Marc écoutait, se taisait, et il ne perdait pas de vue un seul de ses mouvements. C'était lui, cette fois, qui était en service d'inspection. Annette, contrainte, s'obligeait à parler. Un malaise confus lui faisait craindre d'être jugée par son fils. Elle n'était pas envers lui sans reproches — et de plus d'une espèce. Aussi, se montra-t-elle moins tendre

et plus sûre de soi qu'elle n'était. Dans son attention à s'observer, elle ne sut pas l'observer. Elle ne vit point qu'il n'était plus celui que, trois mois avant, elle avait laissé... Comme celui qu'on connaît est toujours différent de celui qu'on connaît !... Jamais on ne connaît qu'une image passée. Et l'image nouvelle est un nouveau-venu, dont on n'a point la clef...

La veille de son arrestation, Pitan, qui se savait filé, avait pu faire parvenir une lettre à Sylvie. Il la priait d'avertir Annette qu'elle ne s'inquiétât point, qu'il prenait tout sur lui. Rien de plus. C'était assez. Sylvie, sans rien savoir de précis, avait, depuis l'été, flairé l'étrange aventure. Et elle s'alarma. Dans quelle équipée sa folle s'était-elle engagée ? Impossible de l'éclaircir ! Pitan était au secret. Et de l'absence d'Annette, elle ne savait rien de plus que ce qu'Annette lui avait écrit : qu'elle avait été chargée de conduire en Suisse un blessé. Sylvie, à mots couverts, confia son souci à Marc. Il devina le reste. Le souvenir de sa rencontre mystérieuse, près de la gare de Lyon, en décembre dernier — (il n'en avait soufflé mot à personne) — ressurgit. Il avait là-dessus bâti tout un roman. Sans le livrer à sa tante, il

s'ingénia, avec elle, à reconstruire l'histoire. Sylvie lui raconta, pour la première fois, ce qu'elle avait appris des raisons qui amenèrent la révocation d'Annette, de la scène du cimetière, et de l'intérêt qu'elle portait à un prisonnier. Sur ces données, Marc longuement travailla. Et la figure de sa mère lui apparut sous une autre lumière. Il revisa ses idées. Le pacifisme qu'il méprisait comme fade, bon pour les femmes et pour les « ramollis », — en devenant une passion, en se faisant dangereux, prit de la saveur. Il imagina une aventure d'héroïsme et d'amour, un roman ; il en ressentit une jalousie cuisante et un attrait inquiet. Maintenant, il comprenait le soupçon de sa mère, qui l'avait tant blessé ! Et le pire était qu'après s'en être indigné jusqu'à la rage, il dut reconnaître que ce soupçon, il l'avait, par son attitude, autorisé. C'était accablant... Mais il ne s'agissait plus de lui. Sa mère était en danger. Et quand il la vit entrer, il n'eut pas un instant de doute qu'elle ne vînt sciemment au devant du danger. Cette pensée prima en lui toutes les autres. Il la couvait des yeux. Il la suppliait mentalement de lui confier ses risques. Mais il savait bien qu'elle ne le ferait pas. Il en souffrait,

et l'admirait. Il admirait sa fierté, son calme, et son silence. Il la découvrait ! Enfin ! — Et il trembla de la perdre, car elle était menacée.

Annette ne remarqua rien. Un seul devoir l'occupait, et elle était pressée. Avant même de voir sa sœur, à peine fut-elle rafraîchie et restaurée qu'elle s'habilla et sortit. Marc balbutia timidement une offre de l'accompagner ; elle l'écarta, d'un geste ; et il n'insista pas. Mortifié, il tremblait de s'attirer une nouvelle blessure.

Elle alla chez Marcel Franck. Il était devenu un rouage important de la machine à broyer. Il s'était faufilé au secrétariat particulier du ministre-président.

Sans se donner la peine de préambules inutiles, elle lui conta l'histoire. Marcel en tomba de son haut. Son premier sentiment n'eut rien de bienveillant. Elle vit, pour la première fois, un Franck qui avait perdu le sourire — ce cosmétique d'ironie qui faisait à son visage une seconde nature. Et même, pour quelques minutes, il fut bien près de manquer à l'élémentaire courtoisie. Il ne voyait qu'une chose en cette affaire : c'était que cette toquée l'avait mis dans de beaux draps ! Qu'elle

y fût avec lui, ne le faisait point rire : il n'était plus disposé à se payer d'un jeu de mots ; il en voulait à Annette de l'avoir compromis. — Mais le regard ironique d'Annette, qui suivait sur ses traits ses pensées, le rappela à son rôle d'homme du monde. Il reprit son maintien dégagé. La crânerie de cette femme qui venait affronter les risques lui faisait honte de sa pusillanimité. Ce fut donc l'ancien Marcel qui demanda :

— Mais, pour l'amour du ciel, Annette, quel diable vous a poussée, quand vous étiez tranquille là-bas, en Suisse, et que personne ne pensait à vous, quel diable vous a soufflé de venir vous jeter dans la gueule du loup ?

Annette expliqua posément qu'elle venait se substituer à Pitan, ou réclamer sa part de l'inculpation retenue contre lui.

Marcel leva les bras :

— Vous ne ferez pas cela !

— Je viens vous demander le nom du juge d'instruction qui est chargé de l'affaire, afin de lui présenter ma déclaration.

— Je ne le permettrai pas.

— Croyez-vous que je vais laisser condamner pour moi un innocent ?

— Il n'est nullement innocent ; il est un professionnel du jeu, un entrepreneur de la contrebande postale et de l'évasion, un vieux cheval de retour. Vous ne le sauveriez pas, en vous dénonçant. Et d'ailleurs, il ne vous a pas nommée.

— C'est qu'il est généreux. Je ne vois donc pas pourquoi je le serais moins que lui.

— Vous avez un enfant.

— Justement ! Je ne veux pas qu'il soit un lâche.

— Vous êtes absolument folle.

— Absolument. — Maintenant, cher ami, dites-moi seulement le nom que je suis venue chercher. Et tranquillisez-vous ! Le vôtre ne sera pas prononcé.

Il pensait :

— « Vous me la baillez belle ! Une fois sur la piste, il faudra bien que la justice, d'échelon en échelon, remonte jusqu'à mon nom ! »

Mais son amour-propre fut piqué. Et il regimba :

— Il n'est pas question de moi. C'est pour vous que je m'inquiète. Vous ne connaissez pas le « patron ». (Il parlait de « l'Homme qui faisait la guerre »). Il n'en est pas à un jugement sommaire de plus ou de moins. Ce n'est pas une femme

qui l'arrête ! Il aime, pour l'exemple, à souffleter toutes les vieilles conventions, les égards complaisants, les sacrées traditions de respect et de galanterie...

— Il ne me déplaît pas d'être traitée en égale. Fût-ce devant le poteau !

Marcel ne s'obstina point. Il connaissait Annette.

— Bon !... Laissez-moi d'abord examiner l'affaire !

— Le temps presse.

— Il ne sera point perdu.

— Mon témoignage me pèse.

— Vous êtes assez robuste pour en porter la charge, encore un jour ou deux. S'il y avait quelque chance d'obtenir un non-lieu, cela ne vaudrait-il pas mieux que de vous perdre tous les deux ?

— Et qui me garantit que demain, ou le jour qui suit, je n'apprendrai pas, après coup, que Pitan a été l'objet d'un de ces jugements sommaires, dont vous venez de me parler ?

— Je connais le juge d'instruction. Je vous tiendrai au courant. Je ne cherche pas à vous tromper. Je ne m'y risquerais pas !... Et, au pire, si, à mon insu, un brusque arrêt intervenait, il vous resterait toujours, après comme avant,

la ressource de vous livrer. Nul n'a jamais pu empêcher une femme de se perdre.

— Je ne le crains point, Marcel. Mais je ne le désire point. Je n'ai ni goût ni estime pour l'héroïsme inutile.

— Grâce à Dieu, voici une parole de bon sens !... Ouf !... Et quant à l'héroïsme utile... Annette, parlons franchement, je m'en vais de mon mieux m'employer pour votre cause... pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il était votre amant ?

— Qui ?

— Ce joli garçon, que vous avez sauvé.

— Quelle sottise !

— Allons ! Vous n'allez pas essayer encore de me le cacher ? Je ne vous le reproche pas. Si c'est votre plaisir, vous avez bien raison !

— Mais je vous assure que non !

— Allons donc !

Annette s'empourpra :

— Non, non, non, et non !

Marcel sourit :

— Bon, ne vous fâchez pas ! Je ne vous demande plus rien... Mais entre nous, la Mystérieuse, avouez que vous seriez bien embarrassée d'expli-

quer pourquoi, si vous ne l'aimiez pas, vous l'avez sauvé ?

— Parce que...

commença-t-elle impétueusement.

Mais elle s'arrêta. Elle vit que, quoi qu'elle dît de ses vraies raisons, il n'en croirait rien : il ne comprendrait pas... Eh bien, soit ! Qu'il croie ce qu'il voudra !

Le sourire de Marcel triompha. On ne lui cachait rien !...

Il était bon garçon... L'amour donnait du piquant à l'affaire... Cette Annette, tout de même... Diablement compromettante... Mais, au fond, il en était fier !...

Il se mit aussitôt en marche. Il vit le capitaine juge d'instruction. C'était un homme aimable et distingué, qui s'était haussé sans effort au degré d'inhumanité que son rôle exigeait de lui. Le fanatisme national, de commande, et la curiosité du dilettante, se mariaient chez lui en une affable indifférence. Il n'était jamais plus dangereux pour les prévenus que quand il s'intéressait à eux.

Il s'intéressait à Pitan. Il le trouvait bien sympathique. Ils avaient eu ensemble de longs et courtois entretiens, d'où il tâchait d'extraire le chanvre de la corde pour le pendre. Mais la corde était mince : il l'avouait, avec bonne grâce et regret. Le petit brocanteur faisait figure de doux illuminé, assez inoffensif et très désintéressé. Il parlait volontiers, était heureux d'exposer ses affectueuses chimères, se montrait reconnaissant qu'on voulût l'écouter, attendait le poteau

avec une jubilation discrète de chien aux yeux brillants qui louchent vers le morceau de sucre ; mais rien n'avait pu lui faire nommer quelqu'un de ses complices, ni fournir quelque précision sur les délits imputés. Par goût ou par finesse naïve et madrée, il dérivait toujours du récit dans la dissertation. Il paraissait n'attacher aucune importance aux faits, et beaucoup aux idées.

Le juge montra à Franck des lettres que Pitan avait, de sa prison, adressées à un jeune ami, et celles du jeune ami : il avait nom Marc Rivière. Et Franck eut un moment d'émotion : ce petit imbécile aurait-il, de lui-même, livré la mèche ? Avec ces Rivière, on pouvait s'attendre à tout !... Mais il se rassura, en entendant le juge qui, d'une voix mélodieuse, lui lisait des morceaux de ces épîtres, écrites en beau lyrisme, qui faisait, tour à tour, songer au jeune Schiller, à Flaubert, à Jean-Jacques, à Rimbaud. Pitan, lui, mêlait Bernardin de Saint-Pierre à Edgar Quinet. Le jeune exprimait au vieux une affection exaltée, une indignation des abus de la force, et le désir ardent de partager, quel qu'il fût, le sort réservé au juste. Le vieux, paternellement, s'efforçait de le calmer,

disait sa joie tranquille, la paix dont il jouissait : on eût dit que sa prison fût la retraite élue pour le sage, un ermitage laïque octroyé au penseur par la grâce de l'État. Par la fenêtre de la cellule, haut placée et grillée, le vent avait apporté des berges de la Seine une fleur de marronnier ; et c'était avec elle tout le printemps qui était entré : Pitan se faisait bucolique. La fleur était là, soigneusement étalée entre les feuilles de la lettre que le juge tenait. Et les deux Parisiens, échangeant un sourire amusé, disaient :

— Le bonhomme, aussi, serait à épingler.

Mais le bonhomme, pas plus que le fougueux adolescent, n'avaient trahi le fond de leur pensée : celui-ci, son inquiétude et ses remords, au sujet de sa mère ; et l'autre, sa volonté de le rassurer ; ils se comprenaient à demi-mot ; et les Parisiens n'y voyaient qu'un dialogue de l'*Emile*.

Le juge ferma son dossier ; et Franck demanda :

— En résumé ?...

— En résumé, tout se réduit à cette affaire baroque d'évasion. On ne comprend pas très bien quel intérêt y a pu prendre ce vieil Anacharsis. Personnellement, il ne connaissait pas le prisonnier. Nous avons fait filer en Suisse le jeune

oiseau. Il a été recueilli dans une famille de province française...

Franck dressa l'oreille.

— ...Gens honorables, au-dessus de tout reproche : un fils blessé, tous les autres hommes au front, morts ou vivants, trois femmes : la mère, une fille mariée, et une gouvernante garde-malade. Il y a lieu de croire à une intrigue entre le beau jeune homme et la fille mariée. Histoire banale. Le mari se bat. A l'arrière, le moral se soutient comme il peut. Il est assez étonnant qu'une aussi bonne patriote ait été choisir un Alboche. Mais faute de grive !... Il est probable qu'avant la guerre, déjà, ils se connaissaient.

Franck se leva, tout à fait rassuré :

— La nuit, tous les chats sont gris.

— Vous comprenez que l'on ne tient pas, pour récompenser le zèle du combattant, à le faire cocu, publiquement. Le salut public n'y est point engagé.

— Et quant au vieux ?...

— Et quant au vieux, on peut le pendre, si l'on veut, — ou, si l'on veut, le laisser courir. De raisons pour, de raisons contre, il y a juste autant. Les deux plateaux sont à égalité. Et que

l'un des deux penche, ou bien l'autre, c'est sans importance. Aux ordres de l'État !

« L'État » était le rayon de Franck. Il alla voir le « patron ». Il le connaissait depuis longtemps. Mais qui pouvait se vanter de le connaître ? Le diable d'homme faisait toujours le contraire de ce qu'on en attendait. Un terrain épineux, semé de chausse-trapes... Franck avança prudemment.

La chance le favorisa. Au lieu du coup de boutoir, dont le sanglier irascible honorait, à l'ordinaire, ses marcassins, il trouva l'animal tout guilleret : « il avait bien dormi » ; il frétillait... L'homme au masque de Mongol revenait d'un tour au front : tout allait bien ; on y mourait, sur place, et selon l'ordonnance, sans se faire prier. La ligne de défense était consolidée, et la vague allemande, une fois de plus, paraissait arrêtée. Le rude vieillard rentrait ragaillardi. La fatigue n'avait pas plus de prise sur son cuir que la sentimentalité. Il venait d'expédier le gros des affaires urgentes, que ses secrétaires lui avaient déblayées. Maintenant, il s'accordait, avant la séance de la Chambre, une demi-heure de récréation. Il aimait les

ragots ; et sa petite police, qui connaissait son goût, avait toujours les mains pleines des scandales du jour. Sur-le-champ, il en flaira un dans les poches de Franck, qui s'avançait, avec un sourire circonspect et prometteur :

— Voilà le sire de Frangipane — (il prononçait : « Franck-tjipane ») — qui apporte sa marchandise !... Allons, vite, mon petit, découvre ton panier !

Franck, flatté de la familiarité, vexé du sobriquet, qui lui allait trop bien, se mit au ton facétieux du patron, et, tout en tâtant l'ogre, commença d'esquisser le portrait sympathique et comique de Pitan. Il n'eût pas été bien loin, car l'auditeur impatient coupait sa description d'un narquois :

— Une belle âme... Tu n'as rien de mieux ?...

...si le conteur ne s'était avisé de broder sur l'étoffe d'extravagants dessins, qu'il improvisait au goût de son public. Et voici que Pitan devenait l'amoureux transi d'une « honneste » dame, qui était à son tour la chaude amante de l'Autrichien, que Pitan avait fait évader...

Cette fois, le patron s'allumait :

— Qui c'est ?... Qui c'est ? ... (criait-il, agrip-

pant le bras de Franck) ...Parie que je la connais !... C'est la femme à X ?...

(X était un de ses ministres.)

Dans son petit œil passa un éclair de malice féroce.

— Non ?... Non ?... Dommage ! Je l'aurais flanquée à St-Lazare, au nom de l'Union Sacrée !...

Il en nomma encore deux ou trois. Il n'eut plus de cesse que Franck ne lâchât le nom. Ce ne fut pas sans peine : car le risque était grand. Mais il était trop tard maintenant pour reculer ; et le bavard était pris par sa langue...

Au nom d'Annette Rivière, le vieux eut une exclamation :

— Rivière...

Il l'avait connu. Rivière, l'architecte, le fêtard, l'homme d'esprit, l'esprit-fort, le Dreyfusard... Ils étaient du même temps, ils étaient du même bord, ils avaient jouté, plus d'un coup, de gaillardise et de cynique ironie. Quant à sa fille, il lui avait, gamine, pincé les joues. Il l'avait perdue de vue. Mais elle lui était sympathique, parce qu'elle avait plaqué Roger Brissot, « cet idiot !... » (Il ne pouvait souffrir la vertu oratoire des Brissot. Il avait cela de bon qu'il haïssait à mort l'hypo-

crisie. Il la flairait partout, — et d'ailleurs, jusque dans la vérité)... Aussi, avait-il été ravi de la maîtresse nasarde, appliquée au visage de la gluante tribu par la poigne d'Annette, qui se décollait d'eux, en laissant leur Roger de baudruche dégonflée, le nez dans l'eau. A l'affût des cancans, il n'avait pas peu contribué à colporter celui-là, à la rage rentrée des Brissot, qui affectaient de n'en rien savoir. C'était un de ses bons souvenirs ! A distance, il lui semblait que, dans cette excellente farce, d'entente ils étaient deux : lui et Annette. Aussi, en savait-il gré à la gaillarde fille. (C'est ainsi qu'il la voyait). Sa nouvelle aventure le trouva indulgent... Cette Rivière !.,. Quelle Gauloise !...

— Mais, dites donc, Frangipane, elle n'est plus toute jeune... Elle doit avoir... Attendez... Bah ! ça n'en est que mieux ! J'aime ça, elle a du feu... Eh bien, quoi, toute cette affaire, c'était pour aboutir à ce jeu de trou-madame ?... Qu'est-ce que la politique a à fiche là-dedans ?... Vous n'allez pas me traîner cette bonne Française devant Foutriquier-Tinville ? (Il nommait ainsi son accusateur public). Il s'en lècherait les crocs... Non, non ! Qu'elle couche avec son Viennois ! Ça fera

un soldat du Droit de plus, pour la prochaine... Et quant au vieux Pitan (encore un nom bien français, salut au régiment !) « le plus heureux des trois », qu'il déguste sa chance !... Vous allez, mon petit, me boucler cette instruction-là... Non-lieu, sacré nom !...— Et maintenant, parlons de choses sérieuses... Nous allons à la Chambre... Qu'est-ce que je m'en vais dégoiser à ces veaux ?

L'affaire fut enterrée.

Après qu'ils l'eurent salie, Annette fut sauvée.

Salir est, dans la jungle, une forme de la sympathie.

Mais, par bonheur pour elle, elle n'en connut rien. Un mot de Franck l'avertit seulement que tout était en bon train. Elle ne s'en contenta point. Méfiante, elle avait, malgré tout, écrit au juge, pour demander à être entendue. Le juge montra plus tard la requête à Pitan, en le relâchant.

Rentrée à la maison, Annette trouva Sylvie, accourue ; elle l'instruisit de ses démarches. Là-dessus, Sylvie lui en dit, de toutes les couleurs. Elle était hors de soi, d'une pareille folie. Annette la laissa dire. Et Sylvie, — puisque le mal était fait, et qu'il n'y avait plus qu'à accepter — coupa court, brusquement ; se jetant au cou de sa sœur, elle l'embrassa. Au fond, elle n'eût voulu, pour un empire, qu'Annette eût agi autrement. Et de savoir qu'elle, Sylvie, ne l'eût point fait, elle avait l'orgueil que la grande sœur

l'eût fait. Cette volonté, ce calme lui en imposaient.

Derrière la cloison, Marc écoutait, sans bien comprendre, le murmure confus de la discussion des deux sœurs, les éclats de voix irritée de Sylvie, qu'un geste d'Annette faisait baisser de ton et mettre la sourdine, puis des embrassements furieux, et le silence : Sylvie se mouchait ; elle, la femme aux yeux secs, elle avait pleuré...

Les deux femmes, debout, tendrement enlacées, se contemplaient ; et Annette, baisant les yeux de Sylvie, lui contait, à mi-voix, longuement, toute l'histoire, l'amitié de Germain, l'évasion de Franz, la mort. Sylvie ne songeait plus à blâmer la folle générosité de sa sœur ; elle ne la mesurait plus à l'aune commune, à la sienne ; elle lui reconnaissait, à elle seule, le privilège d'agir et d'exister, selon une loi supérieure à la loi ordinaire. Mais, derrière la cloison, le garçon jaloux était meurtri qu'on le tînt en dehors de la confidence. Il se serait gardé de la solliciter. Sa fierté attendait qu'on vînt la lui apporter.

Il rongeait son frein, le jour suivant, quand arriva Pitan. Il sortait de sa Thébaïde. Annette entendit l'exclamation joyeuse de son fils, qui ouvrait la porte, et elle laissa tomber l'ouvrage

qu'elle tenait. Marc se récriait de surprise, en broyant les mains du visiteur. Pitan riait dans sa barbe, avec son petit gloussement tranquille et affectueux. A sa vue, Annette se leva et elle l'embrassa. Puis, elle se rappela la présence de son fils, et elle en eut de la gêne. Marc en avait beaucoup plus ; il s'éclipsa sous prétexte d'aller fermer la porte de l'escalier, et les laissa seuls, quelques minutes. Annette et Pitan échangèrent rapidement des paroles émues et souriantes. Marc revint ; et l'entretien à trois se maintint sous le voile, à demi-mots. On voulut retenir Pitan à déjeuner ; mais il était pressé déjà d'arpenter Paris ; il avait à faire le tour des camarades. Marc sortit avec lui. Tandis qu'ils trottaient ensemble :

— Pitan, dit Marc, je sais ce que tu as écrit à ma tante.

— Ah ! répondit le vieux.

Et il en resta là.

Marc avala sa salive :

— Tu t'es dévoué pour nous. Tu as été généreux.

— Moins que ta mère.

— Mais qu'est-ce qu'elle a risqué ?

— Elle ne t'en a rien dit ?

— Non.

— Alors, tu ne voudrais pas que je te le dise, pour elle ?

— Non...

Il était vexé ; mais Pitan avait raison. Ils continuaient de cheminer. Marc reprit, après un effort :

— Mais je voudrais savoir, au moins... Est-ce qu'elle risque encore ?

— Pour l'instant, je ne crois pas. Mais dans ce temps de lâches et de loups, une femme comme elle, brave et franche, risquera toujours.

— Est-ce qu'on ne peut l'empêcher ?

— On ne doit pas l'empêcher. Il faut l'aider, au contraire.

— Mais comment ?

— En risquant avec elle.

Il ne pouvait pas lui dire :

— Risquer, oui. Mais comment, lorsque je ne sais rien d'elle, lorsqu'elle ne me confie rien de ses risques et de ses dangers ?

Il exagérait encore l'amertume de se sentir écarté. Il se répétait :

— De tous, de tous, je suis celui à qui elle confie le moins.

Comme il ne répliquait plus, Pitan interpréta maladroitement son silence. Il lui dit :

— Mon petit, tu peux être fier de ta mère.

Marc cria, rageur :

— Crois-tu que je t'aie attendu, pour l'être ?

Il lui tourna le dos, et s'éloigna furieusement.

Soulagée d'un grand poids, Annette avait repris dans la maison sa vie tranquille et effacée. La guerre qui continuait, l'anxiété des esprits, ne semblaient point la toucher. Elle partageait leurs risques : elle n'était pas tenue de partager leurs pensées. Elle avait de quoi s'occuper. Si exact que fût le regard de Sylvie, veillant, en son absence, à l'entretien de Marc, il est quantité de menus détails, très importants, que l'œil de la mère est prêt à relever dans tout ce qui touche à son enfant : sa mise, son bien-être. Elle passait en revue son linge et ses vêtements, malicieusement ravie quand elle découvrait un manque qui avait échappé au contrôle exercé de Sylvie. Elle avait beaucoup à faire de remettre en état, aussi, l'appartement, dont les mites avaient été, deux ans, les uniques possesseurs. Sylvie la trouvait toujours en train de coudre et de ran-

ger. Les deux sœurs avaient, chaque soir, de longues causeries. Mais Marc, qui travaillait dans la pièce voisine, la porte ouverte, les épiait ; et son œil de jeune poulet qui voyait de côté ne trouvait dans ces propos aucun grain à becquer : les sujets intimes avaient été, une fois, traités ; on ne s'entretenait plus que de l'ordinaire, des histoires du jour, des niaiseries de femmes, couture, prix des denrées... Il allait, impatienté, fermer sa porte. Comment pouvaient-elles, des heures, ressasser ces riens ? Sylvie, passe encore ! Mais elle, cette femme — sa mère — elle qui venait de jouer sa vie et qui peut-être la rejouerait demain, elle dont il subodorait, sans pouvoir les saisir, les secrets qui brûlaient, — elle se passionnait aussi bien pour ces riens — le prix du pain, les restrictions sur le beurre et le sucre — que pour ce monde caché (qu'elle ne lui cachait qu'à moitié !...) Car sa jalousie voyait la lueur au cœur de la lampe. Et peut-être qu'Annette elle-même ne la voyait pas. Mais, se taisant ou parlant, elle en était éclairée silencieusement...

« *Tacet sed loquitur...* »

La lampe brûlait, sans bruit ; dans le plein du jour, on ne la remarquait point. Mais le tier-

celet fixait, sous l'enveloppe d'albâtre, la muette luisance... D'où vient-elle ?... Et pour qui ?...

Une autre âme, nocturne, percevait cette lanterne de ver luisant dans l'herbe, et rôdait, attirée...

Ursule Bernardin, qu'Annette, inattentive, venait de croiser dans l'escalier, l'arrêta timidement, lui effleura le bras, chuchota :

— Madame, pardonnez... Est-ce que vous permettriez que je puisse, une fois, chez vous, venir vous parler ?

Annette fut bien surprise. Elle connaissait l'extrême timidité des deux jeunes filles Bernardin, et le soin qu'elles avaient mis, jusqu'alors, à l'éviter. Malgré le peu de jour dans l'escalier, elle vit la rougeur sur le visage confus ; et, sur son bras, la main gantée tremblait. Elle dit, avec chaleur :

— Maintenant. Venez !

La jeune fille, reprise de crainte, déjà cherchait à se rétracter, proposait de remettre sa démarche à un autre jour. Mais Annette lui prit le bras, l'entraîna :

— Nous serons seules. Entrez !

Dans la chambre d'Annette, Ursule Bernardin, le souffle coupé, se tenait immobile et raidie.

— Nous avons été trop vite ? Pardon, j'oublie toujours... Quand je monte, je cours, j'avale les escaliers... Asseyez-vous !... Non, ici, dans ce coin, contre le jour, vous serez mieux. Reprenez votre haleine ! Ne vous pressez point de parler... Comme vous respirez !

Elle regardait en souriant, et tâchait de rassurer la jeune fille, gauchement assise, figée de gêne et gonflée d'émotion, dont le sein soulevait lourdement l'étoffe serrée. Pour la première fois, Annette pouvait étudier ce visage et ce corps, rustiques, étriqués par la claustration bourgeoise. Les traits étaient sans finesse, et les formes tassées ; mais dans la vie de campagne, dans l'activité normale d'une ferme, on la voyait, entourée d'animaux domestiques et d'enfants, heureuse et occupée : cette brave figure, jeune et saine, riante et affairée, sous le hâle du soleil et la chaude buée du front et des joues baignés par une journée d'été, aurait son agrément... Mais le rire et le soleil avaient été mis sous clef. Le sang avait reflué. Il restait ce nez camard, ces grosses lèvres, la forme lourde,

lymphatique et crispée, qui n'osait pas bouger et craignait de respirer.

Voyant qu'elle ne pouvait se décider à parler, Annette, pour lui laisser le temps de se reprendre, lui posa quelques questions amicales. Ursule y répondait avec difficulté, se troublait, perdait la mémoire des mots. Sa pensée était ailleurs. Elle aurait voulu aborder un autre sujet, mais elle était terrifiée, à l'idée d'en parler ; elle souffrait, elle n'avait plus qu'un vœu :

— Mon Dieu, comment m'échapper !

Elle se leva :

— Madame, je vous supplie... Laissez-moi m'en aller ! Je ne sais pas ce qui m'a prise. Pardon de vous avoir arrêtée !...

Annette lui prit les mains, en riant :

— Voyons, remettez-vous !... Prenez tout votre temps... Est-ce que je vous fais peur ?

— Non, Madame... Pardon, je voudrais partir... Je ne puis pas parler... Je ne puis pas aujourd'hui.

— Eh bien, vous ne parlerez pas. Je ne vous demande rien... Seulement de rester, encore, quelques minutes ; puisque vous avez bien voulu monter chez moi pour me voir, je profite de la chance, il ne faut pas, à peine entrée, vous envoler.

Il y a si longtemps qu'on vit, les uns à côté des autres, sans s'être dit un mot ! Et je ne resterai plus longtemps. Je m'en vais repartir. Laissez-moi, une fois, tranquillement, vous regarder ! Voyons, montrez vos yeux ! Je vous montre les miens. Ils n'ont rien qui puisse vous effrayer.

Ursule, confuse et touchée, se rassurant peu à peu, commença de s'excuser, d'une langue maladroite, pour sa timidité et son impolitesse ; elle dit qu'elle n'avait jamais oublié les bonnes paroles d'Annette, au moment de leur deuil, l'an passé ; elle en avait été émue, elle voulait lui écrire ; mais elle n'avait pas osé. Autour d'elle, on n'aimait pas à ce qu'on se liât avec des étrangers.

Annette disait, bienveillante :

— Sans doute... sans doute... je comprends...

Ursule, s'enhardissant, de degré en degré, balbutia, se reprit, et, faisant un effort, elle dit combien elle avait souffert, depuis quatre ans, de cette guerre, de ces haines, et de ces méchancetés. Et, sans connaître Annette, il lui semblait qu'elle devait les désapprouver aussi...

(Annette lui prit la main, doucement, sans parler.)

...Mais elle ne trouvait autour d'elle nulle place

où respirer. Même ses parents, très bons, étaient toujours tendus vers des pensées de vengeance — (elle se reprit) — non ! de châtiment sans pitié. La mort des malheureux fils les avait exaspérés. Le seul mot de paix les mettait en fureur. La plus violente était sa sœur Justine, dont elle partageait, depuis l'enfance, la chambre et les confidences. Chaque soir, avant de s'endormir, elle priait tout haut : — « Mon Dieu, Vierge Marie, St-Michel, exterminez-les !... » C'était affolant. Il fallait qu'elle parût s'associer à ces prières ; sinon, ils l'accusaient d'indifférence aux malheurs du pays, à la mort des deux frères...

— Indifférente, je ne le suis pas !... Ah ! C'est justement parce qu'on est malheureux, il me semble, qu'on devrait vouloir que les autres ne le soient pas...

Elle exprimait des idées gauches et touchantes. Annette, pour qui elles n'étaient pas neuves, les approuvait, et elle les exprimait mieux. Ursule était heureuse de l'entendre ; elle se taisait, écoutait. Enfin, elle demanda, confiante :

— Madame, vous êtes chrétienne ?

— Non.

Ursule fut atterrée.

— O mon Dieu !... Mais alors, vous ne pourrez pas me comprendre !...

— Mon enfant, il n'est pas besoin d'être chrétien, pour comprendre et aimer tout ce qui est humain.

— Humain !... Ce n'est pas assez ! Le mal aussi est humain. Et les hommes... ils m'épouvantent ! Voyez leurs cruautés, ces abominations !... Il n'y a que le sang du Christ qui puisse les racheter.

— Ou le nôtre. Celui de chacun — homme ou femme — qui se dévoue aux autres.

— Si c'est au nom du Christ.

— Qu'importe un nom ?

— Mais ce nom est un Dieu.

— Et que serait un Dieu qui ne serait pas en chacun de ceux qui se dévouent ? Si un seul de ces hommes — je dis : *un seul* — était où Dieu n'est pas, quelles seraient les limites de Dieu ? Le cœur les dépasserait.

— Non, rien ne le dépasse. Tout le bien est en lui.

— Alors, le bien suffit.

— Qui me le montrera, si vous m'enleviez Dieu ?

— Chérie, pour rien au monde, je ne voudrais vous l'enlever. Gardez-le ! Je le respecte en vous.

Pensez-vous que je voudrais ébranler votre appui ?

— Alors, dites-moi, Madame, que vous y croyez aussi ?

— Mon enfant, je ne puis pas dire que je crois ce que je ne sais pas. Vous ne voudriez pas que je mente ?

— Non, Madame, mais croyez, croyez, je vous en prie !

Annette sourit affectueusement :

— J'agis, mon enfant. Je n'ai pas besoin de croire.

— Agir, c'est croire.

— Peut-être. C'est ma façon de croire.

— Si le Christ ne l'éclaire, l'action risque toujours d'être ou erreur ou crime.

— Vous semble-t-il que le Christ ait suffi, depuis quatre ans, à épargner à ceux qui croient en lui l'erreur et le crime ?

— Ah ! ne me le dites pas, Madame ! Je le sais bien ! Il y a si peu de chrétiens vrais ! C'est le plus désolant ! Je n'en connais pas deux dans tous ceux que je connais. Ils me navrent, ils me tuent ! J'ai douleur et horreur. J'ai horreur de cette vie. J'ai horreur de ces hommes. Je voudrais les racheter. Je ne peux plus rester parmi eux, je

ne sais pas agir comme vous ; moi, toute action me fait peur. Je ne suis pas faite pour vivre dans ce monde. Je veux, je vais partir, me retirer dans un couvent de Carmélites. Mon père le permet, ma mère pleure, et ma sœur me blâme ; mais je ne pourrais plus demeurer avec les miens : il me semble qu'ils font, à tous les instants, souffrir Notre Seigneur Jésus !... Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai dit ? Ne me croyez pas, Madame !... Ils sont bons, je les aime, je n'ai pas le droit de les juger... Non, ne m'écoutez pas !... Ah ! si vous aviez été chrétienne !...

Elle se cachait le visage entre ses mains.

Annette, maternellement, la calmait, de sa main, posée sur la nuque d'Ursule inclinée. Elle disait :

— Pauvre petite ! Oui, vous avez raison.

Ursule releva la tête :

— Vous ne me désapprouvez pas ?

— Non.

— Je fais bien de m'en aller ?

— C'est peut-être mieux pour vous.

— Et vous ne me blâmez pas de me retirer, au lieu d'agir, comme vous ?

— C'est encore agir. A chacun son action ! Je

ne suis pas de ceux qui nient celle de la prière. Il est bon que quelques âmes gardent le feu sacré de la contemplation divine, qui du ruisseau de sang maintient entre l'éternel et nous les écluses ouvertes. Priez pour nous, ma fille, qui agissons pour vous ! Peut-être nous sommes l'aveugle, et vous le paralytique !

Ursule, reconnaissante, s'inclinait pour lui baiser les mains. Annette l'embrassa. Elle la reconduisit, à la porte de l'escalier. Ursule soupirait :

— Ah ! pourquoi, pourquoi n'êtes-vous pas chrétienne ?

Mais sur le seuil, elle dit :

— Vous l'êtes.

— Je ne le pense pas, fit Annette, en souriant.

Ursule, les yeux rayonnants, dit :

— Dieu choisit ceux qu'il veut. On ne vous demande pas ce que vous voulez !

Annette n'avait pas reçu une lettre de Franz, depuis son départ. Elle en était peinée, mais elle ne s'en étonnait pas. Elle le reconnaissait là ! Le grand enfant boudait ; il voulait la punir : son silence était sa meilleure arme pour se venger, pour l'obliger peut-être à revenir plus vite. Annette s'amusait de la tactique, et, — (malice contre malice !) — feignait de ne point le remarquer. Elle lui écrivait une lettre par semaine, sur un mode tranquille, affectueux, enjoué, sans rien modifier aux plans qu'elle s'était fixés. Elle eût souhaité de le revoir, mais elle l'eût trouvé déraisonnable maintenant, avec tous les devoirs qui la retenaient à Paris. Elle se proposait d'attendre à l'été, se donnant le prétexte de courses de montagne qui feraient du bien à Marc, depuis trop longtemps claustré. Mais l'attente lui pesait, plus qu'elle n'eût voulu.

La quatrième semaine depuis son retour à Paris était à moitié entamée, quand vint une lettre de Franz... Enfin !... Annette, avec un sourire, s'enferma pour la lire. Quels reproches, quelle colère allait-elle essuyer !...

Franz ne lui reprochait rien. Il n'avait nulle colère. Il était parfaitement calme, courtois, bien élevé. Il était en bonne santé. Il l'engageait à rester...

Tant que Franz n'avait pas écrit, Annette n'était pas inquiète. Après avoir lu cette lettre, Annette s'inquiéta.

Il lui eût été difficile de se dire pourquoi. Elle aurait dû se réjouir de le trouver si patient. Mais elle cessa de l'être. Elle ne put s'empêcher de lui répondre, le jour même. Bien entendu, elle n'exprimait rien de ce qui la préoccupait, — (le savait-elle ?) — elle plaisantait : puisqu'il n'était plus pressé de la revoir, elle ne reviendrait pas, avant la fin de l'année. — Elle attendait, pour le surlendemain, une protestation de Franz... Point de protestation. Aucune lettre ne vint.

Annette rongeait son frein. Elle compta les semaines qui la séparaient de l'été. Elle écrivit à Mme de Wintergrün, sous prétexte de contrôler

ce que Franz disait de sa santé. Mme de Wintergrün répondit que ce cher M. de Lenz se portait au mieux, que les deuils, grâce à Dieu, passent vite, à cet âge, qu'il était aimable et gai, qu'il habitait maintenant dans la même maison qu'elles, et qu'elles le regardaient comme de leur famille...

Annette fut rassurée. Elle le fut, au delà de ce qu'elle aurait souhaité. Elle dormit mal, la nuit qui suivit, et les autres nuits, après. Elle haussa les épaules, et refoula une pensée. Mais la pensée, tenace, sourde, revenait. Sa dignité tint bon, encore une semaine. Puis, un matin, au lever, elle céda. Annette se résolut au départ. Elle ne se donnait pas de raisons. Il fallait...

En ces mêmes journées, Marc était tout brûlant du désir de se rapprocher de sa mère. Il avait laissé perdre les premières semaines. Il comptait sur un hasard, qui ne s'était pas produit. Maintenant, il cherchait à provoquer l'occasion. Mais on ne le peut qu'à deux ; et il était seul à jouer : sa mère ne faisait pas attention à la partie. Il ne la quittait pas, il guettait ses regards, il devançait ses désirs. Elle aurait dû remarquer ses attentions : il ne les lui avait pas, jusqu'alors, prodi-

guées. Et peut-être, les remarquait-elle, peut-être qu'elle les enregistrait machinalement, pour des jours plus propices, où elle aurait le temps... Mais ce temps, elle ne l'avait pas, à présent. Elle était préoccupée. Marc essayait en vain de ramener vers lui cet esprit échappé. Il se décourageait. On ne peut pas continuer tout seul à faire des avances. Il faut que l'on vous aide... Alors, il s'en allait dans un coin de la chambre et, là, oublié, il la voyait de profil, qui recousait les boutons arrachés à ses vêtements : (car elle s'occupait de lui, tout en pensant à d'autres... Ah ! qu'il eût mieux aimé qu'elle pensât à lui et qu'elle négligeât ces choses !...) Il étudiait le visage soucieux... Quels soucis ? Quel souvenir venait de froncer la joue ? Quelle image passait, en courant, sous la peau ?... En d'autres temps, Annette aux cent yeux eût perçu le regard posé sur elle. Mais ses sens n'étaient plus ici. Elle travaillait des doigts, à demi-engourdie. Quand elle apercevait le silence, elle se forçait à adresser à Marc une question maternelle, dont elle entendait distraitement la réponse ; ou bien elle l'engageait à sortir, pour profiter du beau temps. Et c'était le moment où il aurait voulu parler. Il se levait, navré. Il

n'avait rien à lui reprocher. Elle était douce avec lui, et distante. Il avait envie de la serrer dans ses bras, de la secouer, de lui mordre la joue, ou ce bout de l'oreille, jusqu'à la faire crier :

— Je suis là ! Embrasse-moi, ou frappe-moi ! Aime-moi, ou hais-moi ! Mais sois là, avec moi ! Reviens !...

Elle ne revint pas.

Alors, il se décida. Il résolut de parler, le dimanche qui venait, le soir, après dîner.

Et ce fut ce dimanche-là qu'elle lui annonça brusquement, le matin, qu'elle partait... Déjà, elle préparait sa malle. Avec quelque embarras. elle prétexta des nouvelles qui la rappelaient en Suisse, plus tôt qu'elle ne pensait. Elle ne s'expliqua pas davantage, et il ne lui demanda pas de s'expliquer... Il était consterné.

Depuis une semaine, il attendait cette journée, Il avait mal dormi ; une partie de la nuit, il répétait ce qu'il dirait. Et maintenant... Ils allaient se séparer, avant qu'il eût parlé ! Car il ne le pouvait plus, dans la précipitation du dernier jour. Il lui fallait du temps, un soir de recueillement, et qu'on fût tout à lui. Comment l'eût-elle écouté,

de quel regard distrait qui suit l'aiguille de la pendule, courant vers l'heure du départ !...

Il était si habitué à réprimer ses sentiments qu'il accueillit sans une marque d'étonnement la nouvelle qui le frappait. Il aida silencieusement sa mère à ranger ses affaires de voyage. Ce ne fut qu'à la dernière minute qu'il fut assez sûr de sa voix pour dire, d'un ton dégagé :

— Tu avais promis de rester jusqu'aux vacances. Tu m'as volé trois mois...

(Cette pensée qu'il retournait en lui, avec rancune ... !)

Annette y fut trompée ; elle n'y vit qu'un jeu de politesse familiale, à l'heure des adieux, pour dire : — « Reste donc ! » — quand on est sûr qu'on part. Elle répondit, sur le même ton d'amicale plaisanterie :

— Mais non, je t'en fais cadeau.

L'injustice le blessa ; mais il ne répliqua point. A quoi bon, maintenant ? Après tout, elle disait ce que, six mois plus tôt, il eût pensé. Comment aurait-elle pu savoir que, depuis, il avait changé ?

Elle se rappela plus tard l'expression sérieuse qu'il avait, la regardant, debout, devant la portière du wagon. Sylvie aussi était là ; et elle ne

cessait de parler. Annette lui répondait ; causant avec sa sœur, elle voyait son fils, immobile et muet, qui la fixait. Elle emporta ce regard, après que, s'effaçant au loin les deux silhouettes, dont l'une seule agitait la main, le train s'enfonça dans la nuit.

Marc revint avec sa tante. Elle pensait tout haut, et devant lui ne surveillait pas ses mots. Elle était habituée (un peu trop) à le traiter en homme. Elle disait :

— Mon ami, nous ne comptons plus pour elle. Elle a quelque autre en tête. Elle a le cœur fou.

Marc souffrait d'entendre Sylvie. Il trancha, d'un mot brusque :

— C'est son droit.

Il savait maintenant par Sylvie, l'histoire du prisonnier ; il savait que Sylvie, comme les autres, mêlait l'amour à l'aventure. Mais il était le seul de tous à ne le point croire. Il était le seul à croire que sa mère obéissait à un mobile plus haut. Et l'ironie de Sylvie l'offensait, comme si l'on eût soupçonné la femme de César. Mais plutôt que de discuter, il eût donné raison à sa mère, quoi qu'elle fît...

— C'est son droit... « Nous ne comptons plus

pour elle... » C'est mon tort. Je l'ai perdue. *Mea culpa...*

Mais quand on s'est confessé, c'est pour relever la tête, après, et dire :

— Ce que j'ai perdu, tôt ou tard, de gré ou de force, je le reprendrai.

Jusqu'à l'heure de l'arrivée, Annette fut tranquille. Elle avait maintenant la faculté instinctive d'écarter les pensées gênantes ; elle ne les supprimait pas, elle les remettait à plus tard.

A la dernière station seulement, elle éprouva un trouble. Elle se pencha à la fenêtre du train en marche, pour voir venir à elle la petite gare connue... Oui, tout était pareil à ce que son souvenir avait laissé. La petite gare était là. — Mais lui, n'y était pas...

Annette, de la frontière, lui avait télégraphié son retour. Mais, en ces temps de guerre, le dieu aux talonnières avait des semelles de plomb... Et puis, le cher garçon, on ne doit jamais compter sur lui !... Annette ne s'étonnait point ; tout de même, elle fut déçue.

Elle prit le chemin du chalet. A mi-distance, elle vit Franz qui venait. Sa joie battit des ailes, mais

aussitôt retomba : Franz n'était pas seul ; Mlle de Wintergrün l'accompagnait. Franz, pressant un peu le pas, baisa la main d'Annette, et s'excusa courtoisement de s'être mis en retard. Annette le plaisanta, s'embrouilla dans les mots ; un regard la surveillait. Elle se tourna vers Mlle de Wintergrün. Droite et fière, la jeune fille attendait. Les yeux d'Annette rencontrèrent les yeux bleu-dur, qui guettaient son embarras. Les deux femmes échangèrent, avec un froid sourire, quelques paroles charmantes. On se remit en route, tous les trois. On était aimable. On causait... Et Annette ne sut jamais de quoi l'on avait parlé. Arrivés au chalet, on laissa Annette seule, sous le juste prétexte qu'elle devait se reposer ; et Franz, toujours courtois, reconduisit la jeune fille. On se retrouverait le soir, chez Mme de Wintergrün, qui invitait Annette à souper.

Annette resta, dans sa chambre, debout, devant son miroir. Son chapeau sur la tête, en manteau de voyage. Elle se regardait sans se voir. Elle pensait... Non, elle ne pensait pas !... Elle eut un petit rire nerveux, et se secoua de son état d'hypnotisme, mais pour y retomber : car elle ne s'arracha au miroir que pour se figer, devant la fenêtre,

en face des montagnes et du ciel, qu'elle ne voyait pas ; et elle n'avait pas enlevé son chapeau et ses gants. La fatigue était tombée sur elle, brusquement... Elle fit le vide en elle. Elle penserait demain...

Elle dut penser, le soir, à ce dîner, — penser à ne pas laisser voir aux autres sa pensée. Et ainsi, elle la vit... Que ces propos aimables lui étaient pesants ! On la questionnait sur son voyage, sur Paris, sur le moral et les modes, sur le prix des aliments et la durée de la guerre. On parlait, on parlait ; et il était si évident que chacun — (sauf Franz, peut-être) — mentait ! Quoi qu'elles fissent toutes deux pour s'éviter, toujours le regard d'Annette se croisait avec le regard, insupportable, de Mlle de Wintergrün, qui l'observait. Pas un pli de son visage, dont elle ne fît l'inventaire. Mais elle n'en trouva pas autant qu'elle aurait voulu. Sous l'aiguillon de la lutte, la fatigue d'Annette, totalement, disparut. Son teint avait repris un éclat doux et doré. Elle souriait, sûre d'elle, reposée, rajeunie. C'était la jeune fille qui devenait plus âgée. Ses traits se durcissaient. Une raideur fébrile gagna son orgueilleuse assurance. Elle éprouva le besoin de marquer ses

avantages. Et, en les marquant trop, elle les compromit.

Elle parlait à Franz, avec une familiarité exagérée. Annette eut un léger froncement de sourcil. Il ne fut point perdu pour Erika de Wintergrün. Elle inscrivit un point. Elle en voulut marquer deux. Au lever de table, elle commit la faute présomptueuse d'enlever Franz, incertain et distrait, à Mme Rivière, qu'il regardait comme s'il la découvrait. L'emmenant dans le petit salon contigu, elle l'accapara. Mme de Wintergrün tâchait d'occuper l'attention d'Annette, qui suivait du regard Erika. Penchée vers l'oreille de Franz, avec un rire forcé, la jeune fille feignait de lui confier des secrets malicieux ; et sur Annette glissaient les lueurs de la prunelle de côté. Mme de Wintergrün susurrait :

— Ces chers enfants ! Ils ne peuvent plus se quitter...

Et, semblant questionner Mme Rivière sur Franz, elle se montrait informée avec exactitude de sa situation de fortune et de sa parenté.

Annette, parfaitement calme dans chacun de ses mouvements, brûlante de colère au fond, étrangement lucide pour tout ce qui l'entourait, aveugle

pour ce qui grondait en elle, se leva tranquillement ; tout en causant, elle examinait les photographies du piano ; tout en causant, machinalement, elle souleva le couvercle de l'instrument, afin d'en lire la marque ; machinalement, pour l'essayer, ses doigts coururent sur les touches. Sa main griffa le clavier... Ce ne fut pas seulement le clavier qui reçut la griffe. Chacun des trois en eut le choc, en pleine poitrine. L'intruse leur soufflait à la face :

— Je suis là...

Un coup de vent impérieux... Trois puissants accords. Trois cris de passion irritée... Puis, le silence, une plainte déroulant, des cimes dans le ciel vide, comme une traîne de nuées, ses lents arpèges descendants... Comme un filet de sortilège, qui s'enfonce, en prenant dans ses mailles les âmes...

Elle-même, enchaînée par sa prise, Annette, penchée sur le gouffre sonore, voyait sortir de ses accords irréfléchis le *lamento* qui prélude à l'ouverture de *Manfred*.

Franz était accouru. Musicien de race et de nature, il ne résistait pas à l'appel magique. Bouleversé, il regardait Circé, qui évoque les esprits...

Annette, depuis des ans, ne jouait plus guère. Elle était bonne virtuose, en sa jeunesse. Mais elle avait dû vendre son vieux piano. Et les ans de soucis, le travail incessant, ne lui avaient plus permis de s'exercer, que rarement. Même, depuis la guerre, une sorte de répugnance l'écartait de la musique ; il lui semblait qu'en s'y livrant, elle faisait tort à la souffrance universelle. Quand il lui était arrivé de rouvrir un piano, c'était furtivement, comme pour œuvre de chair. Mais d'autant plus violente était l'emprise que l'esprit la condamnait. A ces moments, la musique la renversait sous son étreinte, comme sous l'amant, immobilisée, la bouche brûlée ; elle sentait battre le torrent, il l'emportait, elle ne gardait sa lucidité que pour suivre les rives qui fuyaient, et les tournants vertigineux : le corps lié, paralysé, toute sa force de liberté se réfugiait dans son regard...

Ce regard trouble, ce regard dur, se leva des flots du clavier ; il parcourut lourdement le cercle des trois visages qui l'épiaient : Franz, béant d'émotion, asservi ; — la jeune fille, rongée de colère et de peur ; — la mère effarée, qui cherchait à comprendre... Le regard les sonda, tandis

que par les mains le démon de l'âme parlait...

A ce point du Prélude où une fièvre pénètre l'élégiaque *Lamento*, où le mouvement s'accélère, où la passion s'amasse, et des sonneries annoncent la ruée du flot, — à cette seconde même où l'écluse se rompt, Annette s'interrompit : au milieu de la phrase, ses doigts s'arrêtèrent, net, sur les touches pressées : les esprits des accords prolongèrent leur vol brisé, dans le silence... Puis, repliées, retombèrent les ailes des vibrations... Annette se leva. Elle se jugeait ridicule...

Avec chaleur et trouble, Franz la pressait de continuer. Mme de Wintergrün, sans chaleur, s'obligeait poliment à insister. Erika se taisait, la bouche mauvaise, lèvres crispées. Annette les considéra ; elle sourit froidement ; puis, elle dit :

— Je rentre. Je suis fatiguée.

Elle appuya son regard sur Franz soumis :

— Vous allez me reconduire.

En partant, elle vit, dans les yeux de la jeune fille, l'angoisse et la haine...

Ils marchaient côte à côte, sous les étoiles glacées. Ils se taisaient. Le gouffre de l'espace prolongeait autour d'eux le gouffre de la musique. L'Érèbe de la nuit, et les poissons de feu... Ils

ne dirent pas un mot jusqu'au seuil de la porte... Ténèbres... Ils étaient un morceau des ténèbres... Il murmura :

— Bonne nuit...

Alors, il vit, devant lui, l'ombre mouvante, qui se referma sur lui. Leurs bouches se heurtèrent...

Annette disparut. Il se retrouva seul, devant la porte close. Il revint, dans la nuit...

Elle était remontée dans sa chambre, sans penser... Non ! point de pensée, encore !...

Il faisait froid. Il faisait noir. La fatigue pesait, comme une dalle rabattue ; et l'afflux opaque de sa nuit intérieure la noyait dans un étang de naphte amoncelé... Elle se déshabilla, d'une main lourde et hâtive, sans ramasser les vêtements arrachés. La tête sur l'oreiller, et la lumière éteinte, elle voyait, au ciel noir, le Chariot. Et dans son cerveau luit l'éclair du déjà vu, le passé... Comme une pierre se détache... Ha !... elle tomba...

Mais, juste à ce moment — (un moment ?) — la constriction du cœur fit cabrer sa conscience. Elle se revit, assise sur son lit, ses mains pressant ses seins, et criant :

— Non ! cela n'est pas possible !...

Qu'est-ce qui n'est pas possible ?... Elle attendait que les battements de son cœur fussent calmés. Ils se calmaient, et reprenaient. Et tandis qu'elle attendait, elle vit que le Chariot, chaviré, avait disparu sous l'horizon. Une seule roue de derrière émergeait par-dessus le faîte du mont... Sans bruit, ses doigts crispés meurtrissaient sa poitrine, elle continuait de gémir :

— Non ! cela n'est pas possible...

Quoi donc ?... Elle le savait...

— Mais je me suis donc menti ? Je me suis donc laissée prendre ?... Encore ?... Mais je l'aimais donc !...

Alors, cette tendresse de mère, dont elle se berçait, voilà ce qu'elle recouvrait !... Alors, ils avaient raison, ce Marcel Franck, Sylvie, ces roués de Paris, dont l'ironie flairait les dessous impurs de son dévouement !...

— Dieu sait pourtant si je m'oubliais, si je me donnais sans rien attendre, si je me croyais désintéressée !... Et l'intérêt, comme un voleur, s'est glissé dans la maison. J'étais complice, je feignais de dormir, j'entendais venir les pas furtifs de la passion. Je me disais : « Je l'aime pour lui... » — Je l'aimais pour moi ! Je veux le prendre. Je

veux !... Ah ! quelle dérision ! Qui : « *je ?* » Qui « *veut ?* »... Moi, mes cheveux gris, moi, sur mon corps toute la poussière ramassée de la route, mon inutile expérience et mes souffrances, vingt ans de distance entre moi et lui, — et de quel œil cet enfant doit évaluer l'éloignement !... Honte et pitié !...

Elle était écrasée d'humiliation.

Mais elle releva la tête, indignée :

— Pourquoi ?... L'ai-je voulu ? L'ai-je cherché ?... Pourquoi suis-je frappée ? Pourquoi suis-je brûlée ? Pourquoi cette soif d'amour ? Cette passion affamée ? Pourquoi m'a-t-on donné un cœur qui ne vieillit pas, dans ce corps qui vieillit ?...

Elle se broyait les seins. Cette nature, où l'atteindre — qui vous tient, l'araignée ! Elle eût voulu la faire saigner, dans sa chair. Mais on ne prend pas l'océan dans un filet.

Elle se révolta :

— J'aime... J'aime... Je suis digne d'aimer encore !... La peur jalouse de cette fille me le dit... Je l'ai pris, je le tiens. Il dépend de moi qu'il soit à moi, si je veux. Je veux. J'aime. C'est mon droit.

Son droit ? Le ridicule du mot la frappa. Le droit, cette fiction de l'homme, fabriquée, avec sa société ! Ce rouge étendard de l'esclave révolté dans la guerre inexpiable qui, depuis Prométhée, se termine toujours, toujours, par l'écrasement ! Ou cette hypocrisie du plus fort qui écrase le plus faible, abattu, en attendant qu'il soit abattu, à son tour !... En face de la nature, il n'existe pas de droit. La force indifférente se nourrit des millions de vivants. Une entre les millions, Annette était sa victime. Elle pouvait retarder d'un jour, d'une heure, sa défaite, aux dépens d'autres victimes. Mais la défaite venait. Et valait-il la peine de la retarder, par la souffrance d'autres victimes ?...

Elle cria :

— Pourquoi pas ?... Un jour, une heure de possession, un instant, n'est-ce rien ? L'éternité est dans un instant, comme dans un être, l'univers... Et la souffrance de l'autre victime, de la rivale dont on se venge, n'est-ce rien, n'est-ce rien ? Rien, ce bonheur qui vous échappe, que la voleuse vous ravit, — le lui ravir à son tour, la faire souffrir, la détruire !...

Un tourbillon d'oiseaux sauvages s'abattait

avec des cris rauques. Acre orgueil, joie cruelle de jalousie et de vengeance... Elle était étourdie de leurs coups d'ailes et de leurs clameurs... D'où sortaient-ils ?...

— Tout cela, en moi !...

Elle en avait l'orgueil et l'effroi, une brûlure de plomb fondu, une jouissance de la douleur jusqu'à pâmer, un assouvissement d'agonie... Elle ne faisait rien pour les chasser. Elle ne pouvait rien. Elle assistait, comme un gisant, sous la mêlée d'oiseaux de charnier, qui se disputaient sa dépouille dans un champ. Ils étaient en deux troupes, ennemies et pareilles : la faim de la Possession, et le Sacrifice affamé. Car le Sacrifice avait, comme l'autre, l'ongle rapace, le bec vorace. Et le bien et le mal — (et qui, le bien ? et qui, le mal ?) — portaient la même livrée de fauve inhumanité.

Les bras croisés, nue, étendue, elle attendait, la bête crevée, sous le tourbillonnement des corbeaux...

En attendant, elle regardait. Rien, ni peur, ni passion, ne l'empêchait de voir. Elle se voyait, nue. Et elle vit qu'elle s'était menti, depuis le premier instant. Elle savait qu'elle l'aimait,

elle l'avait toujours su... Depuis quand ?... Depuis le mot de Germain : — « Ne l'aimez pas trop ? » — Bien avant ! — Depuis l'évasion ? — Bien avant, bien avant !... Et son étonnement tout à l'heure, ce vertueux étonnement, en découvrant cet amour, qu'elle caressait depuis longtemps !...

— Comédienne !... Comme tu mens !...

Elle rit, de mépris. Au plus fort de sa peine, la lucide ironie revendiquait ses droits. Elles étaient deux à dialoguer : la sentimentalité, qui ruse, — et la rude et railleuse, qui démasque sans pitié, et qui voit.

Mais voir la passion ne l'abrège pas d'une heure, et la rend plus amère.

La nuit passa. Le jour chassa les oiseaux dépeceurs. Mais ils restèrent perchés sur les arbres, autour, et ils se menaçaient. Nulle des bandes ne cédait. Chacune criait son droit. Épuisée, assourdie, Annette se leva. Elle ne décidait rien. Ses oreilles bruissaient. Assise, elle attendit...

Jusqu'à ce que Franz parut. Par la fenêtre, sur la route, elle le vit qui venait. Elle savait qu'il viendrait.

Il vint jusqu'à la porte. Il regarda la porte. Il hésita. Il passa... A trente pas de là, il s'arrêta, et revint. A travers les rideaux, elle voyait ses traits anxieux, son incertitude ardente, son désarroi. Arrivé près de la porte, il fit une pause, il s'avança pour entrer. Mais il n'entra pas. Son regard se leva vers la fenêtre d'Annette, qui se

rejeta en arrière. Elle n'entendit plus rien, que le tumulte des deux cœurs. Mais le sien s'apaisait ; par grands coups lents, le souffle s'égalisait. Sous ses paupières fermées, elle le voyait : son trouble, son désir, sa faiblesse. Elle en avait gratitude — pitié — mépris...

Quand elle se décida, après quelques minutes, à regarder de nouveau sur la route, il n'était plus là. Mais elle était certaine qu'il restait posté au détour du chemin, et qu'il guettait son seuil, attendant qu'elle sortît...

Alors, il se fit dans le ciel un bruit de lourdes ailes. Les oiseaux étaient partis. La bande de proie de l'âme l'avait abandonnée. Et l'âme se trouva vide, comme une maison démeublée. La porte était ouverte. Les êtres du dehors entrèrent. Entrèrent le tourment, le visage crispé d'Erika de Wintergrün, et l'aveugle désir de Franz... Annette connaissait maintenant l'étendue de son pouvoir sur les faibles enfants. Et elle en usa. Contre elle.

Contre elle, mais non pour eux. Elle les examinait, avec une froide clarté, qui veut juger avec impartialité. Mais le jugement est dur, quand il se contente de viser, sans bonté, à l'équité.

Elle pesait sans indulgence Erika et Franz. Elle avait beau se faire (pensait-elle) un cœur désintéressé, qui ne tenait plus compte que des chances de bonheur des deux autres... Il y a bien des interstices par où l'intérêt refoulé se fait jour. Elle ne trouvait point belle Mlle de Wintergrün. Elle ne la croyait pas bonne. Sur son état de santé, elle portait un diagnostic aigu, d'un pessimisme cru. Elle l'examinait dévêtue. Ce n'était point la femme qu'elle eût voulue pour Franz... (qu'elle eût voulue ? Quelle ironie !...) Pour se venger, elle ne fut pas plus tendre pour lui. Elle le passa au crible. Que de déchets ! Elle n'avait aucune confiance en son caractère. Elle évaluait, sévère, la durée de ses sentiments. Elle faisait à l'avenir d'une telle union un crédit limité... Mais était-ce bien la raison seulement qui parlait ?...

La journée s'écoulait. Annette resta enfermée, toute la matinée. Elle n'avait rien conclu. Elle s'en remit à l'heure qui viendrait. Assez pensé !... Elle fit le vide. Silence...

Vers le milieu de l'après-midi, elle se leva, et sortit. Résolument, ses pas la portèrent chez Mlle de Wintergrün.

Elle la trouva seule dans son salon. Le cœur de la jeune fille bondit. Elle n'en laissa rien voir. Le cœur se resserra. Impeccablement mise, comme si elle eût attendu la visite, casquée de ses cheveux d'or pâle, bien tirés, sans une boucle folle, le front dégagé, volontaire, bombé, l'expression hautaine et fermée, Erika se leva sans hâte, et, répondant d'un bref bonjour au salut d'Annette, lui désigna une chaise, avec un froid sourire. Elle était sous les armes. Mais l'œil exercé de l'autre savait déshabiller les âmes. Tandis qu'elles échangeaient les banales politesses, ce regard observait la gorge maigre qui se contractait. La jeune fille crispait, au coin gauche des lèvres, comme une fleur provocante, un sourire agressif ; et elle ne parvenait pas à maîtriser un frémissement de sa bouche pâle, sa parole heurtée, son trouble, sa rancune, sa peur, son amertume. Annette en jouit lentement, savamment, — sans remords : elle connaissait maintenant la suite de l'histoire... Mais la suite de l'histoire dépendait d'elle seule ; et elle n'était point pressée... Elles parlèrent de robes, des danses nouvelles, du pays et du temps. Et, du bout de la langue, Annette se mouillait les lèvres, délicatement...

Elle se tut, elle prit un temps. Erika, sur ses gardes et tendue, guettait sous le silence la feinte et l'embûche. Après avoir mâché la fleur âcre de ces dernières secondes suspendues, Annette, sûre d'avance de l'effet de ce qu'elle allait dire, et d'avance en goûtant la compatissante ironie, prononça posément :

— Je repars, demain matin.

Une rougeur envahit le visage de Mlle de Wintergrün. Le front même rougit, et le bout des oreilles fut une goutte de sang. Elle perdit le contrôle, et elle ne put cacher la folle émotion, dont elle fut la proie.

Et Annette, pour la première fois depuis son arrivée, sourit. Erika, l'épiant d'en dessous, peureuse, méfiante encore, et redoutant une ruse, reconnut que son sourire était pur d'inimitié. Annette la contemplait, non pas sans ironie encore, mais l'ironie était pleine de pitié. Elle pensa :

— Comme elle l'aime !

Mlle de Wintergrün, confuse, pencha le front — et brusquement, l'appuya contre le bras d'Annette. Annette posa la main sur le cou frêle, les cheveux fins ; et elle les caressait, avec un petit rire affectueux. Elle n'avait plus devant elle

qu'une enfant désarmée. Il n'était plus question entre elles de se défier. Erika leva des yeux humbles, reconnaissants, heureux. Et Annette, en son cœur, lui dit :

— Sois heureuse !

Chacune lisait en l'autre. Et elles ne sentaient plus la honte d'avoir été devinées, car elles avaient toutes deux à se faire pardonner.

Alors Annette demanda :

— Quand vous marierez-vous ? Il ne faut pas trop tarder.

Et elle lui parla de Franz ; avec une affection lucide, elle le lui dépeignit ; elle l'avertit des dangers. Erika ne les ignorait point ; elle avait, elle aussi, les prunelles précises. Elles causèrent sans feinte ; et elles se tenaient les mains. Erika ne cachait pas ce qu'elle voyait en Franz, et ce qu'elle redoutait ; mais elle manifestait une détermination de fer à prendre et à garder cette âme séduisante et fuyante, qu'elle voulait. Elle acceptait d'avance tous les combats secrets, les veilles, les jours inquiets, dont ce bonheur conquis, toujours à reconquérir, et jamais enchaîné, devrait être payé.

Annette serrait la main nerveuse de celle qui

parlait, et elle sentait l'énergie féroce, que cette fille amoureuse eût été prête, l'instant d'avant, à dépenser contre elle, pour défendre à tout prix son bonheur menacé, — ce bonheur de la vie, sur lequel cette blessée de la vie, cette malade, ne comptait plus. Elle pensa :

— C'est juste.

Elle se dit :

— Cette main sera capable de tenir et de mener celui que je lui confie.

Erika, de ses yeux arctiques, bleu-verts, aux sourcils pâles, presque sans cils, encore un peu sauvage, examinait furtivement les joues, la bouche, le cou, la gorge, les mains d'Annette. Elle pensait :

— Elle est belle... Elle est plus belle...

Et son instinct, mûri par la longue maladie, lui faisait entrevoir que renoncer était dur, pour cette femme, et même que ce n'était pas juste.

Mais ce ne fut qu'un moment.

— Juste ou non, mon bonheur, à moi !...

Annette se leva. Elle dit :

— Vous me l'enverrez. Je veux lui parler.

Mlle de Wintergrün, une seconde, hésita. Elle était reprise de soupçons. Elle regarda, effarou-

chée, sa rivale, qui la fixait. Elle vit qu'Annette exigeait une confiance entière. Il fallait croire en elle, ou briser. Elle crut. Et, soumise, elle dit :

— Je vous l'enverrai.

Une dernière fois, les deux femmes se regardèrent, fraternelles. Et, sur le seuil, elles échangèrent le baiser de paix.

Une heure après, vint Franz.

Il n'était pas surpris qu'Erika l'envoyât à Annette. Il n'avait pas l'habitude de songer aux sentiments des autres ; les siens l'absorbaient, et ils étaient changeants. Même s'il eût pris le temps de lire dans les deux femmes, il eût trouvé tout naturel d'être aimé par l'une et par l'autre. Cela ne créait pour lui aucune obligation. En toute sincérité !... Il était sincère, à tout moment. Terrible sincérité d'un être, dont chaque moment, tour à tour, s'évapore !... Mais lui, n'en souffre pas.

Pour l'instant, il ne pensait qu'à sa récente découverte : — les mains sur le clavier de la magicienne, et l'étreinte, à la porte de la maison, sous le ciel... Il arrivait, ému, ardent, convaincu de sa bonne fortune. Il se montra timide et naïvement vaniteux. — Mais dès les premiers mots, la roideur d'Annette le déconcerta.

Elle ne le fit pas asseoir, elle le reçut debout, se jeta un coup d'œil dans la glace, tapota ses cheveux, et dit :

— Sortons !

Ils prirent un chemin de montagne, qu'ils avaient arpenté bien des fois. Bons marcheurs, ils allaient à grands pas. Annette se taisait. Franz, interloqué d'abord, vite reprit son aplomb. Il était gai, léger, enchanté de ses nouveaux jouets du cœur : ces deux femmes : (de leur amour il se croyait certain.) Comment ces deux amours s'accorderaient ensemble, c'était une question accessoire, qui ne l'occupait pas. Si inconscient de son égoïsme et si rempli de lui que, sans vouloir le moins du monde piquer la jalousie d'Annette, il lui énuméra les perfections de Mlle de Wintergrün, et s'extasia candidement sur la bonne chance qui l'avait conduit ici, pour y trouver le bonheur.

Le cœur d'Annette fut étreint, et ses lèvres allaient dire :

— Cette bonne chance, un autre l'a payée de sa vie.

Mais elle ne voulut point faire saigner le souvenir. Elle dit seulement :

— Germain en eût été heureux.

C'était encore trop. Franz fut contrarié. Il eût préféré, en ce moment, n'avoir pas à y penser. Mais puisqu'il y pensait, l'ombre d'un chagrin sincère passa sur son visage. Elle ne s'y installa point. Son esprit ingénieux à fuir ce qui pouvait troubler sa quiétude, s'empara du dernier mot d'Annette ; et il dit :

— Oui, quel bonheur c'eût été, de le partager avec lui !

La mélancolie et la joie étaient également sincères ; mais la phrase n'était pas dite qu'il ne restait que la joie. Et le nom de l'ami ne fut pas prononcé. Annette pensait à la parole désabusée du mort :

— Quand l'oubli tarde, on va au devant.

Franz était reparti dans son bavardage de poète amoureux. Amoureux de laquelle ? Il parlait de l'une à l'autre. Mais la présence de l'autre imbibait sa pensée, beaucoup plus que l'image de celle dont il parlait. Il ne la quittait pas des yeux, ses yeux la caressaient, il buvait l'air sur ses pas. Et brusquement, il s'arrêtait, saisi par un aspect du paysage qui venait d'accrocher son regard gourmand d'artiste ; et il s'extasiait sur les lignes

du terrain, des nuances, une harmonie. — Mais Annette ne s'arrêtait point. Elle marchait, hautaine, distraite, sans détourner la tête, le sourcil froncé. Elle ressentait un dédain irrité pour ces esprits d'artistes, inconsistants, où chaque minute chasse la minute d'avant : au travers, la vie et la mort passent, comme par un tamis...

Elle attaqua une pente escarpée, qui menait à un plateau rocheux, étroit et allongé, en forme de selle. Elle la gravit, d'une haleine. Le ciel était, là-haut, clair et dur, comme les prunelles de Mlle de Wintergrün. Mais le vent du printemps, frais et fort, qui balayait les cimes, ruisselait sur la pente, en inclinant les tiges des herbes allongées. Il fouettait à la face Annette et son compagnon. Dans un évidement des terres éboulées, à l'abri d'un bouquet d'arbres nains et tordus, sur un versant du mont, ils s'assirent. Des pâturages tombaient à pente rapide vers un torrent, au fond. Autour, le cercle du ciel de métal blanc, ourlé, aux bords, d'une frange de nuées sombres, amoncelées comme des flots qui se brisent aux falaises des cimes.

Annette était assise sur la menthe sauvage et le chaume, que chauffaient les derniers rayons du

soleil couchant. Ses joues étaient empourprées par le fouet de la bise et par le vent de colère qui se levait dans son cœur. Côte à côte avec Franz, elle ne le regardait pas, elle regardait devant, la tête haute, avec une moue de dédain qui souriait. Elle rayonnait de force et de fierté. Franz la contemplait ; et son ramage se tut. Le silence brûla. De l'éloignement méprisant où elle s'était retirée, elle perçut sur son corps le feu du regard qui la parcourait. Elle continuait de sourire. Mais un dernier coup de passion souffla sur elle, comme sur la tête des arbres dont les ailes l'enveloppaient, la bise. Elle dit à ces yeux, qu'elle voyait sans les regarder :

— Tu me découvres enfin !...

Et, s'adressant à la rivale absente, en bas, là-bas, sous ses pieds, celle dont les jambes malades n'eussent pas été capables de gravir la pente escarpée, elle lui criait :

— Si je veux !... Je l'ai. Viens le reprendre !...

Mais elle ne le voulut pas.

Un flot de sang passa devant ses yeux, avec l'incendie du soleil couchant. Puis, la muette frénésie tomba, comme le soleil derrière les monts. Elle eut un frisson bref, se leva, et debout sur le

plateau, dans le vent, elle se tourna vers Franz, qui la suivait comme un chien. Les yeux du jeune homme guettaient, imploraient son regard. Mais quand ils le rencontrèrent, ils n'y trouvèrent plus qu'une froideur distante. Annette vit sa déconvenue, sourit et, se détendant, elle l'examina avec une bienveillance tranquille et maternelle :

— Franz, tu n'es pas mauvais, dit-elle, mais tu peux faire beaucoup de mal... Le sais-tu ?... Il est temps de le savoir, mon garçon !... Oui, tu n'es pas le seul. Moi aussi... Nous en produisons tous, comme un pommier des pommes. Mais ce fruit de notre arbre, il faut le manger seul. Ne le donnons pas aux autres !...

Décontenancé, il essayait d'échapper au sens de ces paroles et au regard qui le scrutait. Mais le regard tenait bon, et les paroles entraient. Sa nature malléable subissait les empreintes de toute forte main. Combien de temps dureraient-elles ? Annette ne se faisait plus grande illusion. Mais elle le tenait sous sa main, et elle pétrit ce cœur, avec une sévérité tendre. Elle éprouvait une douceur à goûter sous ses doigts la faiblesse frémissante de cette argile vivante.

— Erika t'aime, dit-elle ; et tu l'aimes. C'est

bien. Mais prends garde que tu as une dangereuse science de faire souffrir qui tu aimes — oh ! en toute innocence !... C'est le comble de la science... Il faudra la désapprendre. Tu sais que j'ai pour toi une affection, trop grande... Je ne sais pas mentir. Et pourquoi mentirais-je ? Ce que je te dis, tu le sais... Je te regarde comme un fils — et peut-être, davantage... Je veux ton bonheur. Mais j'aimerais mieux te voir misérable, toute ta vie, que jouant avec l'amour et, par légèreté, faisant souffrir cette enfant qui t'est livrée. Elle t'apporte infiniment plus que tu ne lui donneras. Tout ce qu'elle a. Elle toute. Toi, tu ne peux donner qu'une part. Vous, hommes, vous vous réservez le meilleur, la part du lion, pour votre monstre en cage, pour votre cerveau, cet ogre, pour vos chimères, pour vos idées, votre art, votre ambition, pour votre action. Je ne vous le reproche pas. Si j'étais vous, je ferais de même... Mais cette parcelle dont vous nous faites don, qu'elle soit pure ! Qu'elle soit sûre ! Ne la retirez pas, en la donnant ! Ne trichez pas ! On vous demande peu. Mais ce peu, on le veut. Te sens-tu capable de le lui donner ? Sonde tes reins ! Sonde ton cœur ! Tu la veux ? Tu l'aimes ? Prends ! Mais sois pris !

Don pour don ! Apprends à prendre et à garder, — et à durer ! Ame de nuage ! Esprit du vent !...

Il était tenu en arrêt, front baissé, sous les rudes paroles et les yeux, où maintenant un rire s'éveillait. Alors, elle lâcha prise, rit franchement, et dit :

— Rentrons !

Ils redescendirent en silence. Elle, devant. Il attachait ses yeux à la nuque d'or bruni. Il eût voulu que la descente ne finît jamais.

Avant d'atteindre aux premières maisons, Annette s'arrêta. Elle se retourna, et lui tendit les mains. Ainsi qu'au premier soir, dans le camp de prisonniers, il s'inclina vers elles et les couvrit de baisers. Annette les dégagea, les mit sur les épaules de Franz, le regarda dans les yeux, et dit :

— Adieu, mon enfant !

Elle rentra seule chez elle ; et elle n'attendit pas au lendemain matin, comme elle avait promis : elle partit, dans la nuit.

Le lendemain, Erika et Franz vinrent, pour prendre congé. Ils trouvèrent la cage vide. Ils en eurent regret. — Et ils furent soulagés.

CINQUIÈME PARTIE

Annette n'avait point repris le chemin de Paris. Elle échoua, en route, à une station perdue, où nul ne viendrait la chercher. Elle était désemparée. Il lui fallait refaire ses comptes avec elle-même. Il lui fallait retrouver sa direction.

La fatigue des derniers mois se faisait, soudain, accablante : cette tension continue, ce dernier choc qui avait réveillé le sentiment cuisant de l'âge irrémédiable et le vain besoin de l'amour, de l'amour entier, qu'elle n'avait jamais eu. Une mélancolie, sans forme et épuisante. Tout ce don de soi, pour quoi ? Maintenant qu'elle avait tout donné et tout abandonné, elle se retrouvait terriblement libre. Les liens brisés. Mais où se tenir, s'ils ne vous tiennent ? Elle n'avait plus où s'accrocher... Le pire de tout : elle n'avait plus *elle* ; elle ne croyait plus en soi, elle ne croyait plus à sa croyance en l'humanité... Quel pire désastre !

Combien pire que de ne plus croire à l'humanité !... Une foi perdue, l'âme vigoureuse en refait une autre, elle rebâtit son nid. Mais quand c'est l'âme elle-même qui vous manque !... Elle était de sable, elle s'éboulait... Dans sa sincérité passionnée, l'intransigeante Annette se marquait, au front, de mensonge. L'humanité remplissait sa bouche ; mais sous sa toile, l'araignée, le cœur avide, guettait sa proie. L'humanité, pour elle, c'était l'homme... L'homme... ce premier-venu, aimable et insignifiant !... Quel ridicule !... En avait-elle dépensé, des élans de foi et de dévouement — et tous ces risques : les siens et ceux des autres, entraînés à sa suite — pour se faire prendre à l'hameçon ! Cet enthousiasme de sacrifice, pour cette amorce, pour ce garçon — (lui ou un autre ! le hasard l'a pris pour esche !) — et on le pare comme une idole, et on habille son désir, pour que le plaisir soit complet, avec ces oripeaux d'idéalisme, avec ce saint nom, avec ce nom faux d'humanité !...

Elle s'acharnait. Elle se calomniait... Blottie sur elle, le menton sur les poings, les coudes repliés, elle serrait sur ses flancs la défaite humiliée...

Elle s'était terrée dans une petite bourgade,

au milieu des prairies. Elle n'en savait pas même le nom. Elle y était descendue, la nuit, au hasard, et elle était entrée dans la première hôtellerie. Une de ces grandes auberges bernoises, dont le vaste toit surplombe, au-dessus des minuscules fenêtres, aux carreaux divisés, fleuries de géraniums.

Derrière ce rideau rouge, à l'ombre du large auvent, l'âme agitée, lentement, s'apaisa et rentra dans son lit. Mais ce ne fut pas sans s'être brisée plus d'une fois contre ses rives. On a beau s'être dit :

— C'est assez ! Je jette les armes, et je ne me défends plus. Je suis vaincue. J'accepte... N'en as-tu pas assez ?...

Elle n'en a pas assez. La nature vous rappelle, par agressions soudaines, que le traité n'est valable que lorsqu'elle l'a signé. Annette, plus d'un jour, eut à reprendre le combat contre la triple douleur de l'absurde passion, de l'éternelle sujétion, de la jeunesse enfuie, — le feu illusoire, le bûcher dérisoire, et les cendres de la vie. Le matin la trouvait lasse, muette, effacée, après les emportements des nuits... Elle n'était pas la seule. Que de calmes figures, qui semblent, dans le jour, engourdies et lointaines, et sous le rideau des-

quelles la bataille avec l'âme, chaque nuit, se poursuit !

Enfin, elle vint à bout de son compte. Elle était en faillite. Elle déposa son bilan. — Contre cette humanité en haine, qui se déchire et aboie à la mort, elle avait voulu dresser son âme de femme libre et seule, qui se refuse à la haine, qui se refuse à la mort, qui sanctifie la vie, et qui, sans vouloir faire un choix entre les frères ennemis, ouvre ses bras de mère à tous ses enfants... C'était un grand orgueil. Elle s'était surestimée. Elle n'était pas libre. Elle n'avait pas la force d'être seule. Elle n'était pas la mère qui s'oublie pour ses enfants. Elle oubliait l'enfant, le sien, celui de son sang. Elle était l'éternelle esclave, sournoise, qui se cache, et qui suit avidement, comme une chienne, le désir. Le beau désintéressement ! Tout son idéalisme était l'appât, dont la nature s'était servie pour la faire rentrer, sous le fouet, dans le chenil. Elle n'était pas de taille à s'émanciper du valet de chiens...

— Eh bien, soit ! Il me faut apprendre maintenant l'humilité... J'ai voulu... Je n'ai pas pu... C'est pourtant quelque chose, déjà, d'avoir voulu !...

Je n'ai pas pu... Un jour, peut-être, un autre, meilleur, plus fort, pourra...

Vaincue, et acceptant, — sous réserve des révoltes à venir, — elle se décida à rentrer à Paris.

Dans son compartiment de wagon, elle était seule avec deux hommes, deux Français : — un jeune lieutenant blessé à la face, bandeau noir sur les yeux, la tête enveloppée ; — un infirmier l'accompagnait. Ce dernier, un rustaud robuste, indifférent, blasé sur les souffrances : (il en avait tant vu !). Quand il eut casé rudement son malade dans un coin, il ne s'en occupa plus. Il commença par mastiquer quelques tranches de jambon, il but à la bouteille, puis, enlevant ses godillots, il s'étendit tout de son long sur la banquette d'en face, et ronfla. Le blessé était assis du même côté qu'Annette. Elle le vit tâtonner, se lever péniblement, chercher dans le filet au-dessus de sa tête, ne pas trouver, se rasseoir, soupirer. Elle demanda :

— Vous cherchez quelque chose ? Est-ce que je puis vous aider ?

Il remercia. Il voulait un cachet pour calmer des élancements au front. Elle le lui fit prendre

dans un peu d'eau. — Le sommeil les fuyait tous les deux. Ils se mirent à causer, dans le grondement du train qui cahotait. Assise près du malade, elle le calait contre les heurts ; et elle avait étendu sur ses genoux frileux une couverture. Il se sentait ranimé par cette présence compatissante. Et comme ils font presque tous, dans l'abandon, quand se penche sur eux la pitié d'une femme, il ne tarda pas à se confier, comme un enfant. Il lui livra ce qu'il n'eût point dit à un homme, — ni peut-être même à elle, s'il l'eût pu voir.

Une balle lui avait traversé les tempes, de part en part. Il était resté, deux jours, aveugle, sur le champ de bataille. Lentement la lumière avait semblé revenir. Et puis, elle avait de nouveau décliné. Elle s'éteignait, pour toujours. En la perdant, il perdait tout. Il était peintre. Elle était son bien et son pain. Et l'on ne savait si le cerveau même ne serait pas atteint. La douleur le tenaillait...

Ce n'était point le pire... L'âme agonisait. Elle pleurait sans larmes, dans sa nuit, une sueur de sang... Elle n'avait plus rien. On lui avait tout pris. Il était parti pour la guerre, sans haine, par

amour pour les siens, pour les hommes, pour le monde, et pour les idées saintes. Il allait tuer la guerre. Il allait délivrer d'elle l'humanité. Ses ennemis mêmes. Il rêvait de leur porter la liberté. Il avait tout donné. — Il avait tout perdu. Le monde l'avait joué. Il avait reconnu trop tard l'énorme iniquité, les ignobles calculs des joueurs de la politique, où il n'avait été qu'une pièce sur l'échiquier. Il ne croyait plus à rien. Il avait été dupé. Et il gisait, sans le désir même de la révolte. ...Vite sombrer, sombrer dans la fondrière, où l'on ne sera plus, où l'on ne se souviendra plus d'avoir été, — au fond de la fosse, que recouvre l'oubli éternel !

Il parlait sans éclat, d'une voix lasse et voilée, qui pénétrait Annette de douleur fraternelle... Ah ! qu'ils étaient semblables, en leurs destins contraires ! Cet homme qui n'avait vu dans la guerre que l'amour, comme elle que la haine, — et tous deux sacrifiés, à qui ? à quoi ? Tragique insanité de tous ces sacrifices !... Et malgré tout, et malgré tout !... dans l'excès de l'amertume — (devant un tel désastre, elle osait à peine se l'avouer) — une tragique volupté !... Non, ce n'est pas pour rien que nous sommes lacérés, pié-

tinés, et broyés, comme une grappe de raisin ! Et même si c'est pour rien, n'est-ce rien d'être le vin ? Cette Force qui nous boit, que serait-elle sans nous ? Quelle terrifiante grandeur !...

Penchée sur l'aveugle, elle dit, à voix basse et brûlante :

— Tous les dévouements sont dupes. Peut-être... Eh bien, il est mieux d'être dupe ! Moi aussi, je l'ai été. Je recommencerais. Et vous ?

Il fut saisi :

— Moi aussi !

Leurs mains s'étreignirent.

— Du moins, de la duperie nous deux, nous n'avons pas profité. C'est beau, d'être dupé !

Le train s'arrêtait. Dijon. L'infirmier, réveillé, descendait au buffet, pour s'humecter. Annette vit le blessé, qui tâchait de soulever son bandeau.

— Que faites-vous ? Ne touchez pas !

— Non, laissez !

— Que voulez-vous ?

— Vous voir, avant que soit, pour moi, la nuit.

Il écarta le bandeau. Et gémit :

— Trop tard !... Je ne vous vois pas.

Il se cacha le visage dans les mains. Annette lui dit :

— Mon pauvre petit ! Vous me voyez mieux qu'avec vos yeux. Je n'ai pas eu besoin des miens pour vous connaître. Touchez mes mains ! Nos cœurs se touchent.

Il s'agrippa à son poignet, comme s'il avait peur de se perdre. Il dit :

— Parlez encore ! Parlez-moi ! Parlez !

Cette voix était, pour ses yeux morts, une silhouette sur le mur. Avidement, il la fixait, tandis qu'Annette déroulait l'image en raccourci des quarante ans d'espoir et de vouloir, de renoncements, de défaites, et de recommencements, — des quarante ans de réel et de rêve (tout est rêve), qui avaient marqué son visage.

— Oui, ils l'ont bien modelé, pensait-il. L'âme affleure...

Le plus beau de ses tableaux, il le voyait maintenant. Mais nul ne le verrait que lui.

Elle s'arrêta de parler. Ils ne dirent plus rien jusqu'à la fin de la nuit. Un peu avant d'arriver, elle retira sa main, qu'elle lui avait laissée, et dit :

— Je ne suis rien qu'un compagnon de ta misère.

Mais je bénis tes pauvres yeux, je bénis ton corps, et ta pensée, ton sacrifice et ta bonté... Et, à ton tour, bénis-moi ! Quand le Père oublie ses enfants, c'est aux enfants, l'un pour l'autre, d'être le Père.

Marc reçut, le matin, la dépêche qui lui annonçait le retour de sa mère. Il sursauta d'émotion. Depuis qu'elle l'avait quitté, elle ne lui avait envoyé qu'une carte, à son arrivée en Suisse. Il lui écrivait, chaque jour. Mais aucune de ses lettres, Annette ne les avait lues. Elles avaient échoué à la poste restante de la petite ville suisse, qu'Annette avait quittée, le lendemain de son arrivée ; et dans son désarroi, elle n'avait pas songé à donner une adresse où faire suivre. Ce silence, qu'il croyait voulu, le glaçait.

Il habitait l'appartement abandonné. Quoi qu'eût pu dire Sylvie, il avait refusé de reprendre logis chez elle. Il se prétendait assez grand pour habiter chez lui. Il y restait avec l'absente. Elle était autour de lui, disséminée ; il cherchait, mais en vain, à regrouper ses traces invisibles sur ces objets, ces meubles, ces livres et son lit. Il

souffrait de l'indifférence qu'Annette lui montrait. Mais il ne lui en voulait pas ; pour la première fois de sa vie, il n'en voulait pas à un autre, du tort qui lui était fait. Il s'en voulait à lui ; il se répétait qu'elle était son bien, naguère, et qu'il l'avait laissé perdre. Il avait froid au cœur. Il allait, cet enfant, poser la tête sur l'oreiller de sa mère, pour mieux penser à elle. Et plus il pensait à elle, plus il sentait la différence entre elle et les autres qu'il aimait.

Il avait essayé de se reprendre à quelques amitiés. Il s'était rapproché de Pitan, il avait voulu lire au fond... Ah ! qu'il était creux, ce fond ! Cette foi, cet héroïsme, ce dévouement de caniche, comme ils manquaient d'accent personnel ! Quelle ombre, quel reflet ! Dès qu'on tâchait de le faire s'expliquer, de serrer de près sa pensée larvaire, on voyait le caniche en arrêt devant des mots brillants : on eût pu l'assommer sur place, il n'eût pas détourné ses yeux en boules de loto... (Inutile d'avertir que Marc était injuste ! Il l'était, de nature. Comme tous ceux pour qui aimer, c'est préférer ! La justice était le cadet de ses soucis.)... Marc n'avait aucun goût pour les esclaves des mots. Ce petit Diogène était

en quête d'un homme qui fût homme, qui fût soi, à tout instant de sa vie, et non pas un écho. Et ne parlons pas des femmes ! Elles sont les éternelles *serve padrone*. Elles mettent leur volupté à engluer les hommes, avec elles enlacés, dans la toile visqueuse du mensonge de l'Espèce, au gros ventre et sans yeux...

Or, il en voyait une seule — (ou bien, il l'imaginait ?) — qui, depuis aussi loin qu'il avait souvenance, se débattait contre la toile, la défaisait, s'évadait, et, reprise, recommençait... Sa mère... En ces jours de soliloque, enfermé dans l'appartement désert, d'où elle semblait partie pour jamais, il remontait ardemment le fleuve du souvenir, il s'efforçait de reconstituer l'existence de cette femme durant les dernières années, cette vie solitaire, l'inconnu de souffrances et de joies, de passions et de combats, qui la peuplaient. Car il avait pris assez connaissance de cette âme, pour savoir maintenant qu'elle n'était vide à aucun moment. Il l'avait laissée seule, livrée à son monde intérieur : quels droits avait-il, à présent, sur ce monde ? Elle s'était habituée à combattre seule, à vaincre, à être vaincue, et, seule, à poursuivre sa route. Où cette route la menait-elle, lion de

lui, désormais ?... Il y pensa tant, il pensa tant à elle qu'il ne pensa plus à lui. Il eût voulu seulement lui aplanir, quel qu'il fût, le chemin...

Ce fut dans cet état d'esprit que le télégramme tomba. Telle une de ces explosions qui ponctuaient les jours de la ville assiégée. Il le relut plusieurs fois, afin de s'en convaincre. Ce retour, qu'il n'espérait plus, lui causait une joie craintive. Qu'est-ce qui la ramenait ? Il se gardait bien de penser que ce fût à cause de lui. Les dernières déceptions l'avaient rendu modeste. Un sentiment superstitieux lui soufflait la croyance que le meilleur moyen d'obtenir ce qu'on désire est de ne plus l'attendre.

Annette ne trouva point son fils, à l'arrivée. Le train avait huit heures de retard ; il n'entra en gare de Lyon qu'au milieu de l'après-midi. Marc était venu, était reparti, découragé, après une longue attente. Mais il ne tenait pas en place. Quand Annette arriva enfin à la maison, il venait d'en ressortir, pour courir de nouveau à la gare. Elle monta à son appartement, et elle l'y attendit. Elle fut touchée de voir qu'il avait mis des fleurs dans sa chambre. Elle s'assit, et appuya

sa tête sur le dossier. Très lasse, elle tendit l'oreille, aux bruits de la rue et de la maison. Elle s'assoupit... Dans un nuage, elle perçut un pas qui montait, en courant, l'escalier. Marc entrait. Il eut un cri de joie. Annette, encore engourdie, sourit, pensant :

— Mais il m'aime donc ?

Elle fit effort pour se lever. Ses jambes refusèrent d'obéir. Elle tendit les bras. Il s'y jeta.

— Ah ! comme je t'ai attendue ! Comment es-tu venue ?

Elle ne répondit pas ; elle lui caressait les joues et les cheveux. D'un coup d'œil, il vit la fatigue et la peine sur le visage épuisé ; et un instinct l'avertit. Il arrêta les questions, les paroles qu'il avait sur les lèvres. Dans son embrassement, il l'avait soulevée de son siège... (Comme il était devenu fort, maintenant !... Mais elle, comme elle était faible !...) Elle se remit sur ses pieds ; et, soutenue par lui, ils firent ensemble quelques pas vers la fenêtre. Le soir jaune décolorait ses traits. Il dit :

— Il faut tout de suite te coucher...

Elle protesta ; mais la tête lui tournait ; et elle se laissa mener, porter presque, vers le lit ; il la

força à s'étendre, il lui enleva ses chaussures, il l'aida à défaire ses vêtements ; elle ne résistait plus : c'était bon de s'abandonner à quelqu'un qui voulait pour elle et qui l'aimait...

...Qui l'aimait... Il l'aimait donc ?... Fatigue de penser !... Elle remit à demain... Et lui, fut peut-être heureux d'avoir une raison pour attendre de s'expliquer. Une seule question était urgente. Il la retournait sur sa langue. Il ne l'avait point dite, quand sa mère, couchée, s'excusa d'être si lasse :

— C'est honteux de venir, pour se faire dorloter !... Pardonne-moi, mon petit !... Moi, qui étais si forte !... Mais je ne tiens plus debout. Je n'ai pas dormi depuis plusieurs nuits... Assieds-toi près de moi. Raconte-moi ce que tu as fait aujourd'hui, comment tu m'as manquée, à l'arrivée...

Il raconta, d'une façon embrouillée, ses allées et venues. Elle ne suivait pas le fil de ses phrases ; bientôt, le sens même des mots lui échappa ; mais le son de sa voix la caressait. Ses yeux se fermèrent. Il interrompit son récit, se leva, la regarda, s'écarta, à regret. Sa question le brûlait toujours... Il revint, hésitant, se pencha sur la dormeuse. Elle rouvrit les yeux... Il arrangea son

oreiller, gauchement, et demanda avec précipitation :

— Tu restes, cette fois ?

Elle ne comprit pas, le regarda, étonnée. Il redemanda, d'un air qu'il voulut dégagé :

— Tu restes ?

Elle sourit :

— Je reste...

et s'endormit.

Il s'éloigna, allégé.

Il avait laissé la porte de sa chambre entr'ouverte. Il écoutait le souffle régulier de sa mère. Il se disait :

— Elle est là... Je la tiens... J'ai le temps...

Il y eut, encore cette nuit, une alerte d'avions ennemis. On entendit hululer les sirènes. Et ce fut, dans la maison, l'habituel branle-bas des locataires, qui se levaient et descendaient l'escalier. Marc sauta du lit, vint près de celui de sa mère. Elle dormait si bien qu'il ne se décida pas à la réveiller. Il pensa :

— La bombe peut tomber, à présent ! On est ensemble.

Il avait beau être brave : les autres nuits d'alerte, quand il était seul, il avait peur. Et, en ce moment (pourquoi ?) c'était presque un plaisir.

Le lendemain matin, Sylvie, inquiète de lui, passa. Elle l'appela : « petit chameau ! » quand

elle apprit qu'Annette était arrivée : (il lui avait jalousement caché le télégramme, afin d'avoir, le premier jour, sa mère toute à lui). Mais Annette dormait encore, et Marc défendit l'accès de la chambre, comme un dragon. Au bruit de la dispute, Annette s'éveilla, et Sylvie entra. Elle avait beaucoup à dire ; mais elle aussi, du premier regard, vit que bien des pluies et des vents avaient troublé sa Rivière ; et sage, comme toujours, lorsqu'il s'agissait du bien de ceux qu'elle aimait, elle ne parla de rien que de ce qui pouvait la distraire : l'expérience de la vie lui avait appris que le premier remède, lorsqu'une âme est troublée, est de n'y point toucher, afin que de soi-même, peu à peu, le sable se dépose au fond. Elle plaisanta Annette sur son sommeil qui l'avait empêchée d'entendre les explosions de la nuit ; et elle bougonna contre Marc, ce petit animal, qui s'était obstiné, depuis le départ d'Annette, à coucher dans l'appartement de sa mère, au lieu de loger chez elle. Elle affectait de lui prêter des intentions d'escapades nocturnes. Mais il se mit en colère, il dit qu'il lui avait donné sa parole d'être sage, et qu'il n'admettait pas qu'on en doutât : s'il voulait s'amuser, contre le gré de Sylvie, il

était assez grand pour le lui dire au nez. — Après, il se repentit d'avoir ainsi parlé, devant sa mère ; et il se retira, honteux. Lorsqu'il fut sorti, Sylvie, fièrement, dit à Annette :

— Quelle mauvaise tête ! Hein ! comme il nous ressemble !

Annette se demandait :

— Est-ce qu'il me ressemble ?

Elle tâcha de se remettre aux occupations domestiques ; mais la courbature morale ne s'effaça pas, de longtemps. Elle était vite épuisée. Marc s'arrangeait de façon à lui diminuer l'effort. Il n'avait point l'air de voir, mais il se trouvait toujours là pour lui éviter une fatigue, pour déplacer un meuble, ou monter sur une échelle, afin de poser un rideau. Ces prévenances étaient nouvelles, — pour lui, autant que pour elle ; — comme tous les gens très sincères, il craignait qu'on n'y vît un excès de zèle, entaché d'hypocrisie familiale ; alors, il avait soin de s'en acquitter avec détachement. Annette, touchée, déroutée, terminait son merci plus froid qu'elle ne l'avait commencé. Ils se tenaient tous deux dans l'expectative, attentifs, affectueux, parlant peu, s'observant de côté... L'autre allait-il parler ?... Chacun avait peur

d'être de nouveau déçu, en parlant le premier. Marc évitait de questionner sa mère sur son voyage là-bas et son brusque retour. Et si elle retombait, parfois à son insu, dans une de ses rêveries, il détournait les yeux, comme par une pudeur craintive de lire en elle ; ou même il se retirait dans la chambre à côté, afin de ne point la gêner. Mais quand Annette interrogeait son fils sur ce qu'il avait fait pendant son absence, il était peiné par des questions auxquelles il avait répondu par avance dans ses lettres. Pour les avoir si mal lues, l'aimait-elle donc si peu ?

Elle eût ignoré toujours l'existence de ces lettres, sans un mot de Sylvie, qui la lui révéla. Sylvie venait s'informer « du petit ménage », comme elle disait ; elle s'était juré de ne pas intervenir dans la découverte mutuelle des deux cœurs qui se méconnaissaient, afin de leur en laisser la peine et la joie tout entières ; mais elle trouvait qu'ils étaient bien lents. Elle leur tendit la perche. Elle les traita d'amoureux. Marc était absent. Annette protesta :

— Je ne dis point toi, cœur dur ! (fit en riant Sylvie). Tu te plais à faire souffrir, c'est ton rôle.

— Ah ! tu peux en parler ! dit Annette.

Sylvie savait à quoi s'en tenir. Elle continua :

— Mais ton petit soupirant qui, pendant ton absence, t'écrivait, chaque jour...

Annette n'entendit plus le reste de la conversation... Il lui avait écrit, chaque jour ! Elle n'avait pas songé à réclamer ces lettres, qui étaient restées là-bas !... Oui, Sylvie disait vrai, elle était un cœur dur... Elle écrivit sur-le-champ, pour se faire retourner les exilées. Mais il fallait que Marc ne le sût point. Pourvu que le paquet ne lui fût pas remis par la poste ! Annette guetta le courrier, qui tarda bien des jours ; et elle eut la chance d'escamoter les lettres, des mains de la concierge, à quelques pas de Marc, qu'elle avait devancé. Elle attendit qu'il fût sorti, pour les lire.

Il y en avait huit. Un trésor !... Dès les premières lignes, les yeux d'Annette s'embuèrent. Elle voulait tout lire, d'un coup, et elle ne pouvait plus lire. Elle se contraignit d'abord à les mettre en ordre, et à les lire lentement, une à une, à la suite. Mais elle fut incapable de se tenir à sa règle. Elle les dévora. D'une traite, au hasard, elle courut, sautant des lignes, s'arrêtant, revenant avidement aux paroles de tendresse. Après, quand

sa première faim fut un peu apaisée, elle put les reprendre dans l'ordre, et elle les savoura. Elle était rouge d'amour et de confusion... Comme elle lui avait fait tort !...

Ce n'était pas qu'il fût plein d'effusions. Il répugnait à la sentimentalité — (d'autant plus qu'il en était, craignait-il, infecté) ; — et dans ses lettres, il se raidissait contre les mots tendres qui étaient près de sortir de sa bouche. Mais pour une mère qui connaissait les moindres plis de cette bouche, la contrainte imposée n'était que plus émouvante. Il évitait même d'employer le mot : « Chère », en lui écrivant. Sa première lettre disait :

— « Ma mère, — tu ne m'aimes pas...

(Le cœur d'Annette se crispa).

« ...Je ne m'aime pas non plus. Je n'ai rien fait pour qu'on m'aime. C'est donc juste. Mais je suis pourtant ton fils ! Et je me sens plus proche de toi que de tout autre. Je n'ai pas pu te le dire. Laisse-moi te l'écrire ! J'ai besoin d'un ami. Je n'en ai pas. J'ai besoin de croire que tu l'es, même si tu ne l'es point. Ne me réponds pas ! Je ne veux pas que tu me dises que tu l'es, par bonté, par pitié. Je déteste la bonté. Je ne veux pas qu'on

m'humilie. Je ne veux pas qu'on me trompe. Je ne t'aime point parce que tu es bonne. Je ne sais pas si tu es bonne. Je t'aime parce que tu es franche... Ne me réponds pas ! Quoi que tu penses de moi, il faut que je t'écrive. Même si ma mère n'est pas mon amie, j'écris à mon amie, je n'écris pas à ma mère. Il faut que je me confie. Je me pèse...Je suis trop seul. Je suis trop lourd ! Aide-moi ! Je sais que tu aides d'autres. Tu peux bien m'aider aussi ! En m'écoutant seulement. Je ne te demande pas de réponse... J'ai beaucoup à te dire. Je ne suis plus celui que j'étais. Depuis un an, j'ai changé, j'ai changé... En commençant cette lettre, je voulais te raconter ce que j'ai fait, depuis un an, et ce qui m'a changé. Mais je n'ose plus maintenant ; il y a trop de choses honteuses. J'ai peur de t'éloigner encore ; et tu es déjà assez loin ! Il faudra pourtant que je te dise tout, un jour, même si tu me méprises. Je me mépriserais encore plus, si je ne te le disais pas. Je te le dirai. Plus tard. Un autre jour. Aujourd'hui c'est assez. Aujourd'hui, je t'ai assez donné. — Je t'embrasse, mon amie. »

Ce ton d'amour impérieux étreignait, inquié-

tait, dominait Annette. Les lettres suivantes montraient le même esprit violent. Il ne se décidait point à livrer ce qui lui pesait le plus. A chaque lettre, il disait :

— « Sera-ce pour cette fois ? — Non, je ne peux pas encore. Décidément, je ne peux pas ! J'ai besoin d'oublier que tu es une femme. Mon ami... Veux-tu l'être ? Peux-tu l'être ?... Tu es une femme, quand même ; et je me méfie des femmes. Je ne les estime pas beaucoup. Pardon ! Pour toi, c'est différent. Pas depuis longtemps ! Jusqu'à l'année passée, je te jugeais comme les autres. J'avais de l'affection pour toi (je ne te l'ai pas montrée) ; mais je n'avais pas confiance. Maintenant, c'est changé. Il y a beaucoup de choses changées, beaucoup de choses que j'ai vues, que j'ai apprises, que je crois avoir devinées. De toi, de moi, des autres... Vois-tu, j'ai beaucoup appris... trop !... Et dans le tas, des choses qui ne sont point belles, et qui m'ont fait du mal. Mais je me dis que c'est mieux que je les sache, puisque c'est vrai. Le monde est laid. Je n'estime pas les femmes. Je méprise les hommes. Et moi, je me méprise. Mais toi, je te respecte. J'ai appris à te

voir. J'ai appris de toi des choses que tu ne m'avais pas dites (tu ne m'as pas dit grand chose !) et que ma tante m'a dites. Et j'en ai appris d'autres, que ma tante ne m'a pas dites, parce qu'elle ne s'en doute pas : c'est une bonne femme, qui ne peut pas les comprendre... Mais moi, je les comprends... (Je crois... Non ! Je suis sûr...) Et cela m'a fait comprendre beaucoup de choses de moi-même, que je ne m'expliquais pas... Ah ! comme tout est confus, tout ce que je t'écris !... »

(Sa plume, de dépit, s'embourbait et crevait le papier.)

« ...Comme il est difficile de s'exprimer, de loin, de près ! On a la langue nouée. Il me semble que je m'expliquerais mieux, si je t'avais devant moi... Et encore, non ! Je ne sais pas... Tes yeux, quand tu me regardes, indulgents, protecteurs ou moqueurs (les deux m'enragent autant), ou distraits, ou lointains... Tu regardes ailleurs... Regarde-moi, dans le cœur, droit au fond, comme ton fils, ton ami, comme un homme !... »

Annette voyait ce regard qui la fixait, exigeant et sévère. Et elle détournait les yeux, intimidée... Son fils, un homme !... Elle n'y avait pas songé.

Une mère voit toujours en son enfant l'enfant. Dans ces lettres de l'adolescent, heurtées, incertaines, irritées, elle entendait le ton du maître. Et, comme aux temps anciens, où la mère sans mari tombait sous la tutelle du fils aîné, elle courbait la tête.

Mais elle la redressa, aussitôt...

— Mon fils. L'homme que j'ai fait. Mon œuvre... On est égaux.

Elle continuait de lire, dans l'obscurité, sans avoir remarqué que la nuit était venue... Il rentra. D'un revers de la main, elle balaya les lettres sur la table et les jeta en bas. Elle ne voulait pas qu'il la surprît, lisant. Elle se refusait à lui avouer qu'elle ne les avait pas lues, avant.

Il s'étonna de la trouver sans lumière, et voulut allumer. Elle l'en empêcha. Ils vinrent près de la fenêtre, et, debout, ils causèrent. Ils regardaient la rue : les devantures s'éclairaient, les ombres hâtives passaient. Ils étaient gênés. Elle, cherchait à mettre en ordre cette ruée nouvelle de sentiments mêlés. Lui, se méfiait d'elle, il lui gardait rancune de ce que jamais elle n'eût fait allusion à tout ce qu'il lui avait livré. Ils parlaient avec froideur et confusion. Il y avait des silences. Il disait ce qu'il avait appris, dans l'après-midi :

les nouvelles, la guerre, les batailles, les morts... rien d'intéressant ! Elle n'écoutait pas...

Et soudain, elle l'étreignit, en silence. Il se laissait faire, glacé de saisissement.

Elle lui dit :

— Allume !

Il tourna le bouton de la lampe électrique. Et il vit les lettres éparses sur le plancher. Elle les lui montrait. Elle lui avoua tout, tout ce qu'elle avait résolu de lui cacher. Elle lui demanda pardon. Et elle dit :

— Mon ami...

Mais il n'était plus l'homme — celui qui dans ses lettres étalait un orgueil irrité. Il était un petit garçon, qui courut dans sa chambre cacher son émotion.

Elle ne l'y chercha point. Elle avait à maîtriser la sienne. Debout, à la même place où il l'avait laissée, elle se taisait, comme lui.

L'arrivée de Sylvie vint détendre l'enchantement qui les liait. Ils dînèrent tous trois ; et Sylvie, toujours en éveil, ne devina rien de leurs pensées. Ils étaient calmes et distants.

Mais quand elle fut partie, ils s'assirent autour de la table, et, les mains dans les mains, ils pas-

sèrent des heures à se confier tout bas. Puis, d'une chambre à l'autre, quand ils se décidèrent enfin à se coucher. Mais, au milieu de la nuit, il se leva, il vint nu-pieds près du lit d'Annette ; il s'assit sur une chaise basse, à son chevet. Ils ne se parlaient plus. Ils avaient besoin seulement d'être l'un tout près de l'autre.

Dans le silence, l'âme tourmentée de la maison montait. Les deuils et les passions de la maison en feu... A l'étage au-dessous, la famille Bernardin, décapitée de ses fils, « *de profundis clamat* » vers l'éternel silence... Deux étages au-dessous M. Girerd se ronge, veuf de son fils unique, raidi dans l'idolâtrie patriotique, qui est son seul recours contre le désespoir... A l'étage au-dessus, dans le jeune ménage Chardonnet, le secret obsédant, honteux, inavoué, brûle comme un fer rouge, la chair et la pensée ; il a fait, pour toujours, de ceux qui se sont aimés, pour toujours liés ensemble, deux étrangers... Dans l'appartement même d'Annette, de l'autre côté du couloir, une chambre vide, dont la porte reste craintivement fermée, conserve encore le souffle embrasé de l'incestueuse qui s'est tuée... La maison est une torche qui fume, à moitié consumée. Et de ceux

restés vivants, à cette heure de la nuit, pas un ne dort. Leur fièvre, leur douleur, leur hantise, les dévorent...

Eux seuls, le fils et la mère, surnageaient sur la crête des âmes incendiées. Quelques mots leur montrèrent qu'ils y songeaient tous deux. Ils évitèrent d'en parler ; mais ils se prirent les mains comme par peur de se perdre. Ils se sauvaient ensemble, dans l'incendie du *Borgo*...

Elle revint à son rôle de mère. Elle dit à son petit Énée :

— Maintenant, recouche-toi ! Mon petit, ce n'est pas raisonnable. Tu vas tomber malade.

Mais il secoua la tête, obstiné :

— Tu m'as veillé assez longtemps. C'est mon tour.

L'aube vint. Il s'était endormi, assis, la tête appuyée contre les draps. Elle se leva, elle l'étendit, sur son lit ; il ne se réveilla point. Et, dans le fauteuil, près de la fenêtre, elle attendit le jour.

Dans ces entretiens du soir et de la nuit, ils ne s'étaient presque rien dit — sinon l'essentiel : qu'ils s'étaient retrouvés et qu'ils marchaient ensemble. Mais les confessions précises du cœur et de l'esprit, ils les avaient reculées ; ils les reculèrent encore, durant les jours suivants. Peu à peu, seulement, Annette apprit comment, depuis un an, la pensée de son fils avait évolué, à l'égard de la guerre et de la société. Et, avec émotion, elle lut entre les mots — (car ils avaient autant de pudeur, lui à le dire en face, et elle à l'écouter) — la découverte qu'il avait faite de l'âme de sa mère, et le culte qu'il lui vouait.

Mais les aveux pénibles, qui pesaient sur le cœur de Marc, il ne se décidait pas à les faire. Annette ne tenait point à les provoquer. Cependant, elle perçut qu'il en resterait obsédé, tant qu'il n'aurait pu s'en délivrer : alors, elle aida

l'esprit fiévreux, avec ses mains de bonne accoucheuse

Un soir, au crépuscule — l'heure des confidences, quand on ne se voit plus qu'à peine — elle était près de lui, derrière lui, elle lui dit :

— Ton cœur est lourd. Donne-le moi à porter

Il dit, baissant la tête :

— Je veux, et je ne peux.

Elle l'attira vers elle, elle lui couvrit les yeux avec ses doigts, et elle lui dit :

— Tu es seul avec toi.

Il se mit à raconter, avec peine, à mi-voix. Il dit ses expériences des dernières années, le bon et le mauvais. Il avait pris sur lui de parler fermement, comme s'il s'agissait d'un autre. Mais aux instants difficiles, la phrase s'interrompait, et il ne savait pas s'il aurait le courage de poursuivre. Elle se taisait. Elle sentait sous ses doigts les paupières brûlantes et la honte. La pression de ses doigts disait :

— Donne ! Je prends la honte.

Elle ne s'étonnait point de ce qu'elle entendait. Ce qu'il avouait, ce qu'il taisait, elle l'avait toujours su. C'était *cela*, le monde, — le monde où elle avait jeté son fils, — où elle avait été jetée

par la force inconnue... Elle le plaignait, elle se plaignait... Allons ! relevons-nous ! C'est ainsi. Acceptons !...

Après qu'il eut fini, il craignait ce qu'elle allait dire. Elle se pencha sur la tête baissée de son fils, et la baisa. Il dit :

— Pourras-tu oublier, maintenant ?

— Non.

— Alors, tu me méprises ?

— Toi, c'est moi.

— Mais moi, je me méprise.

— Crois-tu que je ne me méprise pas aussi ?

— Non. Pas toi !

— On est homme, on est fier, on est vil...

— Non. Pas toi !

— Mon petit, ma vie n'est pas pure. J'ai erré, j'erre encore... Et il n'y a point que les actions ! Pour des êtres comme nous, le jugement intérieur n'est pas d'une simple police, qui ne punit que les actes. Ce qu'on veut, ce qu'on désire, ce qu'on a caressé des doigts de la pensée, n'est pas moins humiliant que ce qu'on a accompli. Et c'est terrible, tout ce qu'on a pensé !

— Toi aussi ?... Au reste, je le savais.

— Tu le savais ?

— Oui, je crois bien que c'est pour cela... c'est pour cela que je t'aime. Je n'aimerais pas quelqu'un qui n'eût pas senti, pensé, voulu, aussi, ce monde défendu.

Debout derrière lui, elle le serra sans parler. Après un moment, il dit, avec un soupir :

— Je comprends la confession, maintenant. Je me sens allégé.

— Oui, quand l'un peut tout dire, et que l'autre peut tout entendre. Mais moi, à qui ferai-je la mienne ? Il ne m'est point permis de parler.

— Tu n'as pas besoin de parler...

Dans le silence et la nuit, il récita :

« *Tu es venu, ta main me prend, — je baise ta main.*
Avec amour, avec effroi, — je baise ta main... »

Elle tressaillit... Cette voix du passé !...

— O Dieu ! d'où sais-tu cela ?

Il ne répondit pas. Il continua :

« *Tu es venu pour me détruire, Amour...* » (1)

Elle lui ferma la bouche avec ses mains :

(1) Voir *L'Ame Enchantée : L'Été.*

— Tais-toi !

Confuse... Mais c'est si loin !...

— Est-ce moi ?... Une autre... Je fus cette autre... Elle est morte.

— « *Je baise ses mains* », dit Marc.

— Comment l'as-tu connue ?

Il se tut.

— Depuis quand le sais-tu ?

— Depuis qu'*elle* l'a dit. Je l'ai appris par cœur.

— Tu le savais par cœur, tu le portais près de moi, pendant toutes ces années ?... Quelle trahison !

— Pardon !

— Tu es un étrange garçon.

— Et toi, crois-tu que tu ne sois pas une femme étrange ?

— Que sais-tu des femmes ? Tu ne les connais pas.

Il protesta, offensé. Elle sourit :

— Vilain coq ! Coquelet ! Ne sois pas fier de ta science ! Ta lamentable science... Ce que tu connais d'elles, ce que tu crois en connaître, t'empêche de les connaître. Un homme ne connaît de la femme que sa propre jouissance. Pour la

connaître vraiment, il faut savoir s'oublier. Ce n'est pas de ton âge. — Ce que je suis, mon ami, des milliers de femmes le sont. Je ne suis pas d'exception. Celles qui liront en moi, se reconnaîtront. Mais elles ferment sur elles les volets de leur maison ; et ceux qui vivent près d'elles ne se donnent pas la peine de regarder au travers : ce qui se passe dedans ne les intéresse pas. Toi, fripon, tu as vu, tu as mis ton œil entre les fentes. Et ce que tu as vu te paraît étrange. L'étrange, c'est que tu l'aies vu. — Mais ce que tu as vu, c'est la femme, mon ami.

— Eh bien, *ça* n'est pas simple !

— Toi non plus. On est beaucoup d'êtres en un.

— Mais tout de même, ils font un.

— Pas chez tous.

— Chez toi. Chez moi. Et c'est cet *un*, que j'aime en toi. Et je veux que tu l'aimes en moi.

— Nous verrons ! Je ne promets rien.

— Tu dis cela pour me piquer. Mais je t'y forcerai bien !

— Tu sais que le despotisme n'a pas de prise sur moi.

— Mais tu l'aimes, au fond.

— Si j'aime le despote.

— Tu l'aimeras.

Il se sentait bien fort, à présent ! Elle avait beau feindre de le traiter toujours en enfant, elle ne le trompait plus ! Il avait affirmé sur elle son avantage. Elle lui laissait prendre une autorité dans leur vie commune. Et elle avait un plaisir secret à la subir.

Il fit comme tous les hommes. Cette autorité, à peine l'eut-il conquise, il en abusa.

Il venait de rentrer. Elle était assise, et cousait, Il alla l'embrasser. Il était préoccupé. Il la regarda, s'éloigna, il eut l'air de chercher un livre dans la bibliothèque, il regarda par la fenêtre, il revint s'asseoir à la table devant elle, ouvrit, feuilleta le livre, comme s'il lisait, — puis allongeant le bras, il prit le poignet de sa mère, et dit précipitamment :

— J'ai quelque chose à te demander...

Il y avait longtemps qu'il voulait le dire ; mais il n'avait pas osé. C'est pourquoi il se hâtait. cette fois, de parler. Depuis qu'il était entré, Annette avait senti la question qui lui brûlait les lèvres ; et elle en avait la peur. Elle tenta de

l'éluder. Elle fit mine de se lever, pour chercher un objet, et dit, d'un ton léger :

— Eh bien, demande, mon petit !...

Mais il la retint à sa place, fermement. Elle dut se rasseoir. Il ne lâchait point prise ; il avait les yeux baissés. Il se força à prendre un air assuré. Il dit avec brusquerie :

— Maman, il y a une chose, dont nous n'avons jamais parlé... Toutes les autres sont à toi, je n'ai pas le droit de te demander... Mais celle-là, j'ai le droit, elle est à moi, aussi... Parle-moi de mon père !...

Il était sous le coup d'une violente émotion.

Ce n'était pas d'aujourd'hui qu'il souffrait de sa naissance irrégulière. Elle lui avait valu, dans ses contacts avec la société, bien des froissements, dont sa susceptibilité se hérissait. Mais il avait trop d'orgueil pour en convenir.

Dès les premiers mois au lycée, il avait reçu — mais non pas encaissé sans paiement — plus d'une blessure. Elle n'étaient pas profondes. Les écoliers de Paris ont d'autres chiens à fouetter que de s'occuper de la conduite des père et mère,

— surtout pendant une guerre, qui chambardait toute morale et toute société. Le mépris goulu des femmes qu'affichaient la plupart de ces gosses ne les estimait bonnes qu'à la coucherie : ils ne leur eussent donc pas fait grief de leur liberté ; ils auraient craint de se montrer arriérés. Marc n'avait eu à subir que quelques réflexions grossières, mais sans méchanceté, de l'un ou de l'autre brave petit saligaud, qui peut-être pensait lui faire un compliment. Il ne l'avait pas pris ainsi. Il frémissait de toute allusion qui pût, même de loin, viser sa mère ; il était beaucoup plus ombrageux, pour l'honneur d'Annette, qu'elle ne l'eût été. La riposte, en pareil cas, était foudroyante. A coups de poing.

Plus tard, dans la visite de quinze jours qu'il fit à sa mère, en province, il saisit les regards des commères, qui jasaient en les épiant tous deux, et l'affectation de certaines bourgeoises à ne pas les voir, au passage. De ces impressions, il n'avait rien communiqué à sa mère. Mais elles ne contribuèrent pas peu à son aversion pour la province et à sa volonté de n'y plus retourner.

Ce n'était rien encore. Ceux qu'on n'estime point, on peut marcher dessus ce qu'ils pensent.

Ils n'existent pas plus que cette poussière. On en est quitte, après, pour brosser ses souliers, en crachant sur le cuir, pour mieux le nettoyer... Mais ceux à qui on tient ? Ceux dont notre cœur a faim ?...

Marc avait entamé sa dix-huitième année ; et depuis quelques mois, ses pas avaient croisé l'ombre d'or de l'amour. Un tendre sentiment s'était insinué dans ce jeune cœur entier et orageux. Il avait cru s'éprendre de la sœur d'un ami d'études, qu'il avait rencontrée quelquefois, dans la rue, avec son frère, puis seule ; tous deux avaient guidé le hasard, pour croiser leurs chemins ; l'attrait était réciproque. Marc était allé voir l'ami dans sa maison. Mais jamais il n'en reçut une invitation. Il n'en eût peut-être pas aussi vivement senti l'affront, si l'ami ne la lui avait étourdiment fait attendre. Depuis, l'embarras du frère, son empressement maladroit à éviter Marc, avaient accusé le caractère injurieux de l'oubli voulu. La famille entendait tenir l'indésirable à distance. Cette cuisante blessure fit découvrir à Marc — inventer, peut-être — d'autres dédains, dont il ne s'était pas soucié. Il s'aperçut qu'il n'avait jamais été admis dans tels

milieux bourgeois, que ses amis fréquentaient. Il n'avait jamais désiré sérieusement y entrer. Mais il lui sembla maintenant que la porte lui en était fermée au nez. Ce lui fut un soufflet. Il eut une convulsion de révolte contre cette société.

Mais bien qu'avec fureur il prît, contre elle, le parti de sa mère, il en voulait sourdement à celle qui lui valait ces affronts. Et sa pensée blessée revenait toujours à cette question : — « Quel était son père ? Pourquoi l'en avait-on frustré ? »... Il savait qu'il ferait mal à sa mère, en le lui demandant. Mais il avait eu mal, lui. Chacun sa part ! Il voulut savoir.

Annette avait prévu ce que Marc allait dire. Et pourtant elle espérait qu'il ne le dirait pas. Sans doute, elle lui devait ces secrets du passé ; elle s'était promis de les lui révéler, avant qu'il l'eût demandé. Mais elle remettait à plus tard, elle craignait... Et voici qu'elle s'était laissé devancer...

— Mon petit, fit-elle, troublée, il ne t'a jamais connu. Car... (je t'ai dit que je ne suis pas sans reproches, aux yeux du monde)... je me suis séparée de lui, avant ta naissance...

— N'importe ! dit Marc. Moi, je dois le connaître. J'ai le droit...

Son droit ? Lui aussi ! Est-ce qu'il allait en exciper contre elle ?... Elle dit :

— Tu as le droit.

— Vit-il encore ?

— Il vit.

— Comment se nomme-t-il ? Qui est-il ? Où est-il ?

— Oui, je te dirai tout. Mais attends, un moment...

Elle était oppressée. Il eut pitié. Mais il voulait connaître. Il dit sans chaleur :

— Maman, ce n'est pas pressé. Nous parlerons de cela, un autre jour.

Elle ne fut point dupe de son impatience mal déguisée. Elle ne voulait pas ramasser la grâce qu'il laissait tomber. Elle reprit sa volonté, et dit :

— Non. Ce soir. Tu es pressé de savoir. Et je le suis que tu saches. Ainsi que tu viens de dire, cette chose est à toi. Je la détiens. Je t'en dois compte, depuis trop longtemps. Et ma dette, ce soir, vient de m'être rappelée.

Il voulut s'excuser.

— Tais-toi, dit-elle. Ce soir, c'est à moi de parler.

Maintenant qu'elle allait parler, il eût presque souhaité qu'elle se tût.

— Fais la lumière, dit-elle. Et tourne la clef de la porte, que personne ne nous dérange !

Elle commençait à peine, qu'on vint, en effet, frapper. Sylvie, sans doute. La porte resta fermée.

Sans émotion apparente, Annette fit, à grandes lignes, le récit de son passé, les fiançailles rompues. Elle s'exprimait avec une pudeur hautaine, qui ne livre rien de ce qui lui appartient à soi seule, mais qui ne cache rien de ce qu'elle doit et veut dire. Elle tâchait, en parlant, de refouler l'obsession de ce que pensait celui qui écoutait. Il ne manifestait rien. Il écoutait, glacé. Il semblait que le fils et la mère fussent tous deux étrangers aux événements lointains, dont l'image défilait sur l'écran. Dieu sait pourtant avec quelle anxiété elle guettait — (mais sans rien consentir pour l'appeler) — une onde de sympathie ! Il resta impénétrable jusqu'à la fin du récit. Et alors, quand elle restait dans l'attente du verdict qu'il allait prononcer, il fit cette seule remarque :

— Tu ne m'as pas dit son nom.

(Elle ne l'avait désigné que par son prénom).

Elle dit :

— Roger Brissot.

(La froideur de son fils lui gelait le cœur.)

Il ne fut attentif qu'au nom qu'elle avait dit. Il le connaissait bien. Il s'écria :

— Le député socialiste !

Sa surprise cachait mal — ne cachait point sa joie.

Brissot avait conquis un éclatant renom parmi les parleurs du Parlement. Il fascinait la jeunesse. Cette fascination, Annette la lut dans le regard de son fils ; et elle tremblа. Mais, trop orgueilleuse pour le montrer, et trop loyale pour déprécier l'adversaire, elle dit :

— Oui, son nom est illustre. Tu n'as pas à en rougir.

A peine l'avait-elle dit, qu'elle lisait sur les lèvres de son fils :

— Pourquoi donc m'en as-tu privé ?

Mais il ne le dit point. Il s'était levé ; il allait et venait par la chambre, sans parler. Elle suivait ses mouvements. Elle lut dans sa pensée. Et elle perdit le désir même de se défendre. S'il ne la défendait pas, lui, à quoi bon ?... Elle marcha

droit au danger, non pas pour y parer, mais pour le faire entrer. Elle demanda :

— Tu veux le connaître ?

— Oui.

— Tu le peux... Je ne t'ai pas tout dit. Il sait ton existence. Il sait que tu es son fils. Et il serait prêt, sans doute, à t'accueillir comme son fils.

Marc, courroucé, cria :

— Et tu ne me l'as point dit !

Annette ferma les yeux, très pâle. Puis, elle les rouvrit, et les fixant sur ceux de son fils, elle dit :

— J'ai attendu, pour te le dire, que tu fusses un homme. Je vois que tu l'es devenu.

Marc ne sentit point la fière amertume. Il questionna :

— Où habite-t-il ?

— Je ne sais pas ; mais son adresse t'est facile à trouver.

Marc continuait de marcher, à grands pas, dans la chambre. Il ne pensait plus à elle. Il ne pensait qu'à lui. Il se jugeait lésé.

Il dit, sans pitié :

— J'irai le voir, demain.

Pourquoi cette cruauté dans le cœur des jeunes gens ? — Une fois dans sa chambre, seul, Marc en eut conscience ; mais il la savoura. Il savait qu'il faisait saigner un être qui l'aimait — qu'il aimait ; — et il n'était pas sans remords. Mais l'âcreté du remords ajoutait à la jouissance. Il se vengeait. De quoi ?... De ce qu'elle lui avait fait tort ? Ou de ce qu'elle l'aimait ? Si elle l'eût moins aimé, il se fût moins vengé. Il ne se fût point vengé, s'il ne l'eût point aimée. Elle lui était livrée sans défense. Il abusait. Et l'excuse de l'abus, sa jouissance inavouée, c'est qu'on se dit qu'on est maître, quand on veut, de cesser le jeu. Mais, une fois commencé, combien n'ont pu s'y arracher !

Annette souffrait... Elle l'avait trop aimé. Oui. Trop égoïstement... Comment aimer sans égoïsme ?

— Cet être, je l'ai fait de moi. Il est moi. Com-

ment m'oublier, moi, en l'aimant !... Il le fallait, pourtant. Je n'ai pas pu, je ne peux pas... Je suis punie...

Elle savait, depuis longtemps, que ce jour viendrait. Et ce jour était venu. Elle avait trop attendu. Elle tremblait de perdre ce fils, qu'elle avait jalousement accaparé. Et elle l'avait perdu. Une seule minute avait suffi pour le détacher d'elle. Elle était terrifiée. Dans ces cœurs de jeunes hommes, toute une vie de dévouement maternel est oubliée, pour une minute de possession ou d'espoir passionné. Elle en avait eu la prescience effrayée. Mais la réalité passait le pressentiment... Il n'avait eu pour elle pas un mot tendre, pas un geste d'égards. Il l'avait jetée, d'un coup, par-dessus bord. Aucun compte du passé ! Il ne tenait compte que de demain... — Elle passa la nuit à se représenter ce demain, et la prochaine nuit, quand tout serait consommé. D'avance, elle était vaincue.

Elle n'essaya plus de lutter. Qu'il fût libre ! Quoi qu'il pût décider, elle se mit à son service. Si elle n'avait plus longtemps à le garder, elle avait à l'aider, jusqu'au dernier instant.

Au matin, quand elle le revit, elle ne revint plus sur ce qui était décidé. Elle lui prépara ses meil-

leurs vêtements, veilla sur sa toilette, s'absenta un moment, elle servit le déjeuner ; et tandis qu'ils étaient à table — (elle, se forçant à manger, pour qu'il ne pensât point qu'elle voulait être plainte ; lui, mangeant avec hâte et voracité, parce qu'il pensait aux heures qui allaient suivre et qu'il était pressé d'arriver) — elle lui dit qu'elle s'était procuré l'adresse qu'il cherchait ; et elle lui conseilla d'aller trouver Brissot, non pas à son domicile, mais à son cabinet d'avocat. Ses raisons étaient justes ; elle parlait posément. Il acquiesça. Il était reconnaissant à sa mère de l'effort qu'elle avait dû faire. Il ne lui en montra rien. Il n'entrait pas dans son plan de se laisser troubler maintenant par une émotion. Il voulait d'abord voir par lui-même et juger... Quant à celle qui resterait à attendre son jugement et souffrait, eh bien, elle souffrirait... Quelques heures de plus, ou de moins !... Elle était habituée ! Il serait tendre, après. Oui, il se le promettait : quoi qu'il décidât. Et elle, d'avoir souffert, goûterait davantage le bonheur qu'il voudrait bien lui rendre... Il était trop sûr de son pouvoir sur elle, maintenant. Elle pouvait attendre... Il avait le temps !...

Roger Brissot avait, depuis 1900, parcouru une brillante carrière. Des causes retentissantes, ses succès au Palais, ensuite au Parlement, le mirent au premier rang. A la Chambre, il se tenait aux limites de deux partis : radical, socialiste, attentif aux voies d'eau, toujours prêt à passer de l'un à l'autre bateau. Plusieurs fois ministre, et de tous les portefeuilles: instruction publique, travail, justice, et même, un temps, marine — ainsi que ses collègues, il ne se sentait pas moins bien à sa place en ce fauteuil qu'en cet autre : tous les sièges sont pour tous les séants ; et ce n'est, après tout, dans l'un ou l'autre bureau, que la même machine, dont le maniement est le même. Quand on en sait le doigté, le reste — les administrés — est de peu d'importance. Et ce qui compte, en somme, c'est l'administration.

A traiter tant de sujets, il avait enrichi son

matériel d'idées, ou, plus exactement, son répertoire de mots, — sans beaucoup apprendre du fond, car il était trop occupé à parler, pour avoir le temps d'écouter. Mais il parlait très bien. Sur un point cependant, ses connaissances s'étaient sérieusement étendues : sur l'élève du bétail électoral et sur son exploitation. Là-dessus, ils étaient quelques-uns parmi les hommes d'État de la Troisième République, qui étaient passés maîtres ; ils possédaient sur le bout des doigts le clavier des masses, ils avaient le secret des touches : faiblesses, passions, manies. Mais nul n'en savait jouer en virtuose plus accompli, nul ne faisait vibrer avec de plus somptueuses sonorités les accords souverains de la démocratie, les idéologies à la gueule d'airain, qui couvrent, évoquent et surexcitent les vertus de la race et ses vices cachés, que l'honorable Brissot. Il était le grand pianiste du Parlement. Son parti — ses partis (puisqu'il se laissait réclamer par plus d'un) — faisaient, à toute occasion, appel à ses talents pour les concerts de la Chambre, les discours retentissants, dont la musique, sur les grandes affiches blanches (votées par acclamations, aux frais de l'électeur), faisait le tour de

France. Il ne s'y refusait jamais ; il était toujours prêt ; sa compétence était égale sur tous les sujets, — avec l'aide, bien entendu, de secrétaires actifs et informés: (il en avait une équipe). Son dévouement à son parti — à ses partis — et à sa gloire, n'avait de pair que ses poumons. Rien ne les lassait.

Ce zèle et cet organe, également magnifiques, furent bien utiles à la République, pendant la Grande Guerre. Elle les mobilisa. Roger Brissot fut chargé de convaincre le monde, et le peuple de France, des vérités premières, pour lesquelles ils devaient jusqu'au bout se ruiner. Il fut expédié en missions lointaines. Il avait bien fait mine de reprendre, au début de la guerre, ses galons de commandant de réserve, dans la cavalerie ; et même, il fut, en cette qualité, attaché quelque temps au grand Q. G., solidement assis au château de Compiègne. Mais on lui fit comprendre qu'il servirait plus efficacement le pays dans les tranchées d'Amérique ; et il y prodigua son souffle, sans l'épuiser. Au reste, à ses nombreux voyages et traversées, toujours en route pour Londres, New-York, la Turquie, la Russie, et presque tous les pays neutres ou alliés, il courut quelques

sérieux dangers. La bravoure de Brissot était hors de question ; il eût aussi bien fait le coup de feu dans l'Argonne ou aux Flandres. Seulement, il comprenait les devoirs que lui imposait son génie. Afin de le conserver à la nation, il se laissa mettre à l'abri. Mais dans le service parlé, il se dépensa, à toute volée. Sa grande voix remplit les oreilles du monde. On l'entendit à Londres, à Bordeaux, à Chicago, à Genève et à Rome, voire à St-Pétersbourg, avant la Révolution ; dans toutes les villes de France, au front et à l'arrière, aux cérémonies funèbres et aux anniversaires. Il était, à l'étranger, l'incarnation de l'éloquence française. Il fut du grand ministère, qui se groupa autour de Clemenceau. Ils s'abominaient. Brissot ne supportait point, chez l'homme à la face de Mongol, l'absence de scrupules et surtout de principes. Et Clemenceau raillait, désobligeant, « le haut-parleur... »

— « Ta bouche, bébé La Vertu !... »

Mais toutes les inimitiés se turent, en face de l'invasion. Et les rivaux d'hier, associant leurs lumières, se partageant le gâteau, formaient — Millerand et Briand, Brissot et Clemenceau — autour de l'astre fixe, du clou de la Revanche,

Poincaré le chicaneau — une radieuse constellation. Inoubliable époque de l'Union Sacrée, — trop tôt passée ! — où les chefs politiques de tous les partis, et même sans parti, comme les frères Aymon, enfourchaient la même croupe du vieux cheval de labour et de combat, La France résolus à tenir jusqu'à ce que la bête gagnât, ou qu'elle crevât.

La carrière de Brissot avait été sans nuages — si l'on excepte ceux que des rivaux envieux essayèrent de jeter sur son passé oratoire, entaché de quelques fougueuses envolées, certes un peu imprudentes, vers l'empyrée du pacifisme international. Mais qui parle toujours, il est fatal qu'il parle de tout; et l'on ne peut exiger que chacune de ses paroles le lie : il serait écartelé plus qu'à quatre chevaux. Et puis, le pacifisme est, comme son nom l'indique, une potion dont l'usage anodin est licite, en temps de paix, — prohibé seulement quand la guerre a sonné : car ce n'est qu'alors qu'il serait efficace. C'est ce que le grand orateur n'eut point de peine à démontrer, — sauf à ces ennemis sans foi, que rien ne peut convaincre, même le zèle ardent que Brissot, Cornélien, mit à dénoncer ses compagnons d'hier, entêtés paci-

fistes, Allemands déguisés, qui prétendaient poursuivre leur jeu en temps de guerre, au risque d'énerver un peuple fatigué et de nous déposséder du fruit coûteux de la victoire. Le propre des grands hommes est d'être calomniés ; Brissot était assez fort pour ne pas se laisser assombrir par l'injustice. Il en riait, de ce plein rire gaulois, que ses admirateurs comparaient à celui de Danton : (rapprochement déplacé ! car Brissot n'avait point, disons-le, ce style de la Halle et ce ton débraillé). — Enfin, il était sans rancune, et prêt à obliger, demain, ses ennemis. L'essentiel était qu'il les eût roulés.

Tout s'achète ici-bas. Brissot paya, au foyer, sa fortune politique. Il n'était pas heureux dans sa vie domestique. La femme qu'il avait épousée, riche, blanche, grasse, anémique, une poularde truffée de bonnes valeurs en banque, était, à tous points de vue, pour un homme comme Brissot, une compagne insuffisante. Elle était de peu de ressources, de l'esprit comme des sens. Dénuée de personnalité, et malheureusement aussi sans la compensation qu'offre ce dénuement chez certaines nullités, de savoir s'effacer, elle encombrait l'horizon de son inexistence. Elle se plaignait,

sans cesse, et elle n'admirait rien, même pas les talents et la gloire de son mari. Elle avait ce don funeste et, sans doute, maladif, de ne jamais retenir d'une vie riche en avantages que les désagréments. Elle récriminait. Contre tout. Contre tous. C'était, en quelque sorte, sa mission dans la vie. Au reste, elle ne faisait rien pour changer rien à rien. Elle répandait sur tout sa brume poissante et maussade, comme une pluie d'octobre. Tous ceux qui l'approchaient en restaient enrhumés. —On peut croire que ce climat ne convenait point au robuste Roger Brissot. Il y réduisit ses séjours au strict nécessaire ; et il s'en échappait, avec de vigoureux éternuements. Il allait trouver des climats plus heureux ; et le bruit de ses succès n'ajoutait pas peu à la nuée chagrine de la maison.

Cependant ses extras n'avaient point empêché que cet homme de devoir ne rendît ponctuellement à l'épouse son dû. Ce ne fut point sa faute si la parcimonieuse ne lui accorda qu'une fille. Brissot la chérissait. L'enfant, plaisante, riante, saine, aux joues pleines, aux yeux heureux, — mourut. Subitement. Des suites d'une opération sans danger, ou, plutôt, de l'anesthésie dont elle ne se réveilla point. Elle avait treize ans. Le ménage

Brissot fut terrassé. La femme eut des raisons, cette fois, d'accuser le monde. Elle porta ses lamentations au pied des autels et dans les confessionnaux. Elle se mit dans la dévotion. Cela gêna bien la politique de Brissot : le cléricalisme n'était pas encore revenu à la mode ! — Le pauvre homme n'avait pas, pour le consoler, de Dieu ou d'hommes de Dieu. Il était durement frappé ; et seul, en face du portrait de la petite sur sa table de travail, il versa des larmes amères. La guerre fit diversion. Une activité forcenée lui fut un refuge contre sa pensée. Il fuyait sa maison, sa femme, et sa morte. Il les fuyait, hélas ! jusque dans des plaisirs où il achevait d'user le trop de force que les labeurs de la politique ne suffisaient pas à dépenser. Ses flagorneurs trouvaient là un autre trait de ressemblance avec Danton et sa ribote. Mais Brissot n'était point apaisé par la sienne. Il était homme de famille, comme presque tous les Français ; il avait besoin des affections domestiques : rien ne les remplace pour eux ; l'ambition, la gloire, le plaisir, dont ils semblent si avides, au fond, ne sont qu'un « *Ersatz* ». Brissot ne se consolait point de n'avoir pas de fils.

Il savait que le fils d'Annette était le sien.

Il évitait d'y penser avant la mort de sa fille. Le souvenir d'Annette ne lui était pas agréable. Il l'écartait. Une sourde rancune le maintenait en lui . cicatrice d'une blessure d'amour-propre, et peut-être d'amour, mal guérie. Il avait perdu de vue cette femme ; mais il n'avait pu s'empêcher, deux ou trois fois, de se faire informer indirectement de ce qu'elle était devenue. Sans lui souhaiter de mal, il n'était pas fâché de savoir qu'elle avait manqué sa vie. Ce n'était pas à dire qu'il ne l'eût très volontiers aidée, si elle avait fait appel à lui ; mais cette revanche secrète, il savait trop qu'elle ne la lui accorderait jamais.

Deux ou trois fois, en quinze ans, il l'avait rencontrée, dans la rue, avec son fils. Elle ne fit rien pour l'éviter. C'était lui qui avait feint de passer sans la voir. Il en gardait une impression pénible, qu'il aimait mieux ne pas analyser... Que lui faisait cette histoire lointaine, cette femme qu'il avait eue et qui lui était devenue étrangère, cette passante obscure, — que lui faisait à lui, qui avait tout ?... O Dieu ! on a tout, on croit tout posséder, et l'on ne peut empêcher que, du fond du passé, un regret ressurgisse, le remords empoisonnant d'un rien qu'on a perdu ! Et ce

rien devient tout. Et le tout devient rien. Et c'est comme une fissure, une fente imperceptible aux flancs du vase de vie ; et tout s'écoule et fuit...

Heureusement, ces rappels du passé étaient rares, et Brissot, assez habitué à l'insincérité, pour pouvoir se persuader qu'il ne les entendait pas. Quand on laisse derrière soi une heure sans gloire, le mieux est de se dire qu'elle n'a jamais existé. Brissot l'eût finalement annulée dans le panorama de sa vie occupée, si elle n'avait contenu que l'ombre silencieuse de cette femme et la sienne avec elle enlacée. Mais il y avait cet autre, qui ne se laissait pas effacer : — le fils.

Depuis que sa petite était morte, ce vivant le poursuivait. Il le rencontrait sans cesse, sur le chemin de sa pensée. Il ne connaissait point ses traits. Aux deux ou trois rencontres qu'il fit d'Annette, il ne put le fixer, et il n'était point sûr que l'image saisie en courant fût exacte. Une seule fois, il avait cru reconnaître, assis à quelques rangs de lui, dans l'autobus, le jeune garçon qu'il avait vu au bras d'Annette : ses yeux qui l'effleurèrent, étaient occupés d'une jolie voisine ; et Brissot l'observait, d'un regard attendri : son fils devait être ainsi... Mais en pouvait-il être sûr ?

Que ce fils lui manquait ! Pour lui, pour sa maison, pour son besoin d'affection, pour la joie naturelle de transmettre à celui de son sang, son nom, sa gloire acquise, ses biens et sa mission ! Pour donner le mot de passe au lugubre : « A quoi bon ? » — le Caron qui refuse de porter sur l'autre rive l'homme sans fils, la race sans avenir, celui qui va mourir et ne renaîtra jamais...

Mais ce sont des souffrances qu'on ne montre pas aux autres ; et nul n'en aurait rien su, si le hasard n'avait fait qu'une nuit de 1915, où il était en partie galante avec d'aimables personnes, honestes dames et curieuses, dont aucune n'était professionnelle du jeu, il rencontrât Sylvie ; (c'était au temps, assez bref, mais rempli, où elle faisait la fête). Elle était avec un personnage que Brissot connaissait. Les deux hommes, au souper, échangèrent leurs compagnes. Brissot n'eût point reconnu Sylvie ; mais Sylvie se chargea de lui rafraîchir le souvenir. Il manifesta une émotion inattendue de la rencontre, bien qu'aux jours d'autrefois, il n'eût pas tenu grand compte de la belle-sœur couturière, dont il ne se vantait pas. Sylvie n'en ignorait rien ; mais l'aventure l'amusa. Son partenaire se trouvait dans un

état, où l'on n'est plus très maître de ce qu'on doit dire ou taire. Elle le fit parler. Brissot s'attendrit. Il la questionna avec avidité sur Annette, et sur Marc. Sans cacher pour celle-là une rancune, trop vive pour ne pas déceler, aux yeux de la commère qui acquiesçait, un dépit, un regret, il manifesta pour l'enfant un intérêt affamé. Il s'enquit de sa santé, de son travail, de ses succès, et de ses moyens de vie. Sylvie vanta son neveu, dont elle était fière. La fibre paternelle en fut encore exaltée. Brissot confia à Sylvie la joie qu'il aurait à voir son fils, à l'avoir près de lui, avec lui ; et il dit son désir d'en assurer l'avenir.

Sylvie le redit, le lendemain, à sa sœur. Annette blêmit. Elle enjoignit à Sylvie de n'en point parler à Marc. Sylvie n'avait pas la moindre envie d'en parler ; elle était aussi jalouse de Marc que sa sœur, elle ne voulait point s'en dessaisir. Mais elle ne s'en faisait pas accroire sur ses vrais sentiments. Elle dit :

— Tu penses, si je vais aller le lui raconter ! Il n'aurait qu'à nous « plaquer »... !

Annette s'emporta. Elle ne voulait pas admettre qu'elle « fraudât » le petit. (Sylvie dit crûment le mot, en riant... — « Eh bien, quoi ? Chacun

pour soi !... ») Si elle le voulait à elle, c'était pour le sauver, lui. Elle le voulait défendre de ce qui pouvait détruire l'idéal qu'elle sculptait en lui... Mais elle savait bien qu'elle se défendait aussi ! L'avoir, par tant de fatigues et de peines, plus précieuses que les joies, couvé quinze ans, avoir fait de lui un homme, et le voir enlevé par cet autre, qui, sans avoir eu le souci, n'aurait que le profit, — cet homme qui, jamais, ne s'était inquiété de ses devoirs, et qui viendrait maintenant, alléguer ses droits, les droits du sang... L'ennemi !... — Jamais !

— Je suis injuste ?... Soit ! Injuste, injuste... Oui ! Je le suis... C'est pour mon fils, c'est pour son bien !...

Son bien, le jeune Marc se chargeait d'en décider lui-même, lui seul ! Et il ne pardonnait pas aux autres d'en préjuger pour lui.

Il gardait encore au cœur une rancune contre sa mère, quand il la quitta froidement pour cette étrange aventure : la « quête » de son père. Il était plus troublé qu'il n'en avait l'air. Qu'allait-il trouver ? Il n'était pas rassuré sur l'issue de la journée. A mesure qu'il avançait, il était pris de l'envie de rebrousser chemin. L'audace de la démarche maintenant lui apparaissait. Mais il se dit :

— J'irai. Audacieux, s'il le faut, jusqu'à l'effronterie !... Et tant pis pour la honte !... Je veux voir. Je verrai.

Il n'était plus très loin de l'adresse indiquée, quand son regard fut accroché par un nom sur une affiche... Son nom, le nom de celui qu'il

cherchait ! L'annonce d'un meeting : cette après-midi, Roger Brissot parlait.

Il alla au lieu dit. Un hall de manège. Plusieurs heures à attendre. Plutôt que de rentrer chez lui, il s'assit sur un banc de la rue ; le dos tourné aux passants, il fit et refit son plan. Comment aborderait-il celui dont tout à l'heure il entendrait la voix ? A quel moment ? Que lui dirait-il ? Il ne ferait point de préambule. Il lui dirait, tout droit :

— Je suis votre fils.

En répétant ces mots, sa langue fut paralysée d'effroi... Et — le croirait-on ? — au milieu de son émoi, il pensa à M. de Pourceaugnac, ce petit Gaulois ! Il éclata de rire... Une ruse de l'instinct oppressé, qui cherche une diversion... Le burlesque de la scène effrontément s'accrocha à son émotion. Il alla, siffiotant, prendre un café noir. Mais du coin de la terrasse où il était assis, il ne perdait pas de vue la porte du manège. Et dès qu'elle s'ouvrit, il fut des premiers à entrer.

Il se glissa au premier rang, près de l'estrade. Les places étaient réservées. Il se laissa refouler une fois, deux fois, trois fois, autant de fois qu'il faudrait ; tenacement, il revenait : il s'incrusta.

Il était debout, pour mieux voir, adossé à un pilier de fonte, juste au pied de la tribune, lorsque Brissot entra. Il était si troublé, en dépit de ses prétentions à l'insensibilité, qu'il ne le vit qu'après que Brissot était installé. Il eut ce choc qui se produit quand un événement longtemps attendu s'est accompli : il est tout autre qu'on l'imaginait, il n'est pas ressemblant ; mais sa réalité lui confère un tel relief que tout l'imaginé s'effondre, crevé comme un cerceau de papier. Plus de : « *S'il était* ainsi... ou, ainsi ?... » — *Il est,* il est devant toi, de chair comme toi ; et il ne t'est plus possible de le changer, de toute éternité...

— Lui !... cet homme !... mon père !...

Quel coup !... D'abord, quelque chose qui dit : « Non ! » Une rébellion. Il faut le temps de s'habituer... Et puis, brusquement, le parti est pris. Il n'y a plus à discuter. Le fait est là. J'accepte. « *Ecce Homo !...* »

— Et cet homme, c'est moi... Moi ?...

L'avide curiosité se jette sur ce visage, en détaille les traits, tâche de se retrouver en lui...

Cet homme grand et gros, large face rasée, beau front, nez droit, nez fort, aux narines complaisantes, qui humeraient aussi bien que la rose

le crottin, joues et menton charnus, portant beau, la tête rejetée en arrière, et bombant sa grasse poitrine, — un mélange d'acteur, d'officier, de prêtre, et de gentilhomme-fermier...

Il serre des mains, à droite, à gauche, il salue, de la main, des figures dans la salle qu'ont reconnues ses yeux explorant son public, tandis qu'il semble écouter ceux qui sont près de lui, il s'épanouit, il rit, il répond joyeusement, au hasard, à toute volée, avec des manières bonhomme, onctueuses et cavalières, tour à tour, tout ensemble... Le tumulte de la salle, ce vacarme de vieille marmaille qui parlent tous à la fois, empêche d'entendre les mots... Seulement, ce bourdon de cloche... Il est dans son élément...

— Moi ! Moi !... Cela !... Cette masse de chair ! Ce rire, ces poignées de main !...

Le maigre petit Marc, hâve et fier, comme un tambour d'Arcole, contemple ce gros homme, fleuri, exubérant, avec des yeux sévères. Il est beau, cependant ! Il exerce un attrait. Marc n'y échappe pas. Mais il se méfie. Il le flaire. Il ne reconnaît pas l'odeur. Il l'attend, au parler.

Brissot commence à parler... Et Marc lui est livré.

Brissot, avec un grand art, se gardait bien de donner, pour le début, tout son plein. Il posait l'instrument, calme, simple, *sotto voce*. Il savait que, pour les vrais virtuoses, un des moyens de tendre sur la salle frémissante le silence, est de jouer *piano*. D'autres se présentent en maîtres, avec des accords éclatants, dès les premiers pas ; mais ils ne progressent plus, et l'attention se détache : la maîtrise continue lasse. Lui, il venait à vous, tout franc, tout rond, un homme comme vous, un compagnon : vous lui donnez la main ; et lorsqu'il vous a pris, alors... Alors, vous verrez bien !...

Marc ne voyait rien. Il buvait. D'abord, il n'entendit pas les mots. Il entendait la voix. Elle était chaude et cordiale, fleurant la terre de France, évoquant le parfum de campagnes familières. Marc y reconnut l'*r* roulé bourguignon, que sa mère s'acharnait à lui arracher de la langue. C'était un lien secret qui se révélait entre eux. La marque de la tribu, le plus intime de la chair et le plus indélébile : la langue. Ces intonations rustiques, mâles et caressantes, le prenaient, comme sur ses genoux un père prend son enfant. Il était pénétré de gratitude affectueuse. Il était

bien. Il était heureux. Il souriait de plaisir à celui qui parlait...

Et Brissot commença de remarquer le jeune garçon, qui le mangeait des yeux.

Il avait l'habitude, en parlant, de chercher dans la salle un ou deux auditeurs qui lui fussent un bon réflecteur de son éloquence. Il s'écoutait en eux. Il évaluait l'effet, la résonance. Et rapide à saisir au vol ces indices, il s'orientait, par eux, dans son discours, qu'il improvisait à mesure, d'après un scénario, — à part quelques grands morceaux, qui sont comme la cadence et les *raplapla* d'orchestre, dans les Concertos... Le petit tambour d'Arcole, qui lui faisait face — ses yeux ardents et riants dans le visage fiévreux — étaient un réflecteur superbe.

De se voir dans ce miroir, Brissot s'exalta...

Et le réflecteur, soudain, se ternit...

Marc entendait les mots.

Brissot avait rompu le charme. L'envolée de son éloquence venait de révéler au regard aigu de l'adolescent que les ailes étaient postiches. L'émerveillement du public, qui le suivait bouche bée, eut pour effet immédiat sur Marc, qu'il se mit en garde et réagit contre sa propre émotion. Il était

de ceux qui, d'instinct, sont toujours en état de défense contre la contagion des foules. De s'être laissé, comme eux, prendre aux entrailles, par cette belle voix, il eut un dépit, il se raidit ; et, à partir de ce moment, il ne laissa plus rien passer de la bouche de l'autre et de son cœur à lui, qu'il ne le soumît à un contrôle agressif.

Devant le public conquis, Brissot embouchait le clairon des Immortels Principes. Il chantait la mission héroïque de la terre de France. Elle était l'enclume éternelle où se forgeaient les mondes, la table du sacrifice, l'hostie des nations. Les Champs Catalauniques, Poitiers, la Marne et Verdun, Pétain, Bayard, Mangin, Charles Martel, Joffre et la Pucelle... Inlassable, elle s'offre pour le salut des hommes. Et vingt fois immolée, elle ressuscite vingt fois. Seule de l'univers, en se défendant elle-même, elle défend l'univers...

Brissot parla du cercle d'or et de fer des Alliés. Leur amour entourait la France, comme les preux Charlemagne. Brissot avait été chez eux. Il pouvait *de visu* célébrer le désintéressement sublime de la République-sœur, à la bannière étoilée, qui, sans rien demander, accourait pour payer la dette à Lafayette et pour venger le Droit... La magna-

nime Angleterre... L'incorruptible Italie... Depuis l'âge des Croisades, jamais un tel spectacle !... Mais au lieu que les Croisades se disputaient la dalle tombale d'un Christ, la plus grande Croisade, celle d'aujourd'hui, était le nouveau Christ, qui brise le tombeau de l'humanité asservie... Etc... Etc...

« L'immense indignité, dont le monstrueux Empire Boche était le seul fauteur et l'unique responsable, allait être, avec lui, écrasée. Tout le crime politique et social venait de lui, de lui seul, cette sentine : despotes abjects et masse dégradée, *junker*, faux socialistes, négriers, Picrocholes, Krupp, Hegel, Bismarck, Treitschke et Guillaume II. Bestiale férocité, délire de Sardanapale, Nietzsche qui se croit Dieu et aboie à quatre pattes... Les peuples gémissants et la fumée des ruines. L'innocente Belgique et la sainte Pologne. Reims, Louvain, les noirs vautours planant sur les villes ouvertes, pour massacrer sans risques les femmes et les enfants. Mais les blancs oiseaux de France fondent sur les bêtes de proie, et, dispersant leurs bandes, vont, par-dessus le Rhin, semer le châtiment sur la race coupable... La libération vient. Les peuples affranchis d'Europe,

d'Asie, d'Afrique, vont, sous l'égide affectueuse de la libre France et de la libre Angleterre, boire à la fontaine de Liberté. Le dernier empire continental s'effondre. La République ouvre ses ailes. L'ange de Rude. Le génie de l'Arc de l'Étoile... Marchez, enfants de la patrie !...

« Je reviens du front. Merveille ! Ces enfants rient. Les mourants rient. Ils disent : « Courte et bonne ! Je n'ai pas perdu ma journée... » — On leur propose de les évacuer sur l'arrière. Ils répliquent : — « Jamais ! Accrochez-moi aux barbelés ! Je les empêcherai de passer... »

Marc rougissait de honte, et son regard se glaçait... Comme il les « touche », ces bœufs !... Ces mots creux, ces moyens vulgaires, ces lâches mensonges !... Il fixe avec un froid mépris l'orateur, qui ruisselle de sueur et d'éloquence. — Et Brissot, sans comprendre, pressent qu'un drame se livre dans l'esprit de cet auditeur. Il essaie de tous ses pièges pour reprendre le gibier. Il est déconcerté par ce regard qui le juge, il n'ose plus le regarder. Mais tandis qu'il continue de clamer :

— La France... La France unanime...

et déroule, sans trouble, en virtuose bien dressé,

ses arpèges, il garde, préoccupé, dans un coin de son cerveau, l'image du jeune garçon : il la connaît déjà ; il cherche où il l'a vu ; mais dans l'emportement de sa période équilibrée, il ne peut s'arrêter pour suivre les traces du souvenir.

Il termine sur un puissant accord, que répercutent cent fois les clameurs de la salle. On est debout, on crie, on acclame, on se rue vers l'estrade, pour serrer les mains du grand citoyen. On est rouge d'émotion, on s'interpelle, on rit, et il y a des larmes dans les yeux. Brissot, heureux, détendu, jette un regard de côté vers le récalcitrant :

— Se déclare-t-il vaincu ?...

La place est vide. Marc a disparu.

Il n'a pu supporter jusqu'au bout la puanteur de l'éloquence. Il est parti brusquement. Mais il se trouve encore à la porte de la salle, quand se déchaîne le tonnerre des applaudissements. Il se retourne, la lèvre retroussée de dédain. Il contemple, un instant, cette salle en délire et le triomphateur. Il sort, et dans la rue il crache de dégoût. Il parle tout haut. Il fait le serment :

— Je jure, foule ignoble, de ne mériter jamais tes applaudissements !

A cette minute, Brissot qui, dans la salle, cause très haut et rit avec ses admirateurs, replace, à sa case exacte, l'image qui l'obsédait. Il vient de reconnaître l'adolescent de l'autobus.

Marc à grands pas marchait. Il fuyait. Il fuyait le lieu de la désillusion. Mais la désillusion était accrochée après lui... Dieu ! que le monde était changé, depuis qu'il avait fait ce même chemin, en venant, ce matin! Bien qu'en venant, ce matin, il se défendît d'espérer, quel espoir le soulevait ! Quelle joie, quelle attente émue de l'homme qu'il allait trouver ! Cet homme, il lui apportait un tel besoin d'aimer et d'admirer ! Quand il avait entendu sa voix, il eût été tout près de courir à lui et de l'embrasser... De l'embrasser !... Dégoût !... Il essuya ses lèvres, comme si elles l'avaient touché !...

— Le rhéteur répugnant, le pharisien, l'hypocrite !... Menteur, menteur, menteur ! qui dupe la France et soi... La France, c'est son affaire, si elle aime le mensonge, si elle veut être dupée !... Mais soi !... Point de pardon ! C'est la dégra-

dation... Dégoût, dégoût de lui, dégoût de moi !... Car moi, je suis fait de lui, je suis le fils de ce mensonge, ce mensonge est en moi !...

Il marchait comme un furieux. Il arriva près de la Seine. Il se pencha sur la berge. Il aurait voulu se laver jusqu'au sang, laver jusqu'à la chair, afin d'en arracher la fétide souillure. Il était sans raison, sans pitié, comme on l'est dans la passion, quand on a dix-sept ans. Pas un instant, il ne pensait que cet homme pût être bon, pût être faible, comme la moyenne des hommes, que s'il eût connu son fils, il l'eût chéri : car, comme la moyenne des hommes, il cachait sous l'amas de ses faiblesses, de ses mensonges et de ses malpropretés, un recoin sacré de sentiments purs, d'intacte vérité. Il ne pensait pas non plus que cette génération de vieux scolards, ces rhéteurs, ces hâbleurs à l'antique, (le faux antique, la camelote gallo-romaine !) a été, dès l'enfance, habituée à la verbolâtrie et qu'elle en est la victime, aussi bien que le comédien... « *Commediante... Tragediante...* » Elle n'est plus capable, même si elle le voulait, de retrouver le contact du réel sous la montagne des mots qui l'étouffe...

Mais cela, c'est ce que Marc pardonnerait le

moins ! Un jeune homme bien racé, qui part en chasse de la vie, aime mieux le crime que l'impuissance abjecte et son caquet ! Car si le crime tue, l'autre est mort-née...

« Bien racé... » La race de Marc est celle du menteur...

— Jamais !...

Il le sait, il le sent, il reconnaît maintenant en soi ses impostures, il se surprend à répéter des gestes, des intonations, qu'il a saisis chez l'autre, il se souvient d'en avoir joué pour son compte, avant de se douter de l'existence du modèle qu'il reproduisait... Il a beau rejeter l'héritage de cet homme. Il le porte...

— Jamais ! Jamais !... Rien entre nous ! Rien de lui ! Si, malgré moi, j'en suis la doublure, s'il se répète en moi, si je le recommence, — je me tue !

Il erra plusieurs heures, harassé, sans manger. La nuit était venue. Il ne songeait pas à rentrer. Comment se montrer ?... Avouer sa déception ?...

Passa près de lui un grand blessé, mutilé de la face, l'œil évidé, une joue ravinée, comme si du plomb fondu l'avait rongée. Une femme du peuple,

aux cheveux gris, le tenait par le bras, le couvait de son regard aimant et douloureux ; il se serrait contre elle...

Et, dans la pensée fiévreuse de Marc, *elle* reparut : — la Mère... Sa fière image et son silence, sa vie d'épreuves et de passions non profanées, son âme intacte, sans mensonge, son mépris des mots, les profondeurs de sa solitude sans compagnon, et cette intransigeante volonté, contre laquelle il s'était cabré, qu'il avait maudite, qu'il bénissait aujourd'hui, son inflexible loi de vérité... Elle grandissait, en face de l'homme qu'il venait de reconnaître et de renier, l'homme de la foule... Et maintenant, il comprenait, il chérissait sa passion jalouse à le disputer au père, son injustice...

— Injuste ! Injuste !... « *Je baise tes mains...* » Bénie sois-tu !...

Et le souvenir de sa dureté pour elle, hier soir, ce matin, lui rejaillit à la face... Il repartit à toutes jambes. Vers elle. Il l'avait fait souffrir. Il allait réparer. Grâce à Dieu, il avait le temps...

Il arrivait au bas de l'escalier. La concierge l'arrêta :

— Il s'en est fallu de peu !... Votre maman est blessée...

Il n'écouta rien de plus. Il montait, quatre à quatre, l'escalier. Ce fut Sylvie qui ouvrit. Le visage sévère... Il dit, essoufflé :

— Maman ?...

Elle dit :

— Tu te décides à rentrer ?... Tout le jour, on t'a attendu.

Il la repoussa, sans égards, et passa.

Il ouvrit la porte de sa mère. Elle était couchée, la tête enveloppée. Il balbutia un cri. Elle, qui vit son émoi, se hâta de lui dire :

— Ce n'est rien, mon petit... Je suis sotte. Je suis tombée...

Mais, angoissé, Marc la touchait, de ses mains tremblantes. Sylvie l'écarta :

— Allons ! laisse-la tranquille ! ne l'agite pas encore !

Et, d'un ton rancunier, elle lui raconta ce qui s'était passé. Annette, le regard attaché au visage de son fils, rectifiait le récit, atténuait l'accident, tâchait de plaisanter, s'accusait...

(Ce qu'elle ne lui dit pas :)

Après le départ de son fils, elle avait la tête perdue. Elle se répétait :

— Il m'abandonnera.

Elle n'avait plus d'espoir. Pour attendre jusqu'au soir, elle se contraignit au travail. Elle dit :

— Qu'il m'abandonne ou non, je ne m'abandonnerai pas.

Malgré son extrême fatigue, elle s'imposa une tâche de gros nettoyage. Elle frotta le plancher, elle astiqua les cuivres, et lava les carreaux. Montée sur une petite échelle pliante, elle venait d'essuyer les vitres de la fenêtre ouverte qui donnait sur la rue ; elle fixait les rideaux... Fut-ce l'échelle qui glissa ?... Eut-elle une syncope de quelques secondes ?... Excès de lassitude et de préoccu-

pation, ou, peut-être, une de ces étranges disparitions de soi, qui survenaient parfois, sans qu'elle s'en aperçût, tant elles étaient rapides ?... — Elle se retrouva en bas, sur le plancher. Elle aurait dû être précipitée dans la rue ; mais l'échelle, en glissant, tourna sur le côté et referma la fenêtre, dont la vitre se brisa. Annette avait le front et le poignet qui saignaient ; et quand elle voulut se relever, une douleur à la cheville l'avertit que le pied droit était luxé. Au bruit des carreaux qui grêlaient dans la rue, la concierge monta. Sylvie fut appelée.

Si rude que fût le coup dont elle restait meurtrie, Annette le sentait moins que la contrariété. Ce jour était le dernier où il lui fût permis d'avoir un accident. Elle ne voulait pas, en ce jour, avoir besoin de secours, ni surtout avoir l'air de faire appel à la pitié de Marc : elle l'eût trouvé odieux et dégradant, pour lui comme pour elle. Elle banda son énergie pour se tenir debout ; mais la douleur la poignit, le cœur lui défaillit : il fallut qu'elle se laissât mettre au lit. Elle était humiliée. Elle répétait :

— Que va-t-il dire de moi, lorsqu'il rentrera ?

Et, comme la souffrance rend moins maître

de soi, Annette se laissa arracher par sa sœur le secret de son tourment. Sylvie sut que Marc était parti pour retrouver son père. Elle ne voulait plus se souvenir que c'était elle qui avait été l'intermédiaire. Elle trouvait Annette stupide d'avoir tout révélé à son fils. Mais il eût été déplacé de la rudoyer, à cette heure ; son irritation se tourna contre Marc. Pas plus qu'Annette, elle ne doutait maintenant que le petit ne les abandonnât. Elle le savait égoïste, vaniteux, prompt à sacrifier les autres à son plaisir. Elle ne l'en aimait pas moins. Elle ne l'en aimait que plus. Elle se reconnaissait en lui. C'est pourquoi elle ne lui pardonnait pas. Elle ne lui pardonnerait jamais, s'il les abandonnait. Si ?... C'était chose faite ! Pour qu'il tardât ainsi, n'était-il pas évident qu'il restait chez Brissot, qu'il dînait avec lui ? Elle n'admettait aucune excuse, aucune possibilité contraire. Elle était plus injuste, à elle seule, qu'Annette et Marc ensemble.

Son animosité se laissait voir, à chacun de ses regards, à chaque mot qu'elle disait, maintenant qu'il était là. Marc, peu patient, se hérissait, hostile, contre cette hostilité. — Mais Annette, très humble, ne songeait qu'à se faire pardonner.

On eût dit qu'elle était en faute, d'être alitée. Le ton de Sylvie la blessait, plus que Marc. Elle lui imposa silence :

— Allons, dit-elle, assez !... Assez parlé de moi ! Ce n'est pas important...

Qu'est-ce qui était important ? — Marc le savait. Annette aussi. Sylvie, également. Mais elle s'entêtait à rester; et Marc ne voulait point parler, tant qu'elle serait là. Annette la suppliait, du regard. Sylvie feignait de ne point comprendre... Et, brusquement, elle jeta la serviette qu'elle tenait, se leva sans un mot, et sortit.

La mère et le fils étaient seuls. Ils attendaient. Comment, par où commencer ? Marc regarda Annette. Elle évitait son regard, elle avait peur, et elle ne voulait pas que ses yeux la trahissent, elle ne voulait pas peser sur la décision de son fils.

Marc allait et venait dans la chambre. Il avalait son souffle, avant de commencer le récit de sa journée. Il jeta encore un regard sur sa mère, immobile, qui fixait la fenêtre en face de son lit. Il s'arrêta... Il alla droit à elle, il tomba à genoux, et la bouche sur les draps, baisant les genoux

cachés, ses deux bras étendus sur le corps de la femme, il dit :

— Tu es mon père et ma mère.

Annette se tourna vers le mur, et pleura.

ÉPILOGUE

« Tu disposes de la nef Humanité :
Traverse donc le fleuve Douleur !
Insensé, ce n'est pas le moment de dormir !... »

L'écluse avait toutes vannes — toutes veines — ouvertes. Les levées d'hommes se précipitaient. Ceux de vingt ans étaient partis. Ceux de dix-neuf étaient appelés. Ceux de dix-huit le seraient demain. Le tour de Marc venait.

La mère et le fils y pensaient tous les deux. Mais ils ne s'en parlaient point. Annette ne craignait pas seulement la guerre, elle craignait le silence de Marc. Elle avait peur de savoir ce qu'il pensait. Et puisqu'elle en avait peur, c'était qu'elle le savait.

A qui confier ses craintes ? S'il ne s'était agi que d'elle, elle les eût gardées pour elle. Mais il s'agissait de lui. Où demander conseil ? Sylvie ? Aux premiers mots, selon son habitude, Sylvie s'écria :

— La guerre ? Avant six mois, elle sera finie. Les Boches sont à bout.

Annette répliqua :

— Tu le dis, tous les six mois.

— Cette fois, c'est la bonne, fit Sylvie, avec assurance.

— Ta confiance ne me suffit pas, dit Annette.

— A moi non plus, dit Sylvie, puisqu'il s'agit de Marc. Tant qu'il n'était question que des autres, on pouvait se tromper ; c'était sans conséquence ! Mais pour notre gars, erreur est crime. Tu as raison. Si la guerre allait durer ! Avec ces imbéciles, sait-on jamais ? Quand tout paraît fini, ils recommencent. A présent, voici les Jonathans, qui entrent dans la danse ! Après, la Chine et les Papous ! Eh ! qu'ils dansent autant qu'il leur plaise ! Mais dans leur danse notre Marc n'entrera pas !

— Comment ?

— Je n'en sais rien. Mais ils ne l'auront pas. Que la guerre nous mange nos maris, nos amis, nos amants, on y consent : ils ont fait leur temps ! Mais notre enfant, — il est à nous, il est pour nous, je l'ai, je le tiens, je le garde !...

— Toutes les mères donnent leurs fils.

— Mais moi, je ne donne pas le mien.

— Le tien ?

— Le nôtre. Part à deux !

— Dis-moi par quels moyens ?

— Il y en a mille.

— J'en demande un.

— Nous ne manquons pas d'amis... Ton Philippe Villard (1)... Le voilà chirurgien-major, inspecteur général d'armée !... Il n'aura pas de peine à le mettre à l'abri.

— Tu ne penses pas que j'irais le lui demander ?

— Et pourquoi pas ? La démarche te coûte ? Orgueilleuse ! J'en ferais bien d'autres, moi !... Si c'était nécessaire, pour sauver mon garçon, tu crois que j'hésiterais à me donner aux passants ?

— Aucun orgueil, injuste ou juste, dit Annette, que je ne sois prête à fouler aux pieds pour mon fils !... Mais pour mon fils, pour son bien.

— Est-ce que ce n'est pas son bien ?

— Son bien n'est pas que je me déshonore. Car moi, c'est lui. Il ne me le pardonnerait pas. Et je ne me pardonnerais pas de faire une démarche qui l'humiliât.

— Est-ce l'humilier que le sauver ?

— Si l'on me sauvait ainsi, je serais humiliée.

(1) *L'Ame Enchantée : L'Été.*

Sylvie s'emporta :

— Et voilà une mère !... Je me moquerais bien, moi, qu'il fût humilié, qu'il ne me pardonnât point, pourvu que je l'aie sauvé !... Eh bien, si tu ne le fais, je le ferai, moi...

Annette cria :

— Je te le défends !

— Tu n'as rien à me défendre.

— Ah ! dit Annette. Crois-tu donc qu'il suffise de le soustraire au danger ?

— Qu'est-ce que tu redoutes ?

Annette redoutait que Marc ne le cherchât.

Il s'enfermait, avec ses livres et ses pensées. Malgré la chaude intimité, qui maintenant unissait les deux cœurs du fils et de la mère, Marc passait des journées dans sa chambre, sans parler ; et Annette respectait sa retraite. Elle attendait qu'il vînt la trouver. Elle avait conscience du grand travail qui s'opérait en lui. Travail de maturation et de purification. La crise de quatre ans trouvait sa solution.

Il s'était acharné à pousser jusqu'au bout l'examen rigoureux de soi ; et il s'était jugé — comme les autres — sans pitié. Afin de s'arracher aux sollicitations brûlantes de sa nature, qui regimbait, il lui avait imposé une rigide discipline : vie stricte, et stricte pensée. Les derniers combats livrés n'étaient pas les moins rudes. Il en sortait meurtri et calciné, comme d'un bain de honte passionnée et de conscience en fusion ;

mais des cendres le noyau dur, serré, l'incorruptible, était dégagé.

A son épreuve il avait soumis toutes les pensées qui assiégeaient son cerveau d'adolescent, trop tôt mûri : celles de ses livres, de ses philosophes, des maîtres de chœur de sa génération. Bien peu, bien mal, avaient résisté. Il n'en restait pas quatre pincées. Tout était mots. Rien n'était chair. Aucun de ces Verbes ne s'incarnait. Hors un, de fer fondu et martiné, produit de l'âge des machines, qui faisait de l'humanité, une autre machine sans liberté, où l'une classe écrase l'autre, aveuglément, comme un pilon. Nul acte libre. Nul acte d'âme. Nulle âme libre qui passe à l'acte. Nulle volonté qui se dégage de la pensée-nuée et de la masse agglomérée de la matière en mouvement, — comme l'éclair.

Mais le feu court sous la nuée, et sous l'écorce refroidie, dans l'air, dans la terre, et dans l'eau...

Un soir, il prit son Hændel. (Les Livres Saints, il les lisait à travers lui). Dans *Israël*, il lut le mot :

« *Er sprach das Wort...* »

Il l'entendit.

Goutte à goutte, la maison perdait son sang.

Une fièvre de gain avait tenu, depuis quatre ans, le bougnat du rez-de-chaussée — bistro et marchand de bois — Numa Ravoussat. Il la nourrissait bien. Le gaillard était bardé d'une triple couche de lard ; rouge, suant, et gueulant, et traînant ses savates, il crevait d'or et de santé. Maintenant, la pelote faite, il n'attendait plus, pour se retirer, comme Philopœmen, sur ses terres achetées, que le retour du fils. — Mais le fils ne revint pas. La carcasse de Clovis, un jour, resta accrochée aux fils barbelés. Le matin que la nouvelle arriva, on entendit d'en bas monter le meuglement d'un bœuf, qu'un boucher maladroit assomme... Inutiles, toute cette peine et cet argent gagnés !... Un coup d'apoplexie avait foudroyé le gros homme. — Puis, il se remit sur

piles, langue pâteuse, et un œil déformé. Mais on ne l'entendit plus. Le muid était effondré.

Ensuite, ce fut la nouvelle de la douce Lydie, enlevée par l'épidémie de grippe, dans l'hôpital d'Artois, où, sous les feux croisés des deux armées, elle soignait les blessés. Il y avait si longtemps qu'elle l'attendait, cette heure ! Elle était allée rejoindre son fiancé... Hélas ! si elle y avait cru, comme elle voulait y croire ! Mais ce n'est pas, comme ces pauvres gens le pensent, simple affaire de vouloir ! Vouloir ouvre les portes du vestibule de l'âme, mais s'arrête à la dernière ; et c'est la seule qui compte, pour les âmes qui comptent !... Dieu ! si l'on pouvait être sûre, seulement, d'un enfer, où brûler pour toujours avec le bien-aimé !... Sûre ou non, maintenant, elle était délivrée... L'était-elle, la tendre fleur du corps, rendue aujourd'hui à la terre, qui de sa chair pétrit la chair de nouvelles fleurs, que de nouveau broutera la mâchoire de la mort ?

Et puis, ce fut le fils Cailleux (Hector), qui revint, glorieux blessé, sans nez et sans mandibule : (L'État, généreusement, lui avait fait don d'une autre, brevetée, garantie deux ans, peut-être trois, à condition d'en être ménager.) Il avait

un tremblement aux mains, et ses jambes flageolaient, comme un enfant qui apprend à marcher. Mais il était décoré. Sa mère l'emmaillotait de son bon regard apitoyé, heureux quand même et fier. Il s'appuyait sur le bras de la vieille, quand ils sortaient, clopin-clopant, refaisant la promenade coutumière. Ils avaient peine à vivre. Mais, avec de la patience, on finit par joindre les deux bouts. Et Cailleux mère et fils trouvaient qu'ils avaient beaucoup de chance.

Mais Joséphin Clapier, devenu inspecteur du moral de l'arrière, usait sa santé précieuse et même sa raison à ce noble service commandé. Le défaut des renégats est l'exagération. A force de se gonfler de sa mission nouvelle et de pourchasser ses ci-devant compagnons de la veille, la foi et les doctrines pacifistes qui avaient été les siennes, il finissait par crier au persécuté ! Il jugeait qu'il l'était, quand ceux qu'il poursuivait, méprisaient de lui répondre et lui tournaient le dos. Il hurlait que la patrie était, en lui, insultée. C'était dangereux pour les autres. Ce l'était aussi pour lui. Il déménageait, bon train, pour les petites-maisons.

Mais Brochon prospérait, gardien de la demeure,

et, comme les Euménides, nommé par antiphrase gardien de la paix.

Marc, passant devant la loge, disait à sa mère :

— On se croirait au Père-Lachaise. Vois-tu le gardien du cimetière ?... Allons, maman, remontons à notre *columbarium !*

— Remontons, mon pigeon ! disait Annette, souriante.

Ils échangeaient, à mots couverts, leur tristesse, apitoyée chez l'une, et dégoûtée chez l'autre, pour l'antre de Polyphème — la maison, la ville, le monde, — où chacun des enfermés attendait patiemment que ce fût son tour d'être mangé.

— Et maintenant, dit Marc, c'est mon tour

Annette l'agrippa par le bras :

— Non ! ne dis pas cela !

Et puis, elle se repentit de ne l'avoir pas laissé parler. Il fallait savoir enfin ce qu'il projetait...

Marc la regardait, en silence, assis devant elle, à ses pieds, dans la chambre, sur un tabouret bas, les genoux remontés et les mains nouées autour ; il la fixait longuement, de ses yeux décidés. Et elle, le couvait... Dieu ! qu'elle était à lui !... Mais il n'en abuserait plus. Elle était sa richesse.

Il lui sourit, et dit :

— C'est étrange ! Ni l'un ni l'autre, avant la guerre, nous n'étions pacifistes.

— Jette ce mot ! dit Annette.

— C'est vrai. Ils l'ont déshonoré. Tous ceux qui l'avaient dans la bouche, avant, l'ont renié.

— S'ils avaient eu seulement la franchise de le renier ! Mais en le trahissant, ils continuent de s'en affubler.

— Qu'ils le gardent ! dit Marc... Mais nous, qui renions la guerre, nous n'étions pas contre elle. Je me souviens, au début, elle me réjouissait. Et toi, tu l'acceptais. Qu'est-ce qui nous a changés ?

— Sa lâcheté, dit Annette.

— Son mensonge, dit Marc.

— Quand j'ai vu, dit Annette, ce mépris des faibles, des désarmés, des prisonniers, de la souffrance humaine, des sentiments sacrés, ces bas instincts exploités, cette oppression des consciences, cette poltronnerie devant l'opinion, ces moutons que l'on maquille en héros et qui le deviennent par moutonnerie, ces bonnes gens qu'on force à tuer, cette masse débile qui s'ignore et se laisse mener par une poignée de dévoyés,

— mon cœur, de honte et de douleur, s'est soulevé !

— Quand j'ai vu, dit Marc, cette guerre ignoble qui cache son mufle, cette troupe de masques, cette chienlit du Droit rapace, qui, derrière le dos, filoute le monde dans les poches, cet esclavage atroce qui s'imagine qu'il nous donne le change, en se gargarisant du mot éventé de Liberté, cet héroïsme tartuffé, — je leur ris au nez !

— Ne les provoque pas ! dit Annette. Ils sont le nombre.

— Justement ! Le plus lâche des tyrans est un million de lâches, ensemble.

— Ils ne savent pas ce qu'ils font.

— Jusqu'à ce qu'ils l'aient appris, qu'on les remette à la chaîne !

— Tu es trop dur, mon enfant. Il faut avoir pitié. A la chaîne, ils y sont ! Ils y ont toujours été. C'est la grande duperie de la démocratie. On leur dit, et ils croient qu'ils sont le Peuple Souverain ; et l'on dispose d'eux, comme de bêtes à l'encan.

— De la Bêtise Souveraine, je ne puis avoir pitié.

— Le plus bête est mon frère.

— Frère, cela ne veut rien dire ! Je suis frère de ce chien, qui fouille, dans la rue, ce tas de détritus. Mais qu'y a-t-il de commun entre lui et moi ?

— La vie.

— Oui, ce qui meurt. Ce n'est pas assez.

— Qu'y a-t-il, en dehors ?

— Tu me le demandes, toi qui l'as ? Il y a ce que la vie ni la mort ne peut mordre : le grain d'éternité.

— Mais où est-il, ce grain ? Je ne connais, hélas ! rien d'éternel en moi.

— Mais tout ce que tu fais, mais tout ce que tu es, tu ne le ferais pas, tu ne le serais pas, s'il n'était en toi.

— Tu es trop savant pour moi, mon enfant. Je fais ce que je sens. Je le fais honnêtement, et je me trompe souvent. Mais j'avoue qu'à mon âge, je ne le comprends pas encore. Et je n'ai peut-être pas besoin de le comprendre.

— Mais moi, j'ai besoin de le comprendre. J'ai besoin de voir où je vais, pour aller où je veux.

— Pour vouloir où tu vas...

— N'importe ! Je veux voir.

— Eh bien, qu'est-ce que tu vois ? Que veux-tu ? Où vas-tu ?

Il ne répondit pas.

Annette ramassa son courage, et, la gorge serrée, elle lui demanda :

— Si la guerre venait te prendre, qu'est-ce que tu lui dirais ?

— Je lui dirai : — « Non ! »

Annette attendait le coup. Et quand elle l'eut reçu, elle tendit les mains, trop tard pour l'écarter.

— Pas cela !

Marc dit tranquillement :

— Veux-tu que je lui dise : « Oui ? »

Annette protesta :

— Non plus !

Marc contempla sa mère, qui se débattait : (il y avait si longtemps qu'elle aurait dû, pourtant, être préparée à répondre !) Avec respect, avec pitié, il attendit qu'elle eût fait l'ordre dans sa pensée. Mais, au lieu d'arguments, elle n'eut à lui offrir qu'un émoi passionné :

— Non ! Non ! ne décide rien ! Tu ne peux savoir encore et juger par toi-même. Attends ! Il serait criminel de jouer toute ta vie sur une négation hâtive d'enfant qui n'a pas encore vécu !

— Mais toi, qui as vécu ?

— Moi, je suis femme, je ne sais pas, je ne suis pas sûre, personne ne m'a guidée, je n'ai suivi que mon instinct et mon cœur. Ce n'est pas suffisant.

— Non, ce n'est pas suffisant. Mais quand sera-ce suffisant ? Même au bout de l'existence, quel homme pourra jamais dire qu'il sait, qu'il est certain, qu'il a tout examiné ? Est-il donc condamné à remettre toujours au lendemain, pour agir ? A remettre, de jour en jour, on arrive au jour final, avili, dégradé, prostitué, comme la masse des vivants. Quand aurai-je le droit d'exister ?

Annette ne voulait pas entendre. (Elle entendait trop bien !)

— Tu n'as pas le droit de te détruire.

— Ce n'est pas détruire que je veux. C'est construire.

— Construire quoi ? Et pour qui ?

— Pour moi, d'abord. Une maison propre, où je puisse respirer. Je ne supporterais pas de vivre, comme ces autres, dans leur bauge de mensonge... Et puis, j'ai forcé la note, quand je t'ai dit tout à l'heure... Tu m'appelles dur. Je le suis.

Il faut l'être, si l'on veut être capable d'aider ces hommes, dont tu as pitié. Et c'est pour eux aussi qu'il faut que la maison soit bâtie.

— Ce n'est pas l'affaire d'un jour. Pour bâtir, il faut durer.

— Il faut que les fondations durent. La plus haute construction commence par une pierre « *Eris Petrus.* » Je suis pierre.

— Tu es Marc. Tu es à moi.

— Je suis *de* toi. Je suis celui que tu m'as fait.

— Mais tu me sacrifies, moi ! Tu n'as pas le droit.

— Maman, c'est ta faute. Tu as voulu que je fusse vrai. Que je fusse un vrai homme, un homme vrai. Je ne sais pas si je pourrai. Mais je veux essayer... Soyons francs ! Tout le mal vient de ce que personne n'ose être sincère, au delà de cette ligne où les intérêts propres et les passions sont menacés. Arrivés à cette ligne, on trouve un biais, on ruse avec soi-même, comme ces pacifistes. Tu voudrais que je fusse sincère, mais tu ne voudrais pas que je le fusse, jusqu'à risquer mon bonheur et le tien. Est-ce bien ? Est-ce franc ?

Annette s'entêta :

— Oui !

— Quoi ? C'est franc ?

— C'est bien.

Il lui prit les mains, qui cherchaient à se dérober. Mais il avait bonne poigne.

— Regarde-moi !... Tu ne dis pas ce que tu penses !... Je veux que tu me regardes... Réponds-moi ! Ai-je tort ?... Qui est franc, de nous deux ? Toi, ou moi ?

Elle baissa la tête, et dit :

— Toi.

Mais aussitôt après, elle cria :

— C'est fou ! Je ne veux pas.

Elle avait fini par ramasser ses arguments. Elle tâcha de discuter :

— La franchise est d'être franc dans chacune de ses pensées, de ne tromper personne, ni surtout soi, sur ce que l'on croit. Mais elle n'exige pas de nous l'impossible : que nous agissions toujours et uniquement selon ce que nous croyons. Notre esprit seul est libre. Notre corps est enchaîné. Nous sommes enclavés dans une société. Nous subissons un ordre. Nous ne pourrions le détruire, sans nous détruire. Même quand il est injuste, nous n'avons que la ressource de le juger. Mais il nous faut obéir.

— Maman, tu renies ta vie... Crois-tu que je ne sache pas tes révoltes, tes luttes, ton incapacité de subir l'injustice pour toi et pour les autres ? Ma grande désobéissante !... Si tu ne l'avais été, je ne t'aimerais pas tant !...

— Non, ne prends pas exemple sur moi ! Ah ! c'est ma punition !... Ce n'est pas équitable... Je te l'ai dit, tu le sais, j'ai vécu en aveugle, je n'avais pour me diriger que ce sentiment inné, ces passions de femme, un cœur trop exalté, qui sursaute dans la nuit, au moindre attouchement... Un homme — l'homme que j'ai fait — ne doit pas se modeler sur une femme. Il peut, lui, donc il doit se dégager de la trouble nature, il doit voir et plus clair et plus loin.

— Attends ! Nous y viendrons, tout à l'heure. Quand nous y serons arrivés, tu me demanderas peut-être de retourner en arrière. Pour l'instant, dis-moi si tu renies tes « désobéissances » ?

— Chacune fut une défaite.

— Mais chaque défaite fut (avoue !) une délivrance.

— Ah ! je n'ai fait que changer de chaînes, en me meurtrissant. Elles sont innombrables.

On n'échappe aux unes que pour tomber sous d'autres. Peut-être qu'il faut des chaînes...

— Tu parles contre toi. Jusqu'à ton dernier jour, je te vois limant tes chaînes.

— Mais si j'ai tort ? Si l'instinct borné risque, en les ébranlant, de faire plus de mal à soi et aux autres hommes ? S'il fallait acheter l'ordre par les renoncements ?

— Maman, n'essaie pas de reprendre pour ton compte le mot du génial égoïste, qui aimait mieux l'ordre de l'univers que le bien du prochain, et la tranquillité de sa contemplation que l'action dangereuse contre le mal présent ! Ce qui est permis à Gœthe ne nous l'est pas, à nous. L'ordre éternel ne nous suffit pas. Nous respirons dans celui d'ici-bas. Et quand il est vicié par l'injustice, le devoir est de briser le vitrage, pour respirer.

— On s'y ouvre les veines.

— Si je tombe sur la brèche, eh bien ! j'ai fait la brèche. D'autres en respireront mieux.

— Mon petit, tu ne crois pas en l'humanité (tu me l'as dit cent fois !)... Pourquoi parles-tu maintenant de te sacrifier pour elle ? N'as-tu pas souvent raillé ma foi en elle, — ma pauvre

foi, qui a reçu tant de soufflets qu'elle n'est plus aujourd'hui très fière ni très sûre de soi ?...

— Pardon !... Je ne t'ai point raillée, toi ! Quoi que tu croies, tu es, pour moi, au-dessus de ce que tu crois... Mais, c'est vrai, je n'aime point cet « humanitarisme » et cette « humanité », toutes ces bourdes creuses, ces idéologies, ces illusions de mots. Je vois les hommes, les hommes, de grands troupeaux qui errent, qui se serrent, qui se choquent, qui vont à droite, à gauche, en avant, en arrière, et soulèvent sous leurs pieds la poussière des idées. Je vois dans la vie, dans la leur, dans la nôtre, dans celle de l'univers, une tragi-comédie, dont le dénouement n'a pas été écrit : le scénario se compose, à mesure, selon l'improvisation des volontés qui mènent l'assaut. Et je suis de l'assaut, j'ai été désigné, — parce que je suis ton fils, parce que je suis Marc Rivière, — je ne puis plus me retirer. Mon orgueil y est engagé. Et que l'équipe dont je suis, perde ou non la partie, j'irai jusqu'au bout de la partie, sans flancher !

— Cette partie, quelle est-elle ? Dans quel camp se ranger ? Dans celui du nouveau ? Dans celui de l'ancien ? Qui sait ? Comment être sûr ? Peut-

être que le passé commande l'avenir. Peut-être que l'avenir commande le passé. Qui nous éclairera ?... Souvent, dans l'isolement de pensée où je vivais, quand je sentais brusquement m'envahir la certitude, je me disais : — « Comment serait-elle venue, si ce n'était que le vainqueur (le dieu à venir) est en moi ! » — Mais ensuite, quand je voyais les autres hommes, les peuples, tous remplis également de certitudes, autres et opposées, ces folles fois de la patrie ou de la religion, de l'art ou de la science, de l'ordre ou de la liberté, et jusque de l'amour, où s'épuise la vie aveugle et forcenée, comment aurais-je la vanité de me dire, têtue : — « Ma certitude, seule, est la bonne » ?

— Ma certitude, seule, est la mienne. Je n'en ai pas deux.

— J'ai toutes celles de ceux que j'aime. Et c'est là ma certitude, de les aimer.

— En aimes-tu donc tant ? En est-il tant à aimer ?

— Aimer ou plaindre. C'est le même.

— Je ne veux pas être plaint. Je veux d'un autre amour, d'un amour qui choisisse, d'un amour qui préfère.

— Je ne te préfère que trop, cruel enfant ! Je donnerais le reste du monde, pour te garder.

— Eh bien, sois avec moi, et sois comme moi : choisis ! Tu rêves trop. Tu flottes, comme le flux et le reflux, qui monte et qui retombe, sans avancer. Il faut avancer, coûte que coûte. Briser, pour aller droit sa route à soi !

— Mais si elle aboutit à un mur ? Si on s'y trouve seul ? Si le reste du monde est de l'autre côté ?

— Il marche seul, qui va le premier. Mais s'il va seul, c'est qu'il se sait un pionnier. Chaque avancée de l'homme isolé sera la route du monde entier.

— C'est un *Credo*. Et il en est, presque autant que d'hommes. Je crois aux hommes plus qu'aux *Credo*. Et je voudrais les embrasser, tous ces fous, dans la même indulgente maternité.

— Ils n'en veulent point. Ils refusent le sein. Ils sont sevrés. Il nous faut croire, agir, détruire, marcher, lutter, mais avancer... Tu sais le mot sur la patrie : « Un campement dans le désert... » Allons plus loin, portant sur notre dos les piquets et la toile de la tente !

— Mon campement est fixé. Il est la loi du cœur.

Tous les devoirs sociaux, qui varient en se niant, comptent peu, à mes yeux, auprès des affections sacrées, — amour, maternité, — immuables, éternelles. Qui les blesse me blesse. Je suis prête à les défendre, partout où elles sont menacées. Mais je ne vais pas plus loin .

— Eh bien ! je vais plus loin, moi ! Quand le devoir social est devenu blessant pour les sentiments naturels, il faut lui substituer un autre devoir social, plus large et plus humain. L'heure est mûre. Toute la société, toute sa morale de code et de catéchisme doit être refaite : elle le sera. Tout mon être l'exige : notre raison, nos passions, protestent contre l'oppressive erreur d'un Contrat Social, aujourd'hui périmé. Telles de ces grandes forces qui remuent le cœur des hommes et que les lois condamnent, ne sont une souffrance, et quelquefois un crime, que par l'inhumanité des lois et du système qui imposent à la nature un cadre devenu un brodequin de torture. Si des milliers de jeunes gens ont accueilli la guerre, comme une délivrance, si mon cœur, à sa vue, a bondi sauvagement, c'était que nous espérions qu'elle dégagerait nos membres. L'étranglante ceinture d'un ordre de pensées et de conventions désuets, de

bien-être sordide et de mortel ennui, fardé d'idéalismes écœurants : fadeur, hypocrisie ! — (votre pacifisme d'alors, votre humanitarisme !) — atrophiait la nature, nous tuait la joie de vivre, cet instinct puissant et sain et saint... *Sanctus*... Nous avons cru que la ceinture maudite allait craquer... Malheureux ! Malheureux !... On ne nous offrait, comme délivrance, que la guerre immonde, où nous engouffrer dans la souffrance et dans la mort, ignobles et inutiles !... Et la ceinture s'est resserrée, et notre jeunesse est enchaînée, debout, ployée, dans une cage de La Balue !... Il faut briser, briser l'ordre mort et meurtrier, l'ordre contre nature, l'ordre plus faux que le désordre. Il faut briser, pour refaire l'ordre plus haut, plus vaste, à la mesure des hommes qui viennent, qui sont venus, — des hommes : nous ! De l'air ! Plus d'air ! Élargissons le bien et le mal ! Ils ont grandi avec nous...

— Où les vois-tu, ces hommes ? Je ne vois, près de moi, que mon grand enfant. Et j'ai peur pour lui. Pourquoi l'ai-je fait vivre, en cette dure époque ?

— Ne le regrette pas ! Ne me plains pas ! C'est la rafale. Vive le vent ! Et vive toi, qui m'as fait mes poumons et mes ailes !... Te souviens-tu de

ce « *Dernier Viking* », du pêcheur norvégien, dont nous lisions la moderne saga ? Quand à la fin sauvé de la mort, il déserte les tempêtes des Lofoden, pour l'immobilité de l'air des villes, il ne peut plus être heureux... Va ! J'aime mieux être de ma génération que de la tienne. La tienne rêvait sans force d'un froid progrès humain. Sur cette toile de fond, le présent projeté était gris, uniforme. La classe privilégiée en jouissait pauvrement, du bout des dents. Pâles joies, pâles souffrances, ironie et douceur monotones... ennui, ennui. Pour ceux qui peinaient, dessous, — pour nous — c'était l'éternelle roue à tourner dans la nuit... — Aujourd'hui, l'ouragan souffle, la maison est en ruines ; le jour, avec le vent, est entré dans notre cave. D'une minute à l'autre, l'édifice suspendu peut s'écrouler sur nous : nous le savons ; mais par les fentes, on voit le ciel, les nuées chassées. le vent. Et sans illusion sur la vie et les hommes et la minute qui vient, nous vivons, au bord de l'abîme absurde et magnifique, à toute volée. Qu'il dure ou tombe, nous élevons sur nos épaules notre univers d'un jour.

— « Nous ? » Qui les a vus, ces « Nous ? » Où sont-ils ? Qui sont-ils ?

— Le premier qui agira. Les autres naîtront de lui.

— Mais lui, mourra.

— Oui.

— Je ne veux pas que ce soit toi !

— Tout à l'heure, tu as parlé de cette maternité, qui rêve de s'étendre à tous les fils des hommes. En voici l'emploi trouvé ! Reporte sur les autres l'amour que tu as pour moi !

— Je me suis vantée. Je ne peux pas !... Ah ! qui l'a pu jamais ! Ce serait inhumain. J'aime les autres en toi. J'aime toi dans les autres. C'était toi que je cherchais en eux, lorsque tu me manquais. Et maintenant que je t'ai, je te sacrifierais ? Je n'ai plus besoin d'eux. Tu es mon univers.

— Mais l'univers gravite ; et il a son destin. Il faut le suivre avec moi. Même s'il mène à la croix. Rappelle-toi la *Mater Dolorosa !*

— Même elle, n'a point voulu ! Elle a été contrainte.

— Nous sommes tous contraints. Toi et moi.

— Par quoi ?

— Par notre loi.

— Pourquoi la subirais-je, si elle est contre moi ? Je me révolte, je la rejette, comme les autres lois.

— Tu ne le pourras pas. Tu ne serais pas sincère.

— Eh bien, je mentirai !

— Tu ne le pourras pas. Et moi, je ne le veux pas.

Il regarda sa mère, il s'arrêta, puis... (sa voix tremblait) :

— Vois-tu, il y a deux choses, maman, que je ne voudrais pas : c'est n'être pas sincère, et c'est n'être pas brave... Peut-être...

(il hésita)

— ...Peut-être parce que je ne suis pas brave, et parce que je mens...

Annette lui prit le visage entre ses mains :

— Tu mens ?

Il ferma les yeux, et dit, à voix basse :

— Oui. Car, au fond de moi, j'ai peur...

Annette le serra dans ses bras. Il se laissa faire, sans mouvement. Ils restèrent, la joue du fils appuyée contre le sein de la mère. Ils se sentaient, dans leur faiblesse, chacun, fort de la faiblesse de l'autre.

Marc se dégagea, et dit à Annette :

— Tu as beau faire, toi, tu ne mens pas !

— Je suis une trompeuse de moi.

— Tu ne te trompes pas. Tu es trompée.

— Sait-on jamais les ruses de la pensée ? Ne me suis-je pas menti, bien des fois ?

— Si tu l'as fait, c'est que nul homme ne peut vivre tout à fait sans mensonge.

— Si le mensonge disparaissait tout à fait de la vie, la vie ne disparaîtrait-elle pas ? N'est-ce pas lui qui entretient la grande Illusion ?

— Si elle ne peut se passer de lui, si elle est la grande Illusion, c'est qu'elle n'est pas la vraie Vie. La vraie Vie est au delà. Il faut la retrouver.

— Où est-elle ?

— En moi. En toi. Dans ce besoin de vérité. Comment nous posséderait-il, si elle ne soufflait en nous ?

Annette était pénétrée par la voix de son fils. Mais elle se raidissait. Il y allait de sa vie, à lui !

— Je t'en supplie ! Je t'en supplie ! Ne t'expose pas en vain ! A quoi bon ? Tu sais bien qu'on ne change pas les hommes ! Quoi qu'on fasse pour eux, ils resteront les mêmes : les mêmes passions, les mêmes préjugés, le même aveuglement, qu'ils appellent raison ou foi, et qui n'est jamais qu'un mur — leur coquille de limaçon : — c'est ce qu'il leur faut pour vivre. Ils n'en sortiront pas. Tu ne peux pas la briser. C'est toi qui seras brisé. Garde

ta vérité ! Ne la dévoile pas aux yeux qui ne peuvent la supporter ! A quoi bon ? A quoi bon ? Elle tue ceux qui la portent.

— A quoi bon ? A quoi bon ta vie ? Est-ce que tu n'as pas vécu, toi, selon ta vérité ? Est-ce que tu as écouté ta vérité, ou le danger ? Est-ce que tu te repens de l'avoir écoutée ?... Réponds ! Réponds !... Te repens-tu ?

Annette se débattit. Mais elle répondit :

— Non !

Elle était accablée. Elle pensait :

— C'est moi qui le tue.

Son fils la considéra avec tendresse. Et son jeune visage eut un grave sourire. Il dit :

— Maman, ne te tourmente pas !... Peut-être que cela n'arrivera point, qu'il ne se passera rien, que la guerre finira, avant... Rien n'est encore décidé. Je ne sais pas ce que je ferai. Je ne sais rien. La seule chose que je sais, c'est que, le moment arrivé, je serai sincère... Au moins, je tâcherai... Aide-moi, et prie !

— Je prie. Mais qui ?

— Ma source. Ton âme. J'en suis l'eau.

Après des semaines d'attente et de souci solitaire — (ils n'avaient plus touché à ce sujet d'entretien ; mais chacun y pensait, et chacun, à la dérobée, observait le visage de l'autre ; et l'oreille anxieuse d'Annette guettait les vibrations de l'air, le ronflement d'avion de l'heure meurtrière qui viendrait lui enlever son enfant) — un matin, le canon de la Ville tonna, et une clameur monta de la rue, comme une marée. Avant même de savoir, bondirent les deux cœurs. Et Sylvie, hors d'haleine, entra, criant :

— L'armistice est signé !

Ils s'étreignirent.

Mais Annette, se dégageant, se détourna, et la face dans les mains, cacha son émotion.

Les deux autres, respectant le voile dont elle se recouvrait, ne firent pas un geste pour le relever ; ils attendirent en silence que son trouble fût

calmé. Puis, tous deux, tendrement, se rapprochèrent d'Annette ; et Marc, serré contre elle, la mena à petits pas vers la porte-fenêtre, et l'assit sur la margelle du balcon, et s'assit auprès d'elle. Et Sylvie, à leurs pieds, les jambes ramassées sous elle, comme un Bouddha, les regardant, souriait

Ils sont assis, tous trois, sur un monde en ruines

Annette, les yeux fermés, écoute les cloches, les cris, les chants de la rue, elle sent contre sa joue la joue de son garçon... Elle rêve... Le cauchemar est fini. Le cauchemar de la menace qui pesait sur cette tête chérie, et celui de la souffrance humaine qui pesait sur son cœur : l'épreuve monstrueuse, la guerre est terminée... Elle n'est pas encore sûre. Timidement, elle rapprend le goût de l'air. Elle respire...

Marc aussi est allégé. Il n'avait point de joie à voir la menace approcher. Il n'aurait, par fierté, rien fait pour l'éviter. Mais il n'était point sûr de ses forces et de sa foi. Il entend hurler et rire cette foule incohérente. Il sait bien que l'épreuve n'est qu'ajournée... Mais quelques années gagnées, à son âge, c'est un monde ! Il savoure le répit. Il goûte la vie à venir. Il rêve...

Sylvie les regarde rêver. Elle ne songe au passé, non plus qu'à l'avenir. L'instant est doux, et la jouissance est pleine. Ils ont achevé tous trois la dangereuse traversée, les rames sont lâchées, aux flancs de la barque, qui dort sur la mer apaisée. Elle rêve. La belle soirée !...

Mais la maison en deuil se tait ; et son silence tragique contraste avec la kermesse de la rue en goguette.

Au second, le professeur Girerd, l'homme raidi dans son deuil, l'homme de pierre, pavoise ses fenêtres. Et maintenant, le but implacable est atteint ; et le désert de sa vie n'a plus de but : il peut crouler. — Au troisième, les Bernardin ont fermé leurs volets ; les filles et le père sont à l'église, dans l'ombre d'une chapelle. Mais la mère reste au lit, et s'éteint lentement. La maladie est venue, appelée par la peine ; et Bernardin, qui prie, ignore que dans sa chair blême, qui ne se défend plus, il nourrit le cancer. — Et au rez-de-chaussée, le débit de vin est plein. Mais au comptoir, on ne voit pas Numa. Le patron s'est enfermé dans l'arrière-boutique. Il est seul, et il boit, et il pleure dans son vin.

Annette entend monter, en une même harmo-

nie, le deuil et la douleur des vies détruites, avec l'exultation aveugle de la fourmilière. Ils sont tous, avec elle, livrés aux rets de l'Illusion. Ils s'y engouffrent, tête baissée, fonçant sur la cape rouge du *matador*. Pour les uns, c'est le drapeau, la fureur sacrée de la patrie. Pour les autres, le météore la foi en la fraternité des hommes et en l'amour... Et son fils, qui prétend n'être dupe de rien, le méprisseur des « illusions de mots », n'est-il pas de tous le plus illusionné, lui qui est prêt à sacrifier elle et soi à la chimère d'être vrai contre tous ? Cette passion de Vérité, quelle plus grande illusion !... Et tous s'enivrent de leurs fumées. Ils rêvent !...

Alors, elle perçut, comme une bouffée brusque de vapeurs irisées, le Rêve universel, où elle est immergée. Elle soulève, un instant, la tête au-dessus de l'eau. Elle secoue l'emprise insidieuse et violente... Va-t-elle se réveiller ?... Une seconde, le réveil bat des ailes dans le songe. Dans les combles de l'esprit, par la fente qui s'entr'ouvre, une raie de lumière se glisse.

Mais contre sa joue elle sent la chaleur de la joue, — la chair, fruit de sa chair, — le fils qui la

tient captive, par l'amour et la peine, les épreuves à venir, le sort qui attend et lie...

— (« Je sais, je sais... »)

...de la *Mater Dolorosa*...

— (« Je ne fuis pas. Me revoilà !... »)

Et ses yeux se reportent sur lui, le fils, sur le cher songe. Elle est reprise par les yeux des vivants. Elle sourit, et retombe...

« *Warte nur*... »

Bientôt nous nous réveillerons.

20 mai 1926.

FIN DU TROISIÈME LIVRE DE *l'Ame Enchantee*.

Le cycle de *L'AME ENCHANTÉE* sera achevé par un quatrième Livre.

Déjà parus :

LIVRE I : *ANNETTE ET SYLVIE.*
LIVRE II : *L'ÉTÉ.*
LIVRE III : *MÈRE ET FILS.*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 FÉVRIER 1927
PAR L'IMPRIMERIE
LA SEMEUSE A
ÉTAMPES (S.-ET-O.)

PQ
2635
O5A78
t.3
ptie.2

Rolland, Romain
L'âme enchantée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY